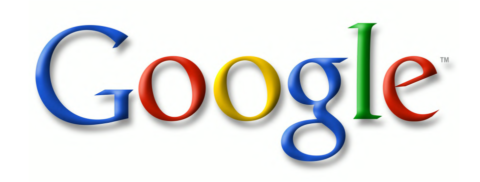
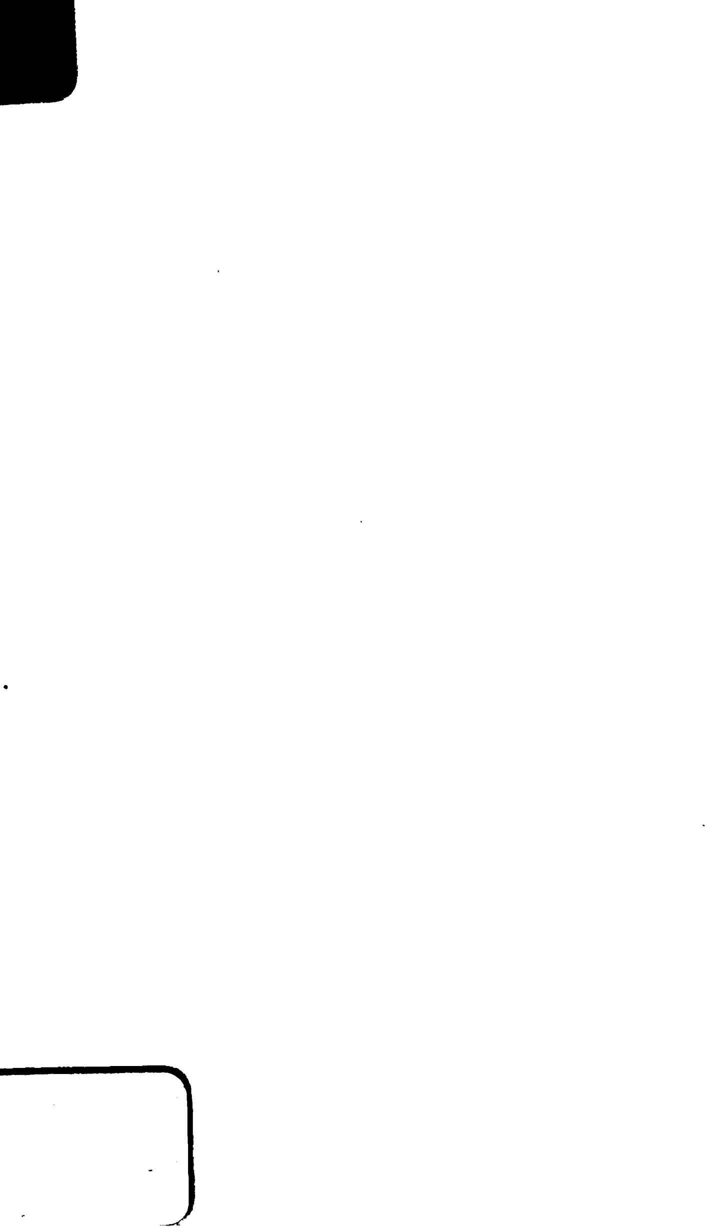

Google



Abel Nace

v

Abel Nace

Léon Girouard
[illegible] Jan 1824

Les Enfans de Sabinus.



Ô César, fais grâce à mon père ! fais grâce à ma tendre mère !

Page 53.



VIE
DES
ENFANS CÉLÈBRES,
OU
Modèles du jeune Age.

Ces vertueux Enfans, au matin de leur vie,
Furent frappés hélas! par le destin jaloux!..
Vous, que je vois en pleurs, Mères consolez-vous :
Plus d'un vieillard encor peut leur porter envie.

Par A. F. J. Fréville,

teur des Lectures Poétiques, des Nouveaux Essais d'Education &a. &a.

CINQUIÈME ÉDITION.

Revue, corrigée et augmentée d'une nouvelle vie de Louis XVII.

TOME 1er.



Francesco nourrissant sa mère infirme du produit de ses oiseaux.

Page 214.

A PARIS,

Chez GENETS *Jeune, Libraire, Rue Dauphine, N.o 14.*

(1820.)

AVIS DE L'AUTEUR.

On m'a attribué une brochure nouvelle, intitulée : *les Enfans Célèbres par leurs progrès étonnans*, etc., etc.; *par leurs espiégleries* et *même par de grands défauts*. — Par un Anonyme.

Je ne désavoue point quantité d'articles que l'anonyme a pris dans la deuxième édition de mon livre des *Enfans Célèbres*, traduit en plusieurs langues de l'Europe. Mais ce que je désavoue, c'est le jugement qu'il porte de mon ouvrage, qu'il dit *être au-dessous de son titre*. Diverses citations tirées de la brochure de l'anonyme, et que j'insérerai à la fin de mon livre, mettront le lecteur à même de juger si l'assertion est juste, et surtout si ce même anonyme est bien conséquent, de copier mot pour mot, et de critiquer ensuite ce qu'il s'approprie.

Les exemplaires exigés par la loi ont été déposés ; je poursuivrai devant les tribunaux tout contrefacteur ou débitant d'édition contrefaite. J'assure à celui qui me la ferait découvrir, la moitié du dédommagement que la loi accorde.

IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.

ÉPITRE AUX ENFANS.

O vous, qui du bonheur nous retracez l'image,
Chers enfans, doux espoir des auteurs de vos jours ;
Que vous employez bien le printemps de votre âge !
Toujours vous badinez ; vous folâtrez toujours.

Jeune essaim des amours, les ris vous environnent ;
Dans vos airs enfantins vous avez mille appas ;
Les Grâces et Cypris tour-à-tour vous couronnent,
Et les jeux sémillans vous suivent pas à pas.

Dans le moindre joujou, par un heureux prestige,
Vous croyez découvrir les plus rares beautés ;
Des bulles de savon, l'insecte qui voltige,
Suffisent pour tenir tous vos sens enchantés.

D'un carton recourbé la mobile structure
Est pour vous un prodige, un superbe château ;
D'un Chinois ou d'un Turc la grotesque peinture
Vous amuse bien plus qu'un dessin de *Vateau* !

L'altière ambition, ce vautour de la vie,
Est bien loin d'exciter vos frivoles désirs ;
Et le souffle mortel de la maligne envie
Ne saurait altérer vos innocens loisirs.

De l'amour-propre, en tout, qu'un rien irrite et blesse,
Vous ignorez encore le sot et vain orgueil ;
Pauvre ou riche, n'importe, alors qu'il vous caresse,
L'homme, égal à vos yeux, reçoit le même accueil.

Aussi tout vous sourit ; chacun vous rend hommage :
Ah ! quel cœur près de vous ne deviendrait aimant ?
L'animal domestique et la brute sauvage,
Afin de vous flatter, courent également.

Quelquefois de lutter vous faisant une fête,
Dans ces ébats naïfs vous montrez le bon cœur;
Le plus fort est modeste; et, malgré sa défaite,
Le vaincu, sans rancune, embrasse le vainqueur.

Votre esprit, bien que vif, jamais ne se tourmente
Pour des maux qui, souvent, ne doivent point venir;
Et vous prenez le temps ainsi qu'il se présente,
Sans vous embarrasser d'un douteux avenir.

Un hochet égaré cause-t-il vos alarmes?
Tels que des papillons errans de fleurs en fleurs,
Vous oubliez bientôt ce qu'il avait de charmes.
Et sur l'aile des vents vous renvoyez les pleurs.

Ce que j'admire encore, c'est votre indifférence
Pour ce sable fameux que le *Gange* produit:
Trop heureux de ne mettre aucune différence
Entre un morceau d'argile et l'or qui nous séduit.

Incapables de nuire, et suivant la nature,
De la simple colombe on vous voit la candeur;
Et le germe du bien n'attend que la culture,
Pour se développer au fond de votre cœur.

Vous concevez à peine une faible pensée,
Que des soins maternels vous sentez tout le prix;
Même dès le berceau, votre langue empressée
Bégaie un doux retour à des parens chéris.

Vers les sentiers du vrai, dans des ans si dociles,
Vos pas, avec le temps, sont aisés à tourner.
Ah! fortunés cent fois, si des guides habiles
Par l'attrait du plaisir voulaient vous y mener!

Momens délicieux! O première existence!
Qu'ils sont tristes les jours qui vous ont succédé!

Oui, je préférerais votre folle inconstance
A l'austère raison dont je suis obsédé !

Trop vains regrets ! Au lieu de ces nuits sans orages,
Où de légers zéphirs suspendaient mon réveil,
Des vives passions fertiles en naufrages,
L'ouragan furieux m'arrache au doux sommeil.

Cependant vers cet âge éloigné d'artifice,
Où la jeunesse encor ne se peint rien qu'en beau,
On touche, je l'avoue, au bord du précipice,
Et de l'expérience il faudrait le flambeau.

Ignorant ces détours qu'on appelle prudence,
J'ouvrais mon ame alors, dans mon zèle indiscret;
Le plus fourbe souvent avait ma confiance;
Et sans rien soupçonner, j'épanchais mon secret.

L'illusion a fui. L'affreux tableau du monde
De sa perversité m'a montré les effets,
Et de l'hypocrisie, en fraude si féconde,
J'ai soulevé le masque..... et j'ai vu des forfaits!

Du mortel corrompu j'ai sondé le mensonge;
Son éloquent discours n'est pas moins imposteur,
A ses yeux la vertu n'est, hélas ! qu'un vain songe:
Dans sa bouche exaltée..... elle est loin de son cœur.

J'ai senti, dans ses bras, que celui qui vous presse
Rarement est conduit par un noble intérêt;
Ah ! pour mieux vous tromper le traître vous caresse,
Et le poignard qu'il cache à percer est tout prêt.

J'ai vu marcher sans f[illegible] l'audace et la licence,
Sur d'exécrables mœ[illegible]ai vu baser des lois;
L'argent, l'argent sans [illegible] emporter la balance,
Et des républicains à la place des Rois.

J'ai vu le plus pervers choisi pour le plus digne,
Les plus lâches bourreaux s'ériger en Brutus,
Des sénateurs changer, ô brigandage insigne !
La vertu même en crime, et le crime en vertus.

Au centre des beaux arts j'ai vu la barbarie
Organiser la mort, l'incendie et l'horreur;
L'innocent égorgé, l'humanité flétrie,
Et des monstres nouveaux régner par la terreur.

Enfin, j'ai vu que l'homme à l'homme était funeste.
L'homme trompe les dieux et la sainte amitié;
L'homme a, dans son semblable, un tyran qu'il déteste;
Et l'homme fut toujours pour l'homme sans pitié.

Mais vous, ô mes amis ! tout pleins de bienveillance,
Sensibles francs et bons, ah ! quel heureux destin !
Votre aurore est paisible, et vos cœurs dans l'enfance
Sont purs comme la fleur qui naît un beau matin....

Non, non; si j'avais pu disposer de mon être,
Je n'aurais point connu l'homme injuste, jaloux;
Tendres fruits de l'amour, je n'aurais voulu naître
Que pour rester enfant, et vivre parmi vous.

ENVOI A MA PETITE EMILIENNE.

Toi qui me fais chérir les dons de la nature,
O joyeux enfançon, gentille créature,
Qui de la vie encore ne cueilles que les fleurs,
Et qui montres déjà le plus aimant des cœurs :
De ton âge charmant accepte la peinture,
Puisque tes jeux naïfs m'ont fourni les couleurs.

DISCOURS
SUR L'ÉDUCATION.

Respect naturel pour la mémoire des grands hommes. — Influence du récit de leurs actions sur les mœurs. Modèles peu proportionnés à la portée du jeune âge. — Oubli des historiens qui auraient dû écrire la vie des enfans bien nés. — Puissance et prompts effets de l'exemple de nos pareils. — Préjugés contre l'enfance. — Ce que les enfans, mieux connus et mieux élevés, pourraient devenir. — Cet âge plus susceptible d'attention, de progrès et de sagesse, qu'on le pense. — Opinion de PLATON *et de* SOCRATE *à cet égard. — Capacité étonnante des enfans chez les Romains. — L'enfance est le meilleur âge pour les études. — Erreurs de la plupart des instituteurs. — L'accessoire sacrifié à la partie principale. — Réflexions. — But de cet Ouvrage. — Combien il est essentiel pour les maisons d'éducation.*

PÉNÉTRÉS de respect et d'admiration pour la mémoire des grands hommes qui éclairent ou défendent l'huma-

nité, les anciens avaient un goût marqué pour écrire des vies particulières. Ces sortes d'écrits ne contribuaient pas peu à perfectionner l'étude de la morale chez les peuples policés, et conséquemment à diriger les hommes vers les sentiers du bonheur, encore, hélas! si peu connus. Aussi étaient-ils généralement goûtés; ils obtenaient même la préférence sur les récits les plus brillans, comme on peut le voir par l'estime singulière que les Grecs et les Romains faisaient des Vies des Hommes illustres de *Plutarque*.

En effet, qu'y a-t-il de plus nécessaire, de plus important, que la science de se connaître et de se bien conduire? Que nous importe, dit *Rollin*, d'avoir toujours devant les yeux des guerriers qui livrent des batailles, subjuguent des nations, et font trem-

bler toute la terre? Les occupations domestiques de *Cyrus*, de *Marc-Aurèle*, d'*Antonin*, de *Louis XII*, d'*Henri IV*, etc., ne sont-elles pas plus agréables et plus intéressantes que leurs victoires et leurs triomphes?

« Je prendrais les armes, dit *Ci-*
« *céron*, pour défendre la gloire des
« morts illustrés par des actions ver-
« tueuses. Les moindres détails de
« leur vie sont des leçons immortelles;
« ce sont de grands exemples consa-
« crés au genre humain. Les pein-
« tures, les bustes, les statues qui re-
« tracent les traits corporels des
« grands hommes, sont renfermés
« dans les maisons de leurs enfans,
« et il n'y a qu'un petit nombre de
« personnes qui en ait connaissance.
« Mais les éloges tracés par des plu-

« mes habiles, représentent l'âme, le « cœur, et de nobles sentimens; ils « se multiplient sans peine; ils pas- « sent dans toutes les langues, ils vo- « lent dans tous les lieux, et servent « de maîtres dans tous les temps. »

Si, comme on n'en saurait douter, les avantages que procurent la biographie sont si étendus, comment se peut-il donc qu'on n'ait pas encore songé à la rendre plus profitable à la première jeunesse? Pourquoi tant d'écrivains n'ont-ils pas encore tenté de tracer l'histoire des enfans qui se sont illustrés par des talens et de bonnes qualités? De quel poids, de quelle autorité ne serait point ces véridiques récits, en comparaison des contes fades enfantés par milliers, et soi-disant pour l'éducation? Un tel oubli n'est-il pas un vrai larcin fait

aux bons pères, un déficit dans la bibliothèque des instituteurs, et une injustice envers tant de sujets précieux qui furent moissonnés à leur aurore?

En effet, quel tendre intérêt n'inspirent pas d'aimables et dociles enfans trop tôt ravis aux caresses maternelles? Par une juste prévention, on augure favorablement à leur égard; déjà l'on croit apercevoir en leur fleur les doux fruits de leur automne; et l'on est pénétré des plus vifs regrets, en jugeant par le présent de ce qu'ils fussent sûrement devenus un jour. On ne saurait leur refuser également un juste tribut d'admiration, quand on réfléchit que, moissonnés dans l'âge des ris et des jeux, ils peuvent néanmoins instruire à la vertu leurs petits contemporains, et présenter de bons

exemples aux enfans des siècles futurs!

Quelque intéressans que soient les héros de *Suétone*, de *Cornélius*, de *Plutarque*, il est très-certain que la lecture ne saurait en être profitable qu'aux adultes, dont la conception est formée ou commence à l'être. Vainement mettrait-on ces histoires entre les mains d'un élève de neuf ou dix ans; la plupart des situations, des maximes, des paroles, des moralités, et des faits, seraient perdus pour lui : il comprendra la vie d'un enfant de son âge, bien mieux que celle d'un philosophe consommé ou d'un grand capitaine. Quelque simples qu'on suppose ces personnages, dans l'intérieur de leur domestique, ils seront encore des espèces de géans auxquels la première enfance ne saurait certainement atteindre.

La plupart de ceux qui ont écrit sur l'éducation n'ont guère aperçu la disproportion, l'inconvenance, et la nullité des documens tirés de l'âge mûr, pour l'instruction de celui qui ne fait que de naître. Quelle impression peut faire sur l'étudiant jeune, vif, inexpérimenté et volage, l'intrépide confiance d'*Alexandre* buvant la coupe médicinale aux yeux de son médecin *Philippe*, rendu suspect par *Ephestion*? Comprendra-t-il le flegme héroïque de *Thémistocle* disant à *Eurybiade*, qui lève le bâton sur lui : *Frappe, mais écoute*? Si vous admirez ce sublime sang-froid en sa présence, il l'admirera ainsi que vous, mais ce ne sera que sur parole; il ne vous comprendra point.

On voit tous les jours dans les pro-

menades de bonnes mères de famille ayant à leur suite des enfans rétifs ou pleureurs ; pour corriger ces petits mutins de leurs défauts, elles n'ont garde de leur proposer des vieillards pour exemple, connaissant mieux la nature que bien des faiseurs de livres, ayant un peu plus de sens que nombre de précepteurs, ces femmes dirigent tout bonnement l'attention de leur jeune fils vers d'autres bambins du même âge ; puis elles lui disent : *Vois-tu, mon ami, comme cet enfant est aimable et docile? Oh! il lit bien celui-là! il est bien honnête et bien gentil, cet enfant-ci?*

A la vérité, que peut-on proposer de plus propre à stimuler les enfans vers le bien, que peut-on leur citer de plus déterminant, que les actions

mêmes de ceux de leurs compagnons qui se distinguent par leur sagesse? Ce qui vient de nos égaux, ou de ceux qui sont dans un état à peu près semblable au nôtre, ne manque guère de réveiller notre attention, et d'influer par suite sur notre manière d'agir. Heureux quand des traits de vertu nous parviennent de cette source! ils produisent de prompts effets, et fructifient à coup-sûr au fond de nos cœurs.

C'est ici le lieu de parler d'un préjugé assez général contre le premier âge de l'homme. Trop éloignées de l'enfance pour la bien connaître, beaucoup de personnes en portent un jugement peu favorable; elles ont l'injustice de regarder les enfans comme autant de marionnettes, dont les principales fonctions se bornent à gam-

bader, à manger et à dormir; on croit que, semblables à des perroquets, ils ne savent que répéter des sons; on pense qu'ils ne peuvent rien produire d'eux-mêmes, et rien faire qui caractérise un être sensible et raisonnable. Ceux qui ont cette opinion n'ont guère observé la nature, et sont loin de la vérité.

Sans vouloir faire mention des êtres privilégiés à qui l'on peut appliquer le proverbe latin, *Gaudeant benè nati*, toujours est-il certain que la plupart des enfans ne sont pas ce qu'ils paraissent au premier aperçu. Ils sont susceptibles, selon les caractères de courage, d'attention, de sagacité, de jugement, et même d'invention; ils manisfestent, dès le berceau, le germe de différentes qualités que des yeux peu exercés n'aperçoivent point, ou

que la turbulence habituelle à l'enfance empêche d'apprécier. Un poëte moderne a dit avec grand sens :

Rien n'échappe à l'enfant, pas même le silence.

Si les mères, dont le coup-d'œil est si pénétrant, étaient consultées à cet égard ; si elles nous communiquaient leurs idées ; que d'observations lumineuses, que de remarques intéressantes sur le moral de leurs nourrissons chéris ! Pénétrés de surprise, et ravis d'admiration à la vue de ce qu'est l'homme naissant, et de ce qu'il pourrait devenir un jour, bientôt les instituteurs renonceraient à leur antique routine ; bientôt ils formeraient des plans d'éducation conformes à la nature et à la juste portée de leurs élèves.

Au lieu de passer par un long cer-

cle d'erreurs, de fautes, de châtimens, de soucis, et de dégoûts, les enfans que nous nous flattons d'élever, et qui s'élèvent péniblement eux-mêmes, couleraient des jours plus gais et plus heureux. Loin de contracter mille défauts par nos bévues, nos contradictions et nos perpétuelles inconséquences, leur raison serait mieux cultivée; ils deviendraient meilleurs; leurs progrès répondraient à nos soins, et ils nous combleraient à notre tour de satisfaction et de gloire tout ensemble.

Pour donner quelque poids à ces assertions, appuyons-les du suffrage des plus profonds penseurs de l'antiquité. « Dès que la politesse des « mœurs eut remplacé l'ignorance stu- « pide des premiers siècles, dit *Platon*, « on a sondé l'étendue et la force de

« l'esprit des enfans; bientôt on s'est « aperçu qu'ils étaient capables d'au« tre chose que de jouer, et de garder « les troupeaux. » *Socrate* avait aussi prouvé à ses disciples que, « *dès que « les enfans savent parler et montrer « du discernement, ils ne sont pas « trop jeunes pour les sciences.*

Convaincus de cette vérité, les Grecs et les Romains l'ont mise en pratique, mais, malheureusement, plus en faveur des arts brillans, des conquêtes désastreuses et de la fausse gloire, que pour le bonheur de l'humanité: et plus malheureusement encore les peuples modernes ne les ont que trop imités! Soit dans les temps les plus florissans de la république, soit sous les empereurs, avant et après *Hortensius*, il n'était point rare de voir la fleur de la jeunesse romaine

revenir chargée des dépouilles savantes de la Grèce et des autres nations policées. Bien avant l'adolescence, elle avait déjà épuisé les historiens, les poëtes, les philosophes, les jurisconsultes. Dès l'âge de dix-huit à vingt ans, les jeunes gens paraissaient dans le Sénat ou devant le peuple, et ils y parlaient, avec autant de sens et d'éloquence que des orateurs consommés.

Au rapport de *Suétone*, *Octave*, âgé de douze ans, composa l'oraison funèbre de *Julie*, son aïeule maternelle, et il la récita aux applaudissemens unanimes du peuple assemblé. Dès sa treizième année, l'émule de *Démosthènes* avait déja tracé un traité sur l'art de parler : cet écrit, où il avait recueilli les principes de l'art oratoire, était un résumé des leçons

de ses maîtres : ce qui prouve moins le génie que le travail et l'attention dont tout élève est censé capable à cet âge, moyennant les soins que l'on prend, et des méthodes adaptées à sa portée.

C'est donc dès la plus tendre jeunesse qu'il importe de commencer les études ; c'est alors qu'il faut faire provision de talens et de savoir dont l'acquisition n'est plus guère possible dans le tumulte du monde. A la vérité, si épineuse et si difficile que puisse être l'entrée des sciences, on ne saurait disconvenir qu'elle ne soit plus accessible à l'enfance qu'aux autres âges de la vie. La curiosité naturelle des enfans ne les porte-t-elle pas à tout voir, à tout entendre, et à palper les différens objets qu'ils rencontrent ? Semblable à une plan-

che non empreinte encore par le burin de l'artiste, leur mémoire est toujours prête à recevoir ce que des maîtres intelligens veulent y imprimer.

Ajoutons en outre que l'innocence de leurs mœurs, le vide de leur esprit qui ne demande qu'à connaître, et que le sommeil des passions dont l'adolescence est si cruellement déchirée, tout rend la première saison de la vie très-propre à l'instruction.

Les écrivains instruits et les instituteurs expérimentés furent toujours frappés de la justesse de ces observations ; mais, comme je l'ai déjà dit, très-peu ont senti le véritable but des études. Ce qui n'en doit être que l'accessoire, ils en ont fait l'objet principal. Ils n'ont considéré dans leurs élèves que des poëtes, des érudits, des orateurs, et jamais des hommes ; c'est

à-dire un citoyen animé par un noble intérêt ; un bon fils, un bon frère, et un sincère ami. Tel est surtout *Baillet*, dans son livre *des Enfans Célèbres*, qui, par parenthèse, vécurent pour la plupart jusqu'à soixante-dix ans ; il insiste uniquement sur les savans qui possédèrent le grec, le latin ou les antiquités dès leur enfance, et ses éloges se bornent là.

Eh ! qu'importe l'esprit, qu'importent les talens sans les qualités du cœur et de l'ame ? Toute la renommée des génies sublimes, toutes les palmes de la gloire sont-elles comparables à un acte de bienfaisance, valent-elles les divines étreintes de la douce amitié ? Les connaissances humaines ne doivent être qu'un acheminement à la grande science de nos devoirs. Sans celle-ci, les autres sont fort peu de

chose, puisqu'elles ne mènent souvent que dans les espaces imaginaires. Formons des hommes d'esprit, formons d'habiles artistes, c'est fort bien; mais qu'ils soient surtout recommandables par la modestie, le désintéressement, la cordialité, la justice, la sagesse. Voilà le point de vue sous lequel j'ai envisagé les jeunes personnages qui vont figurer dans cette nouvelle galerie. S'ils n'eussent brillé que dans le lycée des arts, à la tribune aux harangues, ou sous les drapeaux de *Bellone*, ils m'auraient certes paru moins dignes du Panthéon de l'histoire; je n'aurais point adouci des peines cruelles en composant cet ouvrage qui m'est bien cher, et que j'ose présenter au public avec quelque confiance.

Cependant, le double avantage

des talens réunis aux mœurs se trouve heureusement encore dans cette petite biographie. C'est un cours complet d'éducation où le précepte est marié tour-à-tour avec l'exemple. Eh! qu'y a-t-il de plus important que l'éducation, surtout à l'époque nouvelle où nous sommes? Nous prions le lecteur de peser à cet égard, ce qu'un habile homme d'état écrivait il y a quarante ans dans son traité d'Education nationale. Voici ses propres termes : *On ne craint point d'établir que, dans l'état où est l'Europe, le peuple qui sera le plus éclairé, aura toujours l'avantage sur ceux qui le seront moins ; il les surpassera par son industrie : il les subjuguera peut-être plus par les puissants ressorts de la politique, encore que par ses armes.* (M. de La Chalotais.)

Cette cinquième édition que nous avons enrichie de la nouvelle vie de l'Enfant-Roi et martyr, ne saurait donc être placée sans fruit entre les mains des plus jeunes élèves des collèges et des pensions. Outre les attraits d'une lecture intéressante et variée, elle leur offrira encore de puissans motifs de cultiver à la fois leur cœur, leur jugement, et leur esprit. Je ne doute pas même que, dans le nombre de nos jeunes lecteurs, plus d'un ne reproduise un jour des modèles semblables à ceux dont on va voir l'esquisse fidèle. C'est mon espérance la plus douce; c'est la plus flatteuse récompense de mes veilles et de mes travaux constans pour l'instruction, l'avancement et le bonheur du jeune âge.

VIE
DES ENFANS CÉLÈBRES.

LES DEUX JUMEAUX,

NÉS DANS UN SOUTERRAIN PRÈS DE ROME, L'AN DE J.-C. 70.

ARTICLE PREMIER.

Préambule sur l'ambition de Sabinus. — Il arme contre l'empereur Vespasien ; il est défait — Sa fuite précipitée. — Il se retire dans de vastes souterrains avec Eponine, son épouse. — Cette jeune princesse y devient mère de deux jumeaux. — Tendres soins d'Eponine pour ses deux enfans.

PENDANT les troubles qui agitèrent les Gaules sous *Othon* et *Vitellius*, la plupart des officiers-généraux et nombre de gouverneurs de diverses provinces romaines fomentaient des révoltes ; et, comme il n'arrive que trop souvent dans les tems de révolutions, ils ne tendaient pas moins qu'à envahir la suprême autorité, et à se frayer un chemin à l'Empire. *Sa-*

binus, seigneur Gaulois, né à *Langres*, fut de ce nombre; il se fit un parti puissant à force d'or et d'intrigues, et il fut salué Empereur.

Le nouvel ambitieux ne jouit pas longtems de cette dangereuse dignité. *Vespasien*, qui régnait alors à Rome, marcha à grandes journées contre le rebelle; il l'atteignit bientôt, et le défit sans nulle ressource. *Sabinus* avait à redouter la vengeance d'un vainqueur inflexible; pour s'y soustraire, il mit le feu à sa maison, fit courir le bruit qu'il avait péri dans les flammes, et se réfugia ensuite dans de vastes carrières de marbre blanc et de granit, situées à cinq lieues de Rome.

Déchu tout-à-coup de ses brillans projets, et passant de la grandeur à la plus affreuse misère, *Sabinus* n'avait pourtant pas tout perdu. Il lui restait un bien infiniment plus précieux que celui qui venait de lui échapper; c'était une jeune épouse dont l'ame et les sentimens étaient encore au-dessus de sa rare beauté. *Eponine*, dont le nom seul rappelle l'idée des plus excellentes vertus, ne balança point à partager

le sort et le danger de son malheureux époux. Elle alla se confiner dans le même souterrain; et elle y devint mère de deux jumeaux : l'un surnommé *Fortis*, par rapport à sa force ; et l'autre *Blandus*, à cause de la douceur de son caractère.

Malgré la faiblesse de son sexe, malgré la privation des secours les plus nécessaires, absolument réduite au seul service de *Martial*, vieux affranchi d'une fidélité à toute épreuve, cette femme courageuse voulut néanmoins allaiter ses deux fils dans son effrayante solitude, et elle réussit au-delà de son attente dans une entreprise si difficile. Les petits jumeaux vécurent et se développèrent dans ces carrières glacées, et procurèrent mille satisfactions à leurs tendres parens par leurs caresses, leur docilité et leur bon naturel.

ARTICLE II.

Attentions et courage des deux Jumeaux. — Violente colique du petit Blandus. — Ses efforts pour ne point crier. — Attendrissement et caresses de Sabinus.

Les plus vives inquiétudes, et le plus grand embarras de l'épouse de *Sabinus*,

provenaient surtout des cris de ses chers nourrissons; qui retentissaient au loin le long des rochers de l'antre ténébreux ; des échos sans fin répétaient tour-à-tour ces sons alarmans, et glaçaient de frayeur la sensible *Eponine*. Toujours elle appréhendait que des voyageurs écartés ne fussent guidés par le bruit, et ne découvrissent enfin son asile.

Les illustres fugitifs passèrent ainsi pres de vingt mois, dans mille anxiétés déchirantes. Mais les jeunes compagnons de leur captivité eurent à peine atteint leur seconde année, qu'ils commencèrent à sentir la périlleuse situation de leurs parens. Apprenant à se contraindre dans un âge si faible encore, déjà ils évitaient soigneusement ce qui pouvait leur causer quelque inquiétude. Etaient-ils incommodés ? souffraient-ils des maux trop communs à l'enfance ? ils retenaient leurs pleurs, et tâchaient d'étouffer jusqu'au moindre soupir.

Le petit *Blandus* ayant été assailli un jour d'une colique affreuse, les accès en furent si violens et si multipliés, qu'il se

tordait en deux sur les genoux de sa mère éplorée. Les larmes tombaient malgré lui de ses yeux; tout son corps brûlant d'une fièvre ardente, était baigné de sueur. Près de succomber à la douleur, et de jeter les hauts cris, l'enfant eut cependant la force de se contenir. Il appliqua aussitôt ses petites mains contre sa bouche, et comprima de cette sorte les plaintes que la souffrance allait lui arracher.

Cher enfant! dit le père attendri, ne te retiens pas si long-temps; n'ajoute pas à ton mal un mal plus grand encore; soulage-toi en criant un peu.—*Mon papa*, répondit l'enfant oppressé, *si je criais, cela ferait prendre maman; cela te ferait prendre aussi; j'aime mieux mourir que de faire du bruit.*

Charmé du courage énergique et du bon naturel de son fils, *Sabinus* le prit entre ses bras; et, le serrant contre sa poitrine, il le baisa à diverses fois. Quelle consolation pour nous, ô ma tendre amie, redisait-il à *Eponine*, quelle consolation dans notre infortune d'avoir des enfans si sensibles, si prévenans et si sages!

Ce qui sur-tout rendait le jeune *Blandus* intéressant, c'était l'extrême faiblesse de sa complexion ; plus petit de moitié que son frère, il ne jouissait d'aucune santé ; amaigri par de continuelles souffrances, ayant la vue presque éteinte par l'obscurité et la fraîcheur du souterrain, cette innocente créature oubliait tous ses maux auprès de sa bonne mère, et les forces qui lui manquaient du côté de son petit corps tout endolori, il les retrouvait au fond de son âme et dans l'amour ardent qu'il portait aux chers auteurs de son existence.

ARTICLE III.

Absence de Martial. — Besoins urgens de la pauvre famille. — Secours des petits Jumeaux. — Ils vont à la recherche du fidèle affranchi. — Cadavre de Martial. — Désolation des deux Jumeaux. — Leur projet. — Fièvre et délire de Sabinus. — Inquiétude mortelle d'Éponine. — Son courage.

Les deux jumeaux, en grandissant, devenaient de jour en jour plus caressans et plus aimables ; et ce qui est digne de remarque, c'est que, dénués d'instruction et de

secours, la nécessité seule les avait rendus intelligens et pleins d'industrie; de façon qu'ils devinrent fort utiles à leurs malheureux parens, dans l'état de détresse et d'abandon où ils languissaient.

Martial, ce fidèle serviteur dont nous avons déjà parlé, était l'unique pourvoyeur des illustres fugitifs. Depuis sept années que ses maîtres vivaient cachés dans le souterrain, il les servait, il les soignait, il veillait à leur sûreté avec une attention infatigable. Il allait de préférence pendant la nuit, chercher à *Rome* les provisions les plus indispensables; puis il revenait de même par des routes solitaires, dans la crainte d'exciter le plus léger soupçon.

Le pauvre affranchi était fort exact dans ses commissions; quelle que fût la distance des lieux, et la difficulté des chemins, quelle que fût la pesanteur du fardeau dont il était chargé, toujours il était de retour beaucoup avant qu'on pût l'espérer. Cependant, s'étant mis une fois en course, afin d'aller chercher à la ville des vêtemens chauds et un peu de vin pour *Sabinus* malade, il tarda bien au-delà du temps accou-

tumé. Deux jours et deux nuits s'étaient écoulées déjà, et le bon serviteur n'avait pas encore reparu.

Oh! combien les heures sont longues quand on souffre, et qu'on est dans l'attente! La malheureuse famille était désolée; mais ce qu'il y avait de pire pour elle, c'est qu'elle commençait à éprouver les atteintes de la famine, toujours hélas! si horrible avec de jeunes enfans! Ajoutez à ces fâcheuses extrémités, que plusieurs inconnus rôdaient, contre l'ordinaire, aux environs du souterrain. *Éponine* ne cessait de veiller; et, ce qui augmentait sa frayeur tandis qu'elle guettait, c'était de voir l'ombre vacillante des corps au clair de la lune donnant en plein sur l'un des arceaux de la carrière.

Dans une situation si alarmante, les infortunés trouvèrent heureusement une ressource inespérée : elle leur sembla d'autant plus sûre et plus douce, qu'elle provenait des compagnons innocens de leur solitude et de leur abandon. Le petit *Blandus* voyant sa tendre mère immobile et plongée dans la douleur, s'approcha d'elle d'un air as-

suré : Chère maman, lui dit-il à voix basse, permets à mon frère et à moi de sortir demain de grand matin; nous irons voir à la grande roche l'endroit où *Martial* a coutume de déposer ce qu'il ne peut apporter tout de suite; peut-être aurons-nous de ses nouvelles.

A cette proposition, *Éponine* frisonna soudain; elle se figura d'avance les périls que pouvaient courir ses chers enfans, seuls et sans guide, au milieu d'immenses plaines et d'épaisses forêts. Elles se les figurait déchirés déjà par des bêtes sauvages, et devenus la proie des oiseaux carnassiers. Que faire cependant? Son embarras était inexprimable; il fallait prendre un parti dans une telle conjoncture, et le prendre sans délai, ou bien périr de misère et de faim.

Eponine connaissait la sagacité et l'intelligence peu commune de *Blandus*, la dextérité et l'audace de *Fortis*. Les ayant armés chacun d'une javeline de fer, elle leur dit, les yeux baignés de larmes et le cœur serré de crainte : Au nom de votre père, au nom de votre mère, je vous l'ordonne, mes enfans, ne vous écartez pas

au-delà de la grande roche, et revenez sans tarder.

Après avoir réitéré à leur sensible mère la ferme promesse d'exécuter ponctuellement ce qu'elle désirait, après l'avoir embrassée tour-à-tour, les deux frères partirent; ils pressèrent le pas, et ils arrivèrent en peu d'instans à l'endroit en question.

Quelle fut leur surprise et leur effroi à la vue d'un cadavre dépouillé, et percé de plusieurs coups! O dieux! s'écria le petit *Blandus*, je crois que c'est *Martial!* Il s'approche..... Ah! mon frère, poursuit-il, c'est lui-même! sûrement qu'il a été volé et assassiné par des brigands.

Les deux jumeaux furent frappés de terreur à l'aspect de cet affreux spectacle; *Blandus* surtout pensa s'évanouir; s'étant appuyé contre son frère, il se mit à se lamenter sur ce nouveau malheur. *Fortis*, qui était plus calme, dit à *Blandus* : « Tais-« toi, mon frère, tais-toi : quelque voleur « pourrait fort bien venir nous prendre « et nous emporter. Sais-tu ce qu'il nous « faut faire? Courons vîte au bois d'*Éri-« cine*; nous y déracinerons de ces gros

« panais sauvages, dont nous mangions « avec le pauvre *Martial*, et nous y ramas-« serons des châtaignes pour papa et pour « notre chère maman. »

L'heure où *Eponine* attendait ses chers enfans était passée de beaucoup; elle ne savait que penser, et de noirs pressentimens l'obsédaient de plus en plus. D'une autre part, son mari était dévoré par une fièvre brûlante; et, pour étancher sa soif, le malheureux n'avait que l'eau dure et glacée d'une source qui se filtrait à travers un roc du souterrain, et qui formait au-dehors différens ruisseaux, ou venaient se désaltérer les animaux sauvages de ce désert.

Sabinus, en outre, demandait à chaque instant, dans son délire, si son bon serviteur était arrivé, et ce qu'il avait apporté; il ne cessait aussi d'appeler ses enfans, qu'il ne voyait plus autour de lui.

Quel homme, si robuste qu'il fût, eût pu résister lui-même dans une position si accablante ? Jusqu'où va le courage d'une femme vertueuse et sensible ! Dissimulant les causes trop fondées des inquiétudes mortelles qui la dévoraient, *Eponine* alléguait

les plus ingénieux prétextes, afin de rassurer son époux infortuné, et pour dissiper les noirs pressentimens qui l'agitaient sans relâche pendant ses cruelles insomnies.

ARTICLE IV.

Eponine va chercher ses enfans. — Elle les revoit. — La provision champêtre. — Joie et douleur de Sabinus. — Paroles consolantes des petits Jumeaux. — Repas de la pauvre famille. — Réflexions de Sabinus. — Sa tristesse. — Tableau attendrissant. — Regrets sur Martial. — Proposition du jeune Blandus. — Satisfaction de son père.

Le soleil avait parcouru plus de la moitié de sa carrière, et la malheureuse *Eponine* désespérait du retour de ses enfans. Dans les idées affreuses qui l'agitent, elle quitte son mari, et franchit d'un clin-d'œil l'espace du souterrain ténébreux. Elle sort...., Quelle surprise inattendue! elle aperçoit heureusement, de très-loin, les deux petits qui s'acheminaient de son côté.

Oubliant ses propres dangers, et ne s'occupant que de ses fils, qu'elle croyait morts ou perdus, cette pauvre mère vole

au devant d'eux. Elle les rejoint. La parole lui manque pour leur témoigner la joie qui la transporte; mais elle les baise à chaque pas. . . . . « Tu as donc été bien en « peine, chère petite maman, dit *Blandus*, « en lui baignant les mains de ses pleurs! « Ah! nous te faisons mille excuses. Ce « qui nous a tant retardés, c'est que nous « avons été ramasser des châtaignes et des « nèfles pour appaiser ta faim; nous avons « été aussi cueillir beaucoup de mûres, le « long des buissons, pour rafraîchir notre « cher papa ».

Portant, tout joyeux, cette provision champêtre dans un panier qu'ils soutenaient par les bouts de leur javeline passée en travers, les pauvres enfans étaient hors d'haleine et baignés de sueur. Telle était leur fatigue, qu'ils n'en pouvaient plus; et ils étaient contraints de se reposer à chaque instant, quoique leur chère maman les aidât de son mieux.

Ils regagnèrent enfin leur sombre demeure, et ils racontèrent à leur sensible mère la triste destinée de *Martial*, leur extrême embarras dans une pareille cir-

constance, et leur expédient afin de se procurer quelque nourriture. Ravie de la prévoyance, des soins et de la présence d'esprit de ses enfans, la bonne mère les couvrit de nouveaux baisers; puis elle les conduisit auprès de leur père, dont l'état l'inquiétait de plus en plus.

Lorsque *Sabinus* vit reparaître *Blandus* et *Fortis*, son mal diminua sensiblement; il se sentit soulagé tout-à-coup du poids énorme qui lui suffoquait la poitrine. Mais il apprit avec un chagrin inexprimable la funeste aventure de *Martial*. Grands dieux! s'écria-t-il, en versant un torrent de larmes, je ne reverrai donc plus mon fidèle affranchi! O mes enfans! sans lui, qu'allons-nous devenir? Qui nous donnera des nouvelles de Rome? Qui nous rappellera au souvenir du peu d'amis qui nous restent? Hélas! qui nous défendra, et qui pourvoira désormais à notre subsistance?

Comme *Sabinus* se lamentait ainsi, le petit *Blandus* lui dit d'un ton pénétré et plein de raison. « Ne te chagrine point, « cher papa; moi et mon frère connais- « sons parfaitement les routes du désert

« que nous avons tant de fois parcourues « avec notre ami *Martial*; nous irons à la « chasse comme lui; nous te cueillerons « aussi des fruits, des racines; et je t'as- « sure que ni toi, ni maman, ne manquerez « de rien. Oui, oui, papa, ajouta *Fortis*, à « présent que nous sommes grands, nous te « nourrirons, et, je te l'assure, nous aurons « grand soin de toi. »

Durant cet entretien si touchant, *Eponine*, qui s'était écartée pour préparer quelques alimens, reparut avec un grand plat de racines et de châtaignes réduites en bouillie. Cher ami, dit-elle à son mari, voici ce que nos enfans ont été recueillir dans les bois. Ces mets, tels qu'ils sont, appaiseront toujours notre faim; le contentement et notre société mutuelle en feront l'assaisonnement.

La famille solitaire se mit à manger avec beaucoup d'appétit, à l'exception de Sabinus, encore affaissé par la fièvre qui ne faisait que de le quitter. Les petits jumeaux, s'oubliant pour s'occuper de leur bon père, lui choisissaient attentivement les plus belles

mûres, et les lui présentaient avec un air de satisfaction mêlé de respect.

Les malheurs de Sabinus l'avait éclairé sur l'illusion de ses projets ambitieux ; se rappelant alors ses grandeurs passées et les comparant avec sa situation actuelle, il dit à son épouse et à ses enfans : « Je vous le « proteste, mes bons amis, les liqueurs que « des échansons me versaient à pleine « coupe, dans les jours de notre prospé- « rité, me semblaient moins douces que le « jus de ces fruits sauvages ; les viandes « délicates que me préparaient à grands « frais des chefs de cuisine, m'étaient moins « agréables que ces racines agrestes, cueil- « lies et préparées par vous..... Les saluta- « tions profondes, et les honneurs dont je « me voyais comblé par une foule de cour- « tisans officieux, me flattaient bien moins « que les caresses naïves et sincères que je « reçois de vous ! »...

A ces mots, Sabinus se tut, et poussa un profond soupir..... « Mais, hélas ! ajouta-t- « il ensuite, peut-être, ô chers et bons « amis, peut-être ne jouirons-nous pas en- « core long-temps de ce bonheur et de notre

« paisible solitude! Je ne sais quel secret
« pressentiment m'avertit que l'Empereur
« parviendra enfin à nous découvrir. La
« mort de mon pauvre *Martial*, ces gens
« qui rôdent depuis quelque temps autour
« de notre retraite, tout m'alarme, tout
« m'inspire une terreur dont je ne saurais
« me défendre! »

A ces paroles attendrissantes, le malheureux père prit ses deux fils sur ses genoux; puis se penchant sur le sein de sa chère *Eponine*, ils mêlèrent leurs larmes ensemble, et ne cessèrent de répéter avec l'accent de la plus amère douleur : « *Pau-*
« *vres petits innocens! justes Dieux!*
« *que deviendrez-vous? Tu pleures*,
« *papa*, interrompit le petit Blandus, *tu*
« *pleures! Ah! rassure-toi! Sais-tu ce*
« *que nous ferons, mon frère et moi?*
« *Nous irons demander ta grâce à l'Em-*
« *pereur; et nous le prierons si bien*,
« *qu'il te l'accordera; oh! j'en suis bien*
« *sûr.* »

« Que les immortels t'entendent, reprit
« le bon père! Puissé-je, moins pour moi
« que pour votre sensible mère, et pour

« vous, chers enfans, puissé-je sortir en
« liberté de cette ténébreuse carrière!
« Ah! qu'il me soit permis de vous em-
« mener bientôt au séjour des humains,
« et de vous rendre enfin à nos parens et
« à nos amis, si toutefois il nous en reste
« encore! »

« Hélas! interrompit *Eponine*, hélas!
« après *Martial*, nous ne pouvons nous
« flatter d'avoir des amis! C'est ce brave
« affranchi qui nous était attaché! Ah!
« que de preuves de dévouement il nous a
« données depuis huit ans passés que nous
« sommes ensevelis et que nous gémissons
« dans ce vaste tombeau! »

« A propos, maman, interrompit avec
« vivacité le petit *Blandus*, est-ce que
« nous laisserons ce pauvre *Martial* exposé
« comme cela aux oiseaux de proie? J'ai
« remarqué qu'il avait déjà une joue toute
« déchirée; si papa voulait me le per-
« mettre, j'irais demain, avec mon frère,
« le couvrir de sable et de branches d'arbres,
« et lui rendre les derniers devoirs. »

« Que je te serre contre mon cœur,
« s'écria soudain *Sabinus*, transporté d'ad-

« miration ! O mon fils ! ô mon ami ! ce « pieux sentiment me pénètre au-delà de « ce que je puis t'exprimer ! J'approuve ta « résolution de toute mon ame. Le plus « beau service, le devoir le plus sacré, « c'est sans contredit celui que nous ren- « dons à la mémoire des personnes qui « nous furent chères, et à qui nous devons « de la reconnaissance ! . . . . Allez vous re- « poser, mes enfans ; et demain, avant le « soleil levé, oh ! oui, j'aurai assez de force « pour vous accompagner ; demain de « grand matin nous irons couvrir ensemble « la dernière dépouille de notre fidèle et « cher *Martial* »

Toute émue de cette scène touchante, et versant des larmes de tendresse et d'admiration, *Eponine*, de son côté, ressentit une joie bien douce pour une mère, d'avoir deux fils si bien nés, et remplis de sentimens si vertueux ; elle les serra tour-à-tour contre son sein, elle les couvrit de baisers ; puis ils s'endormirent paisiblement tous trois au milieu de ces délicieuses étreintes.

ARTICLE V.

Les deux petits Jumeaux vont avec leur père ensevelir le fidèle affranchi. — Sabinus se retire au soleil levant. — Seconde provision dans les bois. — Petit biquet amené au souterrain par Fortis. — Joie et grands projets des jeunes frères. — Tristesse de la mère du chevreau. — Fortis offre le biquet à son père. — Blandus présente des rayons de miel à sa maman. — Conseil d'Eponine. — Docilité de ses enfans.

Quels que fussent les périls que pût courir *Sabinus* en s'écartant du souterrain, rien cependant ne fut capable de l'arrêter dans son dessein. Dès le lendemain, bien avant que le jour commençât à poindre, il prit une bêche; il donna ensuite à chacun de ses enfans une hache avec un panier d'osier; et ils se transportèrent ainsi, tous trois, vers le rocher au pied duquel gisait le cadavre du malheureux affranchi. Là, tandis que le père était occupé à lever péniblement la terre autour du corps de *Martial*, les petits jumeaux, de leur côté, coupaient dans la forêt voisine, de longs rameaux de chêne et de

peuplier, afin de l'en couvrir. Lorsqu'ils en eurent formé plusieurs faisceaux, ils les apportèrent avec empressement, et les plantèrent à égale distance sur la sépulture du serviteur fidèle.

Après s'être acquittés de cette pieuse cérémonie, les deux jumeaux supplièrent leur père de rentrer au plus vîte dans le souterrain. En effet, le soleil montait déjà sur l'horizon; il courait plus d'un risque de rencontrer quelqu'un, et d'être surpris à l'improviste. Après avoir embrassé leur tendre père, *Blandus* et *Fortis* coururent à la forêt pour y recueillir d'autres provisions. Comme ils cherchaient de tous côtés des racines et des fruits sauvages, ils trouvèrent une belle ruche remplie de miel, dans le creux d'un arbre; ayant écarté les abeilles de la manière qu'ils avaient vu faire souvent à *Martial*, ils enlevèrent les rayons de miel, ils les placèrent fort proprement sur de larges feuilles de figuier, et répétaient dans la joie de leurs cœurs: *Oh! comme maman va se régaler!*

Une bonne action porte bonheur. Ce jour-là fût remarquable pour nos deux ju-

meaux par une autre rencontre qui leur fut très-agréable encore; tandis qu'ils recueillaient le miel, *Fortis* apperçut un jeune biquet qui posait gentiment ses pattes sur les bords du panier, et qui se mit à brouter avidement des branches de merisier dont il était rempli.

L'enfant était alerte, robuste, et aussi prompt à la course qu'un chevreuil même; il s'élança sur le chevreau qui n'était guère plus gros qu'un lièvre; il le saisit par le milieu du corps; et lui ayant attaché son mouchoir autour du col, il le conduisit joyeusement à la carrière.

Nos jeunes pourvoyeurs étaient contents au-delà de ce que l'on peut dire; à peine pouvaient-ils se contenir en voyant bondir et sauter le petit biquet; mais ils se réjouirent bien davantage encore quand ils aperçurent peu de temps après, la mère du chevreau accourant de loin pour r'avoir son petit.

« Ah! mon frère, s'écria *Fortis* trans-
« porté d'allégresse; ah! mon ami, la bonne
« aventure! voilà la chèvre elle-même qui
« accourt vers son biquet! . . . . Marchons

« doucement et prenons bien garde de l'ef-
« faroucher. Bon, bon, reprit *Blandus*,
« si elle veut rester avec son petit, nous la
« nourrirons de feuilles et d'herbes fraîches
« que nous irons cueillir tous les soirs. Elle
« nous donnera à son tour de bon lait, et
« cela fera grand bien à maman et à papa. »

Tout en causant ainsi le long du chemin, nos deux jumeaux regagnèrent leur asyle accoutumé; ils se hâtèrent d'y entrer, en tirant à grand'peine derrière eux le petit biquet qui se débattait de toute sa force. Quant à la chèvre, comme elle était épouvantée par l'obscurité du souterrain, elle se mit à bêler tristement; et elle y demeura couchée durant toute la nuit.

Empressé d'aller montrer le chevreau, *Fortis* le prit entre ses bras, et courut l'offrir à son père. D'une autre part, *Blandus*, à son tour, vint présenter à sa maman le miel de la ruche, des merises, des nèfles, des sorbes, des grenades et de grosses mûres noires qu'il avait cueillies le long des haies exposées au midi.

Enchantée des soins attentifs de ses chers enfans, *Éponine* les embrassa avec ten-

dresse, puis elle leur dit : Mes amis, vos présens nous sont on ne peut plus agréables, mais nous ne saurions garder le chevreau. — Eh ! pourquoi donc, maman, reprit vivement *Fortis*, pourquoi donc cela ? il est pourtant bien gentil ? — Cher enfant, continua la mère, tu ignores sans doute le chagrin qu'éprouve la pauvre chèvre à qui tu as enlevé son petit chevreau, elle l'aime tout au moins autant que je t'aime moi-même, et elle n'a rien de plus cher : si quelqu'un, pour son plaisir, venait t'arracher ainsi à ton père et à moi, aurais-je lieu d'être contente ? serais-tu content toi-même ?

Oh ! non, maman, répondit le frère de *Blandus* ! Eh bien ! mon fils, pourquoi donc chercher ta satisfaction aux dépens de cette pauvre chèvre dont tu viens de troubler le repos et la liberté ? Allez, mes amis, allez demain de bon matin rendre le petit biquet à sa mère désolée, et *sachez que le plaisir qui coûte une seule larme à quelqu'un, est indigne d'une âme honnête et sensible.*

Les deux jumeaux, bien trompés dans

leur attente, éprouvèrent plus d'un mécompte. Déjà ils avaient préparé des terrines de pierre adroitement creusées, pour y traire le lait de la chèvre qu'ils ne tenaient pas encore; déjà ils lui avaient préparé une petite étable, et planté au beau milieu un piquet, afin de l'y fixer; mais les justes représentations de leur maman les firent renoncer à leur projet, et ces dociles enfans prirent bravement leur parti.

Le lendemain, *Fortis* détacha le chevreau; et, selon les avis d'*Éponine*, il le conduisit avec son frère au dehors de la caverne, et ils le laissèrent aller. Oh! combien *Blandus* et *Fortis* furent étonnés! combien ils furent attendris à l'aspect de la chèvre qui avait passé la nuit entière à pleurer son petit! Elle était languissamment étendue le long du ruisseau; mais elle était bien loin d'y prendre quelque sommeil, et paraissait toute malade.

Du plus loin que la chèvre entendit son chevreau bêler, elle se leva soudain, et se mit à bêler elle-même à diverses reprises. La pauvre bête, dit *Blandus* à son frère! ah! qu'elle est contente! maman a bien

raison. Tiens, regarde donc combien la mère et l'enfant se font de caresses! A ces mots *Fortis* fit un mouvement qui épouvanta le biquet près de téter; il s'enfuit comme un trait avec sa mère, et les deux jumeaux ne pouvant se lasser de les regarder, les suivirent long-temps des yeux à travers la plaine, puis sur la cime d'une vieille roche où ils coururent avec la même légèreté que l'oiseau qui fend l'air.

ARTICLE VI.

Frayeur des deux jumeaux. — Ils manquent d'être pris. — Ils s'enfuient vers leur mère. — Triste nouvelle. — Les cavaliers dans le souterrain. — Hennissement des chevaux. — Désolation de Sabinus. — Il se cache avec son épouse. — Recherche des satellites. — Sabinus et Eponine se rendent. — Ils sont conduits à Rome. — Impatiente curiosité de Vespasien. — Les deux jumeaux aux genoux de l'empereur. — Vengeance de Vespasien. — Supplice des deux époux. — Mort des deux jumeaux.

Blandus et *Fortis* regardaient toujours la chèvre et son jeune chevreau sur la roche escarpée; comme ils s'avançaient pour

les contempler plus à loisir, ils aperçurent une troupe d'hommes à cheval qui allaient au grand galop de leur côté. « Mon frère, « dit *Blandus* à *Fortis*, mon frère, fuyons « vite ! voilà sûrement des cavaliers de « l'empereur qui cherchent papa et ma- « man pour les prendre. Oh! oui, reprit « *Fortis* en frissonnant! ils regardent par « ici, et l'on croirait qu'ils nous appellent; « allons avertir papa et maman de se cacher « au plus vite! »

Les deux jumeaux avaient raison d'être alarmés. A peine furent-ils retournés sur leurs pas, que les cavaliers coururent sur eux à bride abattue. Ils eurent traversé le désert en un clin-d'œil, et peu s'en fallut qu'ils n'atteignissent le petit *Blandus* et son frère au moment qu'ils entraient sous la première voûte du souterrain.

Ayant franchi, tout tremblans, les détours obscurs du labyrinthe, les pauvres enfans se précipitèrent entre les bras de leur maman, sans pouvoir proférer une seule parole. « Chers enfans, s'écria *Epo-* « *nine*, en les voyant pâles et couverts de « sueur, eh! que vous est-il donc arrivé? »

— *Maman.... maman.... éteins la lampe*, répondit *Blandus*, d'une voix entrecoupée; et il ne put en dire davantage.

Fortis alors reprit avec l'accent de la douleur : O ma pauvre mère cache-toi bien vîte, et mon père aussi! les soldats de l'empereur sont là-bas à l'entrée.

A peine le petit jumeau eut-il annoncé la fatale nouvelle, que le hennissement des chevaux se fit entendre tout-à-coup; et les échos de la carrière en retentirent d'une manière effrayante durant quelques minutes.

« Sensible compagne de mes adversités, « et vous chers enfans, dit *Sabinus*, en « élevant les mains vers les voûtes de la car- « rière; c'en est fait, nous sommes perdus!... « nous touchons à notre dernière heure! — « Mon ami, reprit *Éponine*, d'un ton ferme « et plein d'assurance, gardons-nous de « perdre ainsi courage. Depuis neuf années « que nous gémissons dans ces tombeaux, « nous avons couru bien d'autres périls dont « nous nous sommes heureusement tirés. « Ah! crois-m'en, nous échapperons encore « à celui-ci. »

Saisi d'une terreur trop fondée, *Sabinus* s'enfonça précipitamment avec son épouse et ses fils dans le creux de la carrière qui leur avait souvent servi de retraite en d'autres rencontres. Il tenait sa femme entre ses bras, et celle-ci serrait à son tour ses deux enfans contre sa poitrine, afin de les réchauffer. Ces infortunés restèrent ainsi deux jours et deux nuits, osant à peine remuer et respirer, se figurant au moindre bruit être au dernier instant de leur déplorable existence; ils éprouvèrent, durant tout ce temps, les alternatives déchirantes de mille craintes cent fois plus cruelles que le trépas lui-même.

Au fond de cet asyle impénétrable, les illustres fugitifs pouvaient braver aisément les recherches des satellites acharnés à leur perte; mais ils n'étaient pas inaccessibles aux attaques d'un ennemi beaucoup plus cruel encore. Absolument dénués de toute espèce de nourriture, n'ayant pas même une goutte d'eau pour étancher la soif qui les dévorait, ils sentirent qu'il était impossible de rester plus long-temps dans une position si horrible.

Si encore *Éponine* et *Sabinus* eussent été seuls, ils auraient attendu fièrement, et souffert la mort au fond de leur rocher; mais le moyen de laisser pâtir plus long-temps les innocens compagnons de leurs longues misères? Comment se résoudre à les laisser périr sans nulle ressource? « Mon « ami, dit *Éponine* à *Sabinus*, risquons « tout afin de sauver nos chers enfans; sor- « tons de cette retraite, elle n'est plus te- « nable. Je vois bien que l'empereur est « instruit de notre pénible existence; ren- « dons-nous, allons nous jeter à ses pieds, « et implorons sa clémence. Nous péri- « rons sans doute; mais du moins nous « aurons sauvé la vie à ces jeunes inno- « cens ».....

Le danger croissait de plus en plus. Une foule de satellites parcouraient çà et là tous les détours du souterrain. D'une main avide ils tenaient leur épée tranchante et toute prête à percer; de l'autre ils agitaient une torche allumée pour guider leurs pas chancelans au milieu des ténèbres. Dès que ces hommes féroces apercevaient quelque ouverture entre les pierres, soudain ils y

plongeaient leur glaive jusqu'à la garde, puis ils répétaient avec dépit : *Il n'y a encore rien là dedans.*

Au milieu de ces affreuses perquisitions, *Sabinus* sortit enfin de sa retraite avec son épouse et ses enfans. Il dit froidement au premier soldat qu'il aperçut : *Voici ceux que tu cherches ; fais ton devoir, et conduis-nous à ton maître.*

L'aspect farouche des satellites, leurs imprécations réitérées, les épées brillantes qu'ils levaient avec menace, et la lueur des flambeaux embrasés, tout retraçait un spectacle semblable à celui des furies et des enfers. *Éponine*, la tendre *Éponine* ne put y résister : elle s'évanouit, et tomba aux pieds d'un des forcenés. Frappés d'une frayeur subite, les petits jumeaux s'écrièrent alors avec l'accent du désespoir : *ne tuez pas maman, ne tuez pas maman !.....*

Depuis neuf années presque révolues, les deux fugitifs, dénoncés par des ennemis secrets, étaient cherchés de toutes parts ; depuis un si long terme ils avaient échappé aux poursuites, et *Vespasien* désespérait de les jamais trouver. Il est aisé de se

peindre la joie des soldats acharnés à leur proie. Saisir cette famille infortunée, la garotter brutalement, et la conduire à Rome, ce fut l'ouvrage de peu d'instans.

Le malheur inspire toujours une tendre commisération, et l'on est volontiers porté à oublier les fautes, quand elles sont expiées par le repentir et de grandes qualités. Lorsque *Sabinus* et son épouse entrèrent dans la ville, une foule prodigieuse de citoyens accourut sur leur passage. Frappé d'admiration pour leur union, leurs vertus et leur constance dans l'adversité, chacun fit des vœux pour que le prince leur pardonnât.

Impatient de voir ses anciens ennemis et de s'en venger, l'empereur, qui dînait alors, ne se donna point le temps d'achever son repas; il sortit à la hâte, il descendit dans la première salle de son palais, et il y attendit avec les seigneurs de sa suite qu'on lui amenât les prisonniers, au nom desquels il frisonnait encore.

Les premiers objets qui s'offrirent aux yeux de *Vespasien*, furent les petits jumeaux liés l'un à l'autre. Ces deux inno-

ceux se précipitèrent aussitôt à ses pieds ; ils lui embrassèrent humblement les genoux ; ils lui prirent les mains qu'ils baignèrent de leurs larmes, et implorèrent sa miséricorde. Émû un instant malgré lui, le prince inflexible repoussa la pitié qui entrait dans son cœur, et se détourna pour ne point les voir. Alors les petits malheureux, levant leurs bras vers lui, répétèrent avec cette énergie que savent si bien inspirer le sang et la nature : *O César, fais grace à mon père ! fais grace à ma tendre mère !*

A ces touchantes expressions de la piété filiale, la cour et le peuple laissèrent couler des larmes d'attendrissement. Tous d'une commune voix, s'écrièrent : *Pardon, pardon aux malheureux époux !*

La haine et la vengeance sont des passions farouches qui ferment hélas ! l'âme des hommes aux plus doux sentimens de l'humanité. Le spectacle attendrissant de deux innocentes créatures sollicitant le pardon bien mérité des auteurs de leurs jours, et les vœux unanimes des Romains ne firent

qu'irriter davantage le vainqueur sans entrailles.

Vespasien, qui se serait immortalisé en admettant au nombre de ses amis les deux illustres captifs, se déshonora à jamais en se vengeant d'un rival qui ne pouvait plus lui être dangereux. Il les fit juger militairement sur-le-champ, et ils furent conduits de suite sur l'échafaud. Pour comble de barbarie, on arracha sans pitié les enfans aux embrassemens de leurs parens; et, pour toute consolation, *Eponine* obtint seulement de leur faire passer son portrait, une gerbe de ses cheveux, et des papiers où elle avait tracé l'intéressante histoire de ses malheurs.

Pendant que les fidèles époux terminaient leur malheureuse vie, les jeunes héritiers de leur misère étaient traînés dans une tour bâtie sur le bord du *Tibre*. Lorsque *Blandus* et *Fortis* se virent séparés à jamais des uniques appuis qu'ils eussent au monde, ils ne purent résister à une situation si cruelle. Ils s'abandonnèrent au plus noir chagrin, et du chagrin au désespoir. Vainement on chercha

à les consoler; vainement on leur donna les jouets propres à distraire l'enfance, ils refusèrent tout, jusqu'à la nouriture qui pouvait les sustenter.

Se lamentant et le jour et la nuit, ces pauvres petits innocens ne cessaient de répéter; *Maman, ma chère maman! Qu'on nous rende donc papa et notre chère maman, ou qu'on nous fasse mourir aussi!* Ce fut au milieu de ces cris déchirans, que les jeunes *Sabinus*, exténués d'inanition et d'insomnie, rendirent les derniers soupirs dans leur nouvelle prison. On les trouva étendus à terre l'un à côté de l'autre, et les bras réciproquement entrelacés autour de leur col.

Ainsi vécurent, pénétrés, dès le berceau, d'un saint respect envers les tendres auteurs de leurs tristes jours, ainsi moururent ces deux sages et courageux enfans. L'histoire s'est plue à recueillir les traits admirables de leur vie éphémère, parce que rien n'est si beau, rien n'est si touchant, rien n'honore tant l'humanité qu'un cœur sensible et pénétré de reconnaissance. Puissent les enfans de nos jours,

puissent ceux qui leur succéderont, imiter ces grands exemples de piété filiale! C'est le plus noble, le plus doux sentiment de la nature; c'est la base des vertus, et la marque distinctive d'une ame bien née.

Une réflexion consolante se présente ici naturellement. Le temps qui détruit tout, ne fait qu'accroître, de siècle en siècle, l'admiration de la postérité pour les vertus d'*Eponine* et de ses jeunes fils. Encore aujourd'hui, lorsque l'on visite près de *Rome*, ce qu'on appelle *il nascondigli di Sabino*; quand les *Cicéroni*, munis de longs flambeaux, ont parcouru ces immenses carrières épuisées par le Panthéon; dès qu'ils montrent aux étrangers la grotte ténébreuse, et le lit de pierre où reposèrent les illustres infortunés, alors les curieux se sentent profondément émus. Ces grands modèles d'amour conjugal et de piété filiale les saisissent d'un saint respect, et ces traits admirables restent à jamais empreints dans leur ame attendrie.

LILIA FUNDANA.

NÉE A ROME, DU CONSUL FUNDANUS, L'AN DE J.-C. 99.

ARTICLE PREMIER.

Bien que Fundanus réservait à sa fille. — Qualités excellentes et rares talens de Lilia. — Elle soigne son père et sa mère malades tous deux à la fois. — Ses moyens ingénieux pour les rassurer. — Mort de Manilia, mère de Lilia.

Lilia Fundana était la plus jeune des filles de *Fundanus*, consul Romain, dont *Pline-le-Jeune* fait mention dans une de ses lettres. Il le peint comme un magistrat non moins recommandable par son érudition, que par son intégrité et ses vertus domestiques. Quoique cet illustre personnage fût propriétaire de domaines immenses, tant en terres qu'en maisons, il faisait cependant très-peu de cas de la fortune. *Le premier bien que j'ai à cœur de transmettre à ma petite Lilia*, répétait-il souvent, *c'est une instruction solide; c'est un esprit sain et dégagé de préjugés; c'est*

la connaissance des devoirs de la société; c'est une conduite conséquente et raisonnée; c'est beaucoup de talens, et plus de modestie encore.

Ce père sensé réussit à son gré dans son projet : prodigieusement riche, héritière et fille d'un homme célèbre, *Lilia* cependant était fort éloignée de montrer cet air orgueilleux et vain, qui est trop ordinaire au sein de l'opulence. Quoiqu'elle possédât des connaissances assez étendues, quoiqu'elle montrât des talens poussés jusqu'à la perfection dans plus d'un genre, on lui voyait toujours cette candeur naïve, cette aimable et charmante simplicité de la première enfance.

A onze ans, *Lilia* savait coudre et broder toutes sortes d'ouvrages. La coupe de ses robes, et des vêtemens de sa mère, n'était qu'un badinage pour cette active et industrieuse enfant. Elle dansait avec grace, dessinait très-joliment, chantait avec un goût exquis, et faisait les honneurs à table avec autant d'aisance qu'une maîtresse de maison.

Son papa était-il occupé dans son cabi-

net à quelques travaux littéraires? *Lilia* cherchait les différens passages dont il avait besoin; elle lui en faisait lecture, et lui servait de secrétaire dans ses correspondances. *Fundanus* était-il fatigué par de longues méditations, ou par des compositions difficiles? sa fille complaisante courait à sa lyre, puis unissant les doux sons de sa voix à ceux de son instrument, elle essayait de délasser son père par tout ce que la musique a de plus varié et de plus récréatif.

Les historiens qui nous ont dépeint les rares qualités de cette jeune Romaine, ont loué avec raison la bonté de son caractère, son amabilité et son excellent cœur. Ils ont particulièrement insisté sur son respect singulier, et ses prévenances assidues envers ses parens. Nous allons en citer des preuves frappantes, et bien capables de faire chérir sa mémoire.

L'intéressante *Lilia* n'avait que neuf ans encore, quand *Manilia*, sa mère, fut attaquée d'un mal que les médecins jugèrent incurable dès son principe; *Fundanus*, de son côté, fut tellement frappé de

l'état désespéré de son épouse, qu'il en tomba dangereusement malade. Dans cette affreuse situation, la sensible enfant montra une intelligence et une raison étonnantes pour son âge.

Comme son père et sa mère étaient au lit malades, chacun dans une chambre séparée, *Lilia* passait alternativement d'une pièce à l'autre pour les soigner et les consoler tour-à-tour. Non moins prudente que tendre et caressante, elle cachait à tous les deux l'état fâcheux de l'un et de l'autre. Comment va aujourd'hui ta chère maman ? lui demandait son père inquiet. Oh ! répondait la petite avec une feinte gaîté, « maman se porte bien mieux aujourd'hui « qu'hier ; le médecin assure qu'avant cinq « jours elle pourra se lever un peu, et te « tenir compagnie. »

Se retirant aussitôt, sous différens prétextes qu'elle faisait naître adroitement, cette tendre enfant, dont le cœur était plein d'amertume, et les yeux gonflés de larmes, courait vîte pleurer dans un coin ; essuyant ensuite ses joues à la hâte, elle allait visiter sa mère mourante. Elle composait son vi-

sage, et affectant un air calme, elle lui annonçait les nouvelles les plus satisfaisantes de *Fundanus*. « Chère petite maman, di-« sait-elle, papa n'a presque plus de fièvre; « j'ai deux baisers à te donner de sa part; ne « te dérange pas, alonge seulement un peu « la main, que je la baise. »

ARTICLE II.

Mort de Manilia. — Douleurs et cris perçans de Lilia. — Délire de Fundanus. — Ruse innocente de sa fille pour le consoler. — Convalescence de Fundanus.

Cependant l'heure fatale annoncée par les médecins arriva comme ils l'avaient prédite. La jeune épouse de *Fundanus* mourut des suites de sa dernière couche, à l'âge de vingt-sept ans. C'était le premier des calendes de *Mars*; ce jour-là même, *Fundanus* était plus mal encore que de coutume. Lorsque *Lilia* entra le matin dans la chambre de sa maman; lorsqu'elle la vit toute pâle, et privée de mouvement, le désespoir lui fit oublier sa cir-

conspection ordinaire; elle poussa des cris aigus, et tomba évanouie.

Revenue à elle, *Lilia* se figura en frissonnant l'inquiétude mortelle qu'elle devait avoir causée à son père, en se livrant à l'excès de sa douleur. Son premier soin fut de courir vers lui, et de lui donner le change sur l'alarme qu'il pouvait avoir prise.

La précaution était fort à propos : pressentant l'événement fatal qui venait d'arriver, *Fundanus* éprouvait alors des transports violens. Quoi qu'on pût lui alléguer, il ne voulait absolument rien entendre; son délire était au comble, et demandant sans cesse une épée, il était décidé à se la passer au travers du corps, pour ne point survivre à sa compagne chérie.

Sur ces entrefaites, arriva l'attentive et courageuse *Lilia*; affectant soudain le plus grand sang-froid, elle prévint toute espèce de questions; et prenant d'abord la parole : « Ah! que j'ai donc eu grand'peur tout-à-« l'heure, dit-elle d'un air riant! Tandis « que maman buvait une tasse de bouillon, « est-ce que la petite chienne n'a pas plongé

« ses deux pattes au beau milieu ; elle « en a répandu les trois quarts ; et le lit « est inondé. Oh ! que j'aurais battu de « grand cœur cette vilaine bête ! »

La petite prononça ces dernières paroles d'un air si naturel, que ce fut un baume par lequel le désespoir de *Fundanus* fut apaisé sur-le-champ. Il crut être dans l'erreur sur l'état de son épouse, et il dit avec satisfaction : Je craignais bien que les cris et le bruit que j'ai entendus ne provinssent de quelque autre cause plus sérieuse. Approche, ma fille, approche, ô mon enfant, que je t'embrasse !

Depuis cet instant, le vertueux époux de *Manilia* commença d'aller de mieux en mieux ; moyennant les soins et les précautions, il recouvra insensiblement la santé ; et il soutint même ensuite avec assez de force la triste nouvelle de la mort de son épouse.

ARTICLE III.

Fermeté de Fundanus dans son malheur.— Il ne se remarie point par tendresse pour sa fille. — Ses efforts pour perfectionner l'éducation de Lilia.—Réputation de cette jeune personne.—Sa raison.—La bague de diamans.

Lorsque *Fundanus* fut relevé de maladie, il apprit enfin la trop funeste nouvelle qu'on ne pouvait plus lui dissimuler. Le coup était accablant pour un cœur aussi tendre; mais il n'y succomba point. La raison reprit sur lui son empire; et il pensa bien moins à la perte qu'il venait de faire dans la plus aimable des femmes, en reconnaissant son portrait au naturel dans sa fille. Résolu de concentrer désormais en elle ses affections les plus chères, ce vertueux époux ne voulut point se remarier. Il mit tout son bonheur et son ambition à perfectionner l'éducation de sa chère et sage *Lilia.*

Les écrits les mieux soignés en tous genres, les professeurs et les maîtres les plus distingués dans leur partie, les meilleurs artistes, furent choisis à grands frais par

ce bon père, afin de concourir au but qu'il se proposait. Promesses, égards, honneurs, récompenses, rien ne fut épargné pour reconnaître des services si précieux. Tels furent aussi les progrès de cette jeune fille, que sa réputation s'étendit beaucoup au-delà du territoire de Rome. Les pères et les mères s'empressaient de la montrer à leurs enfans; ils la citaient comme un modèle digne d'être imité sous tous les points de vue.

Une remarque qui n'est pas indifférente, c'est que, bien que *Lilia* fût d'une beauté accomplie, bien qu'elle fût pétrie de graces et remplie d'agrémens, on oubliait ces brillantes prérogatives de la nature. On ne parlait, dans les premières sociétés, que des talens de cette rare merveille; on ne louait que son instruction, sa dextérité dans les ouvrage de son sexe, les charmes de son esprit; on ne pouvait tarir sur-tout à l'égard des qualités de son cœur sensible, généreux et tout aimant.

Parmi plusieurs traits intéressans, nous en allons citer un, bien propre à faire juger de la modestie, du bon sens et de la raison de cette jeune Romaine. Tout en lui re-

commandant une grande simplicité dans la manière de se mettre, son père ne cessait de lui donner des vêtemens somptueux et recherchés; une tendresse extrême démentant en lui les préceptes de l'économie, il se plaisait singulièrement à la voir élégamment parée.

Un jour, pour la récompenser d'une lettre dictée avec beaucoup de goût et de délicatesse, il lui acheta un bague enrichie de diamans. A l'aspect du bijou, *Lilia* parut très-satisfaite, et fit mille tendres remercîmens. Après l'avoir considéré quelques instans, elle demanda à son père ce que coûtait le diamant; celui-ci lui dit le prix, qui était considérable.

« O dieux, s'écria la jeune personne, si « cher!.... Tu te souviens bien, papa, que « tu m'as dit souvent que la vraie parure de « notre sexe est le talent, la sagesse et la « simplicité. Te l'avouerai-je? tiens, je ne « saurais porter à mon petit doigt un bijou « que je pourrais perdre en un instant, « et qui suffirait seul pour nourrir une « famille honnête durant plusieurs an- « nées. »

Enchanté de reconnaître tant de raison dans sa fille, *Fundanus* s'écria : Que je m'estime donc heureux de t'avoir ! Qui n'admirerait ta modération et ta prudence ? Il est impossible de mettre mieux à profit l'éducation que tu as reçue ! Plus conséquente que ton père, tu sais mettre en pratique les conseils et les préceptes que je me contentais de te donner. En effet, ma fille, le goût du luxe et des choses superflues ne produit le plus souvent que des mécomptes, que des chagrins amers ; c'est ainsi qu'on ruine la fortune la mieux fondée ; on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à mener une vie frugale au sein même des richesses, afin de n'être point déplacé dans toute autre position de la vie. O ma *Lilia*, ô ma chère enfant, viens que je t'embrasse ! viens que je te serre contre mon cœur !..... Quel bonheur pour l'homme honnête qui possédera un trésor tel que toi.

ARTICLE IV.

La jeune Lilia demandée de toutes parts en mariage. — Avertissement de son père. — Réponse naïve de sa fille. — Vie de Manilia lue par Fundanus. — Lilia s'évanouit d'attendrissement. — Son indisposition soudaine. — Elle cache son état à son père. — Fermeté de cette jeune Romaine dans la douleur. — Son danger. — Caresses qu'elle fait à son père. — Elle se fait peindre. — Dons qu'elle fait à ses sœurs et à ses jeunes amies. — Ses dernières paroles. — Réflexions.

Cependant l'intéressante *Lilia* croissait également en beauté, en vertus et en talens. Elle développait un caractère non moins propre à assurer son bonheur que celui de l'homme fortuné qui devait unir son sort au sien. Les chefs des plus illustres familles de *Rome* la demandaient depuis long-temps en mariage pour leurs fils, et c'était plus par rapport à ses qualités personnelles, que pour sa naissance et sa dot. Quoique cette jeune personne n'eût que treize ans, elle était cependant déjà si formée, si sage, si raisonnable, que son mariage fut décidé à cet âge.

Quelques jours avant la cérémonie des noces, *Fundanus* prit sa fille à part, et il lui communiqua ses intentions. « Cher « papa, lui répondit-elle avec ingénuité, « jamais je n'aurais voulu d'autre mari et « d'autre ami que toi-même; mais je sous- « crirai à tout ce qui pourra te faire plaisir. « Puisque tu veux me marier, j'y consens, « à condition que je ne te quitterai point de « ma vie. »

« C'est bien là mon vœu le plus sincère, « reprit *Fundanus*, en serrant sa fille con- « tre sa poitrine. O fidèle, ô frappante « image d'une épouse si vertueuse, dont « je chérirai la mémoire jusqu'à mon der- « nier soupir! oui, oui, nous resterons « toujours ensemble! Ah! tu m'es devenue « d'une nécessité trop indispensable. Si tu « venais, hélas! à te séparer de moi, il « me serait impossible de survivre plus « long-temps à ta sensible mère et à toi- « même. »

A ces mots *Fundanus* prit un manuscrit orné de vignettes et de rubans. C'était la vie de *Manilia*, depuis ses tendres années jusqu'à sa mort prématurée. Les innocens

loisirs de son enfance, ses études et ses jeux, ses défauts et ses qualités, tout y était décrit avec une simplicité aussi naïve que touchante. Le père, attentif et soigneux, avait composé cet écrit pour servir d'instruction et d'exemple à ses petits-fils.

Plus ce bon père, plus ce sensible époux avançait dans sa lecture, plus elle devenait attachante à tous égards. Mais lorsqu'il fut arrivé à l'article de son éternelle séparation d'avec sa compagne chérie, il s'attendrit jusqu'aux larmes. A ce souvenir cher et déchirant à la fois, il s'exprima avec une énergie et une chaleur de sentimens si profonds, que sa fille, toute pénétrée, tomba évanouie sur ses genoux. Revenue à elle, cette sensible enfant se sentit saisie d'un serrement de cœur, et une fièvre brûlante la contraignit d'aller se mettre au lit.

Fundanus était loin de prévoir les suites funestes de cette indisposition soudaine. Dissimulant la force de son mal, dans la crainte d'alarmer son ami, *Lilia* affectait un air de sécurité qu'elle n'avait nullement. Cependant le danger augmentait; et plus il devenait sérieux, plus elle s'appliquait à

rassurer son tendre père. « Cher papa, lui « répétait-elle, quoi! tu pleures! aie donc « au moins autant de courage que ta fille! »

Le coup était sans remède, et les médecins ne donnaient pas même l'espoir de quelque délai. Durant deux jours et deux nuits, cette sage enfant, qui sentait sa fin prochaine, ne cessa d'entretenir son malheureux père; durant ce long et douloureux intervalle, elle lui tint et lui serra la main tantôt contre sa bouche, tantôt contre son cœur défaillant. . . . .

Quelle présence d'esprit! Quel courage dans un si cruel moment! Un peu avant sa dernière heure, *Lilia* dit à son père : Je t'en prie, papa, accorde-moi une grâce! — Parle, chère enfant, parle sans te gêner; puis-je te refuser quelque chose? — Je voudrais me faire peindre et te donner mon portrait. Je sens combien ce présent te doit être précieux........ *De cette façon, cher papa, tu ne me perdras pas tout entière.....*

Fondant en larmes, et ne pouvant proférer une seule parole, *Fundanus* appela sur-le-champ un des plus habiles peintres

de Rome. Lorsque l'artiste fut arrivé, *Lilia* prit une attitude intéressante : la consolation de laisser à l'auteur de ses jours ce faible reste d'elle-même, lui prêta une force bien peu compatible avec son triste état. Tant que dura la séance, elle demeura immobile, et surmonta les crises du mal affreux qui décomposait ce chef-d'œuvre de la nature.

Lorsque le peintre eût saisi et dessiné les principaux traits, *Lilia* demanda à les voir; elle les trouva frappans, et un air de satisfaction se répandit aussitôt sur sa figure : « O cher papa! dit-elle, la mort au moins « ne pourra te ravir cette image fidèle de ton « amie! Oh! c'est moi-même! Tu placeras « ce portrait à côté de celui de maman... »

A ces mots, cette chère enfant poussa un profond soupir, elle passa ses faibles bras autour du cou de son père, et resta ainsi quelques momens sans remuer et sans parler; rompant enfin ce silence alarmant, elle dit à *Fundanus* : « Permets, cher « papa, que mes deux sœurs viennent « m'embrasser; fais venir aussi ma nour« rice, mes compagnes et mes bonnes

« amies. » Lorsqu'elles furent venues, *Lilia* leur prit tour-à-tour les mains, qu'elle serra dans les siennes; elle se fit apporter ensuite ses joyaux, ses livres, ses plus belles robes, avec différens petits meubles, qu'elle distribua à chacune selon son goût et son inclination.

« Mes bonnes et sincères amies, leur dit-« elle avec l'air de la raison et du plus tendre « regret, conservez ces légers dons en mé-« moire de moi! Et vous, chères sœurs, par « vos soins et vos attentions, faites votre « possible afin de remplacer maman auprès « de notre cher papa. Hélas! il n'a plus que « vous! Sans vous, l'existence lui devien-« drait insupportable, et il ne serait bientôt « plus. ».

Fundanus, ses filles, leurs compagnes et toute la maison fondaient en larmes, et c'était un spectacle déchirant de voir leur désolation et leur désespoir! Quant à *Lilia*, non moins pénétrée que ceux qui prenaient un si vif intérêt à son sort, elle conservait néanmoins une présence d'esprit admirable dans un instant aussi horrible. Un pied dans la tombe, elle étendit encore sa reconnais-

sance, son amitié et ses bienfaits sur les personnes qui avaient soigné son enfance : elle pria en outre son père de donner de sa part à sa nourrice une forte somme d'argent avec une petite terre.

« Si elle ne reste pas ici, ajouta la jeune bienfaitrice, cette chère femme aura du moins une agréable retraite où elle pourra penser à nous ; pourvue ainsi d'une honnête aisance, elle coulera sans inquiétude le reste de ses jours avec son mari et ses enfans. »

L'intéressante et sage fille de *Fundanus* touchait à l'heure fatale, et ses yeux allaient se fermer à jamais à la lumière. On voyait qu'elle faisait des efforts pour dire quelque chose encore ; elle remuait les lèvres, mais sans pouvoir articuler aucun son. Elle prit alors la main de son père plus mort qu'elle, et l'approcha de son cœur ; son geste était si expressif, et ses yeux si animés, si tendres, si éloquens, qu'elle semblait lui dire : « Cher « papa ! il bat encore pour toi... Adieu, mon « bon ami... Je vais rejoindre ma petite ma- « man, et lui porter ton dernier baiser. »

ARTICLE V.

Lettre de Pline le jeune sur la mort prématurée de Lilia Fundana.

La lettre que je transcris ici est un morceau précieux à tous égards : elle offre en peu de mots l'intéressant tableau des vertus de la jeune Romaine qui est si digne d'être exposé aux regards et à l'émulation des enfans de tous les siècles ; elle va prouver en outre combien l'éducation des anciens l'emportait sur la nôtre, si futile et si absurde à l'égard des jeunes personnes.

« Je vous écris accablé de tristesse, mon « cher *Marcellin* ; la plus jeune fille de « notre ami *Fundanus* vient de mourir. Je « n'ai jamais vu une personne si jolie, plus « aimable, plus digne non-seulement de « vivre long-temps, mais de vivre toujours. « Quoiqu'elle ne fût encore que dans sa « treizième année, déjà elle montrait toute « la prudence de l'âge avancé. On remar« quait déjà dans son extérieur toute la no« blesse et la décence d'une femme bien « née ; et tout cela cependant ne lui ôtait

« rien de cette innocente pudeur, de ces
« graces naïves qui plaisent tant dans l'en-
« fance.

« Avec quelle simplicité ne demeurait-
« elle pas attachée au col de son père?
« Avec quelle douceur, avec quelle mo-
« destie ne recevait-elle pas ses connais-
« sances et ceux qu'il aimait? Avec quelle
« équité ne partageait-elle pas sa tendresse
« entre sa nourrice et les maîtres qui avaient
« cultivé ou son esprit ou ses mœurs? Pou-
« vait-on étudier avec plus d'application et
« des dispositions plus heureuses? Pouvait-
« elle mettre moins de temps et plus de cir-
« conspection dans ses divertissemens?

« Vous ne sauriez imaginer, mon cher
« *Marcellin*, la retenue, la patience, et la
« fermeté de cette aimable et sage enfant
« pendant sa maladie. Docile aux médecins,
« singulièrement attentive à consoler son
« père et ses sœurs, après que toutes ses
« forces l'eurent abandonnée, elle se soute-
« nait encore par le seul courage de sa
« belle ame. Il l'a accompagnée jusqu'à la
« dernière extrémité, sans que ni la vio-
« lence du mal, ni la crainte de la mort

« soient parvenues à l'abattre. C'est ce qui « contribue surtout, ô mon cher *Marcellin!* « à mettre le comble à notre douleur et à « nos regrets.

« O mort vraiment funeste et prématu- « rée!..... Mais apprenez une conjoncture « plus cruelle encore que la mort même. « *Lilia Fundana* était sur le point d'épouser « un jeune homme rempli d'excellentes « qualités. Le jour était pris pour les noces, « nous étions déjà invités. Hélas! quel chan- « gement! quelle horreur succède à tant « de joie! Je ne saurais vous exprimer de « quelle tristesse je me suis senti pénétré, « quand j'ai entendu *Fundanus* lui-même « ordonner que tout ce qu'il avait destiné « en bijoux, en perles, en étoffes, en dia- « mans, fût employé en baumes, en es- « sences, en aromates, en parfums et en « manteaux de deuil.

« Vous le savez, *Fundanus* est un « homme savant et sage; dès sa plus ten- « dre jeunesse, il s'est formé la raison par « les sciences et par les beaux-arts; mais au- « jourd'hui il ne tient nul compte de « tout ce qu'il a ouï dire et de ce qu'il a

« dit lui-même. Enfin toutes ses vertus
« semblent s'évanouir pour céder à sa seule
« douleur.

« Au reste, mon cher *Marcellin*, vous
« n'aurez pas de peine à l'excuser; vous le
« louerez même, quand vous songerez au
« trésor qu'il vient de perdre. *Lilia* n'avait
« pas seulement la manière, l'air et les traits
« de son père; mais on pouvait l'appeler
« son portrait et un autre lui-même : tant
« elle lui ressemblait dans ce qu'il a de mieux
« et pour la figure et pour les vertus!

« Si donc vous lui écrivez sur un si juste
« sujet de chagrin et de larmes, souvenez-
« vous de mettre moins de force et de raison
« dans votre lettre, que de compassion et
« de douceur dans vos exhortations. Le
« temps ne contribuera pas peu à les lui faire
« goûter. De même qu'une plaie toute ré-
« cente appréhende la main du chirurgien,
« et que dans la suite elle la souffre et la
« souhaite, ainsi l'affliction profonde se
« révolte d'abord contre l'appareil des ar-
« gumens qu'on se hâte d'accumuler pour
« la guérir; mais peu après elle les cher-
« che, et se rend insensiblement aux con-

« solations ménagées avec adresse. » (*Lettre de Pline le jeune, liv. V.*)

Les vertus précoces, les qualités tout aimables et les rares talens de la jeune Romaine dont *Pline le jeune* nous a esquissé la vie éphèmère, ont été célébrés plus d'une fois par d'éloquens écrivains. On trouve son panégyrique dans le *Bibliotheca Rhetorum*; c'est un chef-d'œuvre écrit en latin, non par le père le *Jay*, auteur du livre dont nous parlons, mais par un des disciples de ce savant qui professait la rhétorique au collége des jésuites.

Le père *Vanière*, auteur du *Prædium Rusticum*, a fait un centon sur la jeune *Manilia*.

PUDENS,

OU

L'ENFANT MODESTE,

NÉ A HISCONIUM, SUR LA MER ADRIATIQUE, L'AN 112 DE J.-C.

ARTICLE PREMIER.

Comment le jeune Pudens nous est connu.— Inscription découverte par le jeune Lamoignon. — Excellente éducation et progrès de Pudens dans ses études. — Il dispute le prix de poésie à treize ans.—Il est couronné. — Honneurs qui lui sont rendus.— Lecture du poëme de Pudens. — Applaudissemens unanimes.

L'ENFANT dont nous allons tracer la notice en peu de mots, serait enseveli dans l'obscurité, sans une inscription découverte le siècle dernier, par un des fils du président de *Lamoignon.* Ce monument ne consacre que deux traits de la vie de ce jeune Italien;

mais ils suffisent pour perpétuer la mémoire de son nom dans la postérité la plus reculée.

Publius Valérius, surnommé *Pudens*, c'est-à-dire *Modeste*, naquit sous l'empereur *Trajan*, dans la ville d'*Hisconium*, qui s'appelle aujourd'hui *Guasto*, dans l'Abbruzze citérieure, sur les côtes de la mer Adriatique. Le nom et l'état de ses parens ne nous sont pas connus. On peut néanmoins juger de leurs tendres sentimens pour leur fils, par l'éducation qu'il reçut, et par ses progrès dans les lettres. *Pudens* n'avait encore que treize ans, quand il osa se mettre sur les rangs pour disputer le prix de poésie. Ce prix consistait dans une superbe médaille d'or, et dans une lyre d'ivoire que l'on adjugeait, tous les cinq ans, à l'auteur du meilleur poëme, le jour même des lustrations ou dénombrement du peuple.

Le jeune *Valérius* remporta non-seulement la victoire sur une foule de concurrens moitié plus âgés que lui; mais ce qui ajouta un nouveau lustre à sa gloire, ce furent les honneurs extraordinaires qu'on lui rendit. La pièce fut lue plusieurs jours de suite,

elle obtint les suffrages unanimes; et l'on ne put se lasser de l'entendre.

ARTICLE II.

Vive sensation causée par le poëme de Pudens. —Son triomphe.—Belle fête, et détails à ce sujet.—Proposition en honneur du jeune poëte.— On lui érige une statue d'airain. — Bon cœur et modestie de Pudens.—Il met sa couronne sur la tête de son rival.— Ses belles paroles.—Scène touchante.

Il est malheureux que l'on ignore jusqu'au titre du poëme de *Valérius*. Il fallait qu'il fût bien intéressant et qu'il renfermât de beaux sentimens; car telle fut l'admiration de chacun, que plusieurs personnes distinguées proposèrent d'offrir une récompense particulière au poëte naissant.

Les honneurs sollicitent puissamment l'émulation; ils donnent une vive impulsion aux élans du génie, et sont l'ame des plus grands succès. Aussi les gouvernans les plus habiles sont-ils ceux qui encouragent les talens, et qui savent mettre les hommes de

mérite à leur place; il est à remarquer que du temps de *Valérius*, les mœurs étaient extrêmement altérées et corrompues; un intérêt sordide, le brigandage des guerres suscitées par la tyrannie, et l'oubli ou l'ignorance des principes de la véritable éducation, avaient tourné la culture des arts vers des objets indignes ou frivoles.

Dans l'espoir de ranimer le goût de la vraie gloire, l'étude des sciences solides, et la pratique des vertus humiliées et découragées, *Marcus Mummius*, nommé préfet du prétoire par l'empereur *Adrien*, saisit alors l'occasion propice du couronnement poétique du jeune *Pudens*. Non moins recommandable par son esprit, par son rare savoir, que par les excellentes qualités de son cœur, ce sage Romain se concerta avec les citoyens d'*Hisconium*, afin de préparer un triomphe extraordinaire à l'illustre enfant.

Pour cet effet, *Mummius* fit construire un char orné de riantes peintures, d'ingénieux emblêmes et de guirlandes, et *Pudens*, environné de belles filles, représentant les Muses avec les Grâces, monta

dans cette voiture triomphale, qui était traînée par six chevaux blancs. On planta en outre de superbes allées de peupliers, entremêlés de caisses de lilas et d'orangers, sur la route du jeune triomphateur; et le long de cette marche, le son des trompettes, mêlé à celui de divers autres instrumens guerriers, répandait l'allégresse et animait les esprits par des airs tour à tour tendres, fiers ou gracieux.

A la fin de cette brillante cérémonie, le jeune poëte fut conduit, avec ses parens et ses maîtres, dans un banquet splendide, et il eut la place d'honneur à côté des premiers magistrats d'*Hisconium*, dans le temple d'Apollon. Tous les jours suivans, il fut invité à dîner chez les plus riches propriétaires du pays: les dames de la ville surtout faisaient des vœux pour avoir un fils d'un mérite aussi distingué; elles s'empressaient à leur tour de faire mille accueils au vainqueur; toutes à l'envi le comblèrent de caresses, et quelques-unes lui offrirent des présens non moins riches que choisis avec discernement.

En un mot, dit *Baillet*, dont cette histoire

est tirée, pendant quinze jours que dura cette fête magnifique, la maison de *Valerius* fut illuminée, et une musique harmonieuse s'y fit entendre dans le silence de la nuit.

Pour mettre le comble à ce triomphe littéraire, plusieurs personnes proposèrent d'ériger une statue d'airain à ce digne précurseur de *François de Beauchâteau*; cet avis ayant été généralement applaudi, on manda sur-le-champ les plus fameux artistes de l'Empire; ils travaillèrent avec le plus grand zèle à la confection de ce petit monument; et, lorsqu'il fut achevé, on l'érigea sur la principale place de la ville d'Hisconium.

Le jour de l'inauguration fut annoncé à son de trompe dans les principales villes d'Italie. Cette précaution avait un but très-utile : c'était pour que la jeunesse romaine assistât à la fête, et qu'elle se piquât d'émulation à l'aspect du mérite si magnifiquement récompensé.

On croirait que le triomphe de cet enfant était au comble. Il venait de donner la preuve la plus brillante de son esprit, il en manifesta dans cette occasion une nou

moins louable de son bon cœur. Les succès, qui trop souvent excitent la présomption de l'homme, loin d'inspirer le plus léger orgueil à *Publius*, l'affligèrent en quelque sorte; il avait la timidité du vrai mérite, et paraissait tout embarrassé au milieu des applaudissemens qu'on lui prodiguait de toutes parts.

Un incident sur-tout fit naître la plus haute opinion et des talens et de la modestie du petit *Valerius Pudens*. Au moment que le premier magistrat de la ville d'Hisconium posait une couronne de laurier sur la statue du jeune poëte, celui-ci aperçut un peu plus loin l'un de ses concurrens qui, au jugement du public, avait balancé le prix, et réuni un grand nombre de suffrages. Vivement touché à la vue de son émule, dont la figure était empreinte de tristesse et d'amers regrets, *Pudens* prit aussitôt la couronne, et la lui mit sur la tête. « Vous la méritez plus que moi, s'écria-t-il « en l'embrassant! Si je l'ai obtenue, c'est « sans doute en faveur de mon âge que l'on « a voulu encourager. »

Alors les deux rivaux se tinrent étroite-

ment embrassés. Ils fondirent tous deux en larmes, et ils ne purent proférer une seule parole, tant ils avaient le cœur serré de ces vives impressions qu'il n'est permis de sentir qu'aux âmes nobles, délicates et bien nées.

Cette scène admirable attira un prodigieux concours de monde autour de *Publius Valerius* et de son émule qui avait le double de son âge. Chacun s'empressa de la raconter, et les moindres détails en volèrent de bouche en bouche dans les provinces de l'Empire romain. Depuis ce jour, on ne sut ce qu'on devait louer davantage ou de la victoire de *Valerius*, surnommé *Pudens*, c'est-à-dire l'enfant modeste, ou de sa vertueuse action et de la bonté de son cœur.

MARCILE EUPHROSINE,

NÉE A ROME, L'AN 116 AVANT J.-C.

ARTICLE PREMIER.

Beauté et charmante figure de la jeune Marcile.—Empressement des sculpteurs et des peintres pour retracer ses traits.—Réflexions sur la fragilité des qualités extérieures. — Euphrosine non moins bien partagée du côté de l'esprit et du bon cœur que du côté des charmes de son sexe. — Son éducation sous les plus habiles grammairiens. — Variété de son instruction. — Sa modestie.

MARCILE, surnommée *Euphrosine*, était fille unique d'*Apollodore*, habile architecte, qui florissait sous le règne de *Trajan*.

La nature, souvent ingrate à l'égard de tant d'autres, s'était plu à rassembler dans la jeune Romaine, dont je vais esquisser la vie, de singulières dispositions, et les qualités les plus recommandables. A douze ans elle était aussi développée et pour le corps et pour l'esprit, que si elle en eût eu dix-huit. Une longue chevelure blonde et re-

tombant en anneaux sur son col et ses épaules, de grands yeux pleins d'âme et de douceur, un maintien des plus nobles, une figure dessinée par les grâces, une superbe stature, tout retraçait en elle une beauté peu commune.

Plus d'une fois les statuaires et les peintres épièrent les instans de voir cette belle personne, et s'introduisirent, sous divers prétextes, dans les sociétés où elle se trouvait. Là, ils se hâtaient de saisir et d'esquisser l'ensemble de mille traits heureux qu'on ne rencontre guère réunis dans un même sujet. Plus d'une fois ils sollicitèrent avec instance sa maman de leur accorder la permission de sculpter ou de peindre cette jeune merveille, afin d'en décorer les palais où les temples, sous le nom d'*Hébé*, de *Flore* ou de *Vénus*.

Mais pourquoi donc insister sur de frêles prérogatives qui ne sont que l'ouvrage du hasard? Pourquoi vanter des attraits que la moindre maladie peut effacer en un jour? Trop souvent, d'ailleurs, ces biens légers et trop enviés, sont achetés au prix de mille peines et de soucis cuisans, soit

chez ceux qui les admirent, soit chez celles qui les possèdent. On l'a dit cent fois; mais ne nous lassons pas de le redire encore : les qualités du cœur sont infiniment au-dessus, et ces trésors précieux ne sauraient trop attirer notre attention, notre culte et nos hommages.

C'était par-là surtout que *Marcile* se rendait intéressante. Telle était la douceur et l'affabilité de son caractère, la vivacité de son esprit, la gaîté de son humeur, la variété de sa conversation, et la politesse de ses manières, qu'elle plaisait généralement, même aux plus difficiles. A défaut des attraits piquans de la figure, elle aurait pu effacer encore ses compagnes les plus belles par ses rares talens.

Dès l'âge de dix ans, *Euphrosine* écrivait déjà aussi correctement en grec qu'en latin, qui était sa langue naturelle; elle savait par cœur et déclamait avec autant d'âme que d'intelligence les plus beaux morceaux d'*Homère*, de *Virgile*, de *Bion* et d'*Ovide*. Elle avait lu et fait des extraits des fameux orateurs et des meilleurs historiens; elle s'exprimait en termes propres

et choisis; et le timbre de sa voix avait quelque chose de si harmonieux, de si doux, qu'elle donnait du prix aux choses les plus communes.

Il ne suffit pas de s'énoncer correctement, il faut en outre savoir peindre sa pensée; il faut lui donner de la force et la présenter sous de riantes couleurs. La fille d'*Apollodore* possédait aussi ce talent bien rare, surtout chez les femmes, dont l'éducation parmi nous se borne d'ordinaire à un peu de danse et de musique. Accoutumée de bonne heure, sous les plus habiles grammairiens, à extraire, à définir et analyser; écrivant des lettres sur toute sorte de sujets, elle avait appris à épurer son style; elle s'était accoutumée à lui donner tour-à-tour de la grace, de la rapidité, de la précision, et de la diversité, soit en lisant les excellens poëtes, soit en composant elle-même de petites pièces de vers.

Comme elle possédait passablement l'histoire, la mythologie, la morale, la géographie, elle répandait ainsi plus d'intérêt sur ce qu'elle écrivait; et, bien qu'enfantines, ses compositions, devenues non

moins attrayantes qu'instructives par des citations et des maximes encadrées à propos, annonçaient déjà une plume exercée.

Combien une instruction soignée hâte le jugement, devance les années, polit les mœurs, et rend intéressante la jeunesse qui en veut profiter! La moindre bagatelle qu'écrivait ou que disait *Marcile*, se lisait ou s'entendait avec plaisir, parce que la tournure de son esprit y prêtait les attraits de la nouveauté. Conversait-elle dans la société? bientôt elle en faisait le charme et les délices, parce que, se gardant bien d'afficher son mérite et sa science, elle s'occupait plus à faire briller les autres qu'à briller elle-même; et chacun était également enchanté de sa discrétion et de sa modestie.

ARTICLE II.

Habileté de Marcile dans l'architecture. — Son inclination malheureuse à la raillerie. — Imprudence d'Apollodore son père. — — Ce qu'il dit à Adrien qui censurait le pont de Trajan. — Ressentiment d'Adrien devenu empereur. — Adrien fait construire un temple. — Il envoie le dessin de ce monument à Apollodore. — Remarque et critique de Marcile. — Bon mot. — Il est rapporté à Adrien. — Vengeance de l'Empereur. — Apollodore condamné à mort.

Le savoir de *Marcile* ne se bornait pas simplement aux belles-lettres; elle avait encore acquis des connaissances dans le dessin et dans l'architecture, pour laquelle elle avait un goût particulier. Elle luttait même dans ce dernier art avec son père qui lui en avait donné les premiers élémens, et qui se plaisait à la consulter dans les plans qu'il imaginait.

Mais hélas! quel dommage! Avec tant d'instruction et de beauté, avec des talens si distingués, cette jeune personne avait un défaut bien funeste, et qui jetait de l'ombre sur ses belles qualités. Elle incli-

nait à la raillerie, et perdait rarement l'occasion de placer un bon mot, si mordant qu'il pût être. Bonne et sensible de sa nature, elle était fort éloignée de vouloir nuire, ou de faire de la peine à quelqu'un ; mais pressée par le besoin de s'amuser et de rire, elle se livrait d'autant plus volontiers aux plaisanteries malignes, qu'on avait moins travaillé à lui en faire sentir le ridicule et les conséquences.

Un sarcasme coûta souvent cher à son auteur, dit un célèbre écrivain. Ce fut aussi un sarcasme qui perdit la fille d'*Apollodore* et *Apollodore* lui-même. Ce fameux architecte avait autrefois eu l'imprudence d'indisposer contre lui *Adrien*, avant qu'il parvînt au trône des Césars. Voici à quel sujet : *Trajan*, dans le cours de ses victoires, voulut s'illustrer par un genre de gloire encore plus solide que ses trophées militaires. Pour cet effet, il se concerta avec *Apollodore*, afin de jeter sur le Danube un pont d'une structure nouvelle, et digne des regards de la postérité. Ce monument magnifique, dont on voit la description dans l'histoire de Laurent-Échard,

fut donc commencé et achevé d'après le dessin du célèbre architecte. *Adrien*, qui se piquait d'être entendu dans tous les arts, s'avisa de critiquer ce beau pont, qu'il renversa ensuite, par une lâche jalousie, dès qu'il tint les rênes de l'Empire. Moins la critique était fondée, plus ce prince la soutint opiniâtrement.

Choqué de la censure inepte et déplacée, *Apollodore*, ne put s'empêcher de manifester le peu de cas qu'il faisait du censeur. *Adrien* qui voulait être peintre comme il était architecte, passait alors des journées entières à peindre des courges, des melons, des concombres et de gros potirons. « Allez, lui dit l'artiste avec un ris mo-« queur, allez à vos citrouilles ; ce dont « nous nous occupons, n'est nullement de « votre compétence. » Piqué jusqu'au vif de l'apostrophe trop sincère, *Adrien* ne se donna point de relâche qu'il n'eût fait exiler l'architecte loin de Rome.

Quelques années après cette aventure, *Adrien* fut revêtu de la pourpre impériale. Il aimait beaucoup à bâtir, et il fit ériger un temple à Vénus. Lorsque cet édifice fut

entièrement achevé, le prince chercha les moyens d'humilier l'artiste exilé; il aurait dû tout au contraire admirer sa noble hardiesse, et honorer son talent. Affectant de lui faire sentir qu'on avait bien pu se passer de lui, il lui envoya le plan du nouveau temple, qu'il croyait de bonne foi être la huitième merveille du monde.

Accablé sous le poids de sa disgrace, et ne faisant nulle attention au dessin, *Apollodore* le donna à sa fille, en lui disant: « Tiens, ma fille, examine donc l'ouvrage « du faiseur de citrouilles. Dès le premier « coup-d'œil, *Euphrosine* aperçut un dé« faut choquant. Ah! papa, s'écria-t-elle, « regarde donc la statue de *Vénus* assise « dans le fond, sous l'entablement! Elle « est d'un bon tiers trop haute, proportion« nellement à l'élévation du temple. Si par « aventure, ajouta-t-elle en riant, il pre« nait fantaisie à la déesse de se lever, elle « se romprait, ma foi, la tête à la voûte, « ou elle serait forcée de se tenir courbée « presque en deux. »

L'observation était juste; et le défaut, bien que frappant et ridicule, avait échappé

aux plus clairvoyans. *Apollodore* en ressentit une joie qu'il ne put dissimuler; il répéta à diverses fois : « Ah ! il est plus aisé « de peindre une citrouille, que de bâtir un « pont et des temples ! » Il n'eut garde de laisser échapper l'occasion de prouver à l'empereur son injustice et son ignorance. Il lui renvoya le plan même, et il n'oublia pas de lui faire remarquer, avec ironie, l'erreur grossière relevée, disait-il, par une enfant de treize ans.

Adrien fut pénétré d'un dépit d'autant plus vif, que la remarque de la jeune *Marcile* était fondée sur la vérité. Pour remédier au vice de la chose, il eût fallu nécessairement démolir le comble de l'édifice, et l'élever davantage. Il est dangereux de blesser l'amour-propre des hommes. Pressé par le désir de la vengeance, l'empereur ne tarda guère à s'y livrer, mais à la manière des âmes basses et tyranniques. Cinq semaines environ après, sous le vain prétexte d'une conjuration, il fit mettre en jugement le censeur trop véridique. Les juges, vendus pour la plupart au despote irrité, le condamnèrent sans nulle preuve à la peine de mort.

ARTICLE III.

Douleur profonde de la fille d'Apollodore. — Son désespoir et sa résolution. — Elle érige un monument de marbre à la mémoire de son père. — Description de ce monument. — Parole de Marcile. — Elle refuse toute espèce de nourriture. — Les médecins ne peuvent remédier à son mal. — Son délire. — Pardon qu'elle demande à sa mère. — Mort de cette jeune personne âgée de treize ans.

La bonne éducation et les soins sont un lien plus fort que celui du sang même, et il unit singulièrement les enfans et les pères entre eux. *Marcile Euphrosine* adorait son père; lorsqu'elle apprit l'inique sentence qui lui ravissait sans retour son meilleur ami, son instituteur, son appui le plus sûr, elle fut pénétrée d'une douleur inexprimable. De la douleur, elle passa au plus horrible désespoir, et elle ne résolut pas moins que d'aller plonger un poignard dans le cœur du tyran.

Cette jeune Romaine avait un caractère décidé et vraiment digne des beaux siècles de la république. Mais ne voyant nulle possibilité d'atteindre son ennemi au milieu

des satellites dont il était entouré sans cesse, elle renonça à son périlleux dessein. Désormais inaccessible aux conseils de la raison, inconsolable de la grande perte qu'elle venait de faire; ne pensant, ne se figurant, ne regrettant que son père, elle ne put vivre davantage privée de lui, et songea décidément à se donner la mort.

Cependant, avant d'effectuer son funeste projet, cette tendre et respectueuse enfant voulut laisser sur la terre une preuve de son amour pour son père : elle érigea selon son génie et ses moyens un monument à la piété filiale. C'était un petit temple de marbre blanc dont elle fit le dessin. On y voyait *Apollodore* placé au centre d'un superbe péristyle. Cet habile architecte paraissait entouré des attributs des arts. Sa fille lui prenait la main qu'elle mettait sur son cœur; et la déesse de l'immortalité lui posait une couronne sur la tête.

Tout près de cette figure, était un tombeau de porphyre, et autour de cette tombe paraissaient des génies fondant en larmes. Planant au-dessus, la mort, du bout de sa faulx, soulevait la pierre sépulcrale. *Eu-*

phrosine, malgré les efforts de sa mère éplorée, se précipitait sur le corps de son père, et tenait de la main gauche un rouleau déployé où se lisaient ces mots : *Ah! laissez-moi! je ne puis survivre à mon père.*

Quand ce monument fut achevé, la fille d'*Apollodore* s'occupa sérieusement de l'exécution du projet qu'on était loin de soupçonner. En effet, bien qu'elle eût l'âme navrée de tristesse, elle affecta un air de contentement qui trompa ses parens et ses compagnes. Tout-à-coup on lui vit refuser toute espèce de nourriture; quelque exhortation qu'on pût lui faire, quelque chose qu'on lui promît, rien au monde ne la fit changer.

Enfin, son sang s'étant échauffé par une diète absolue, cette sensible et courageuse enfant entra dans d'affreux transports, durant lesquels elle invoquait à grands cris l'ombre de son père. Tantôt elle voulait se lever pour aller chercher cet ami qui l'abandonnait, disait-elle, au fort de son malheur; tantôt elle agitait en l'air sa main qu'elle croyait armée d'un glaive tranchant,

et, dans son délire, elle luttait contre les gardes du lâche et vindicatif *Adrien*, afin de le percer de part en part.

Entièrement exténuée et revenue à elle *Marcile* profita de ce moment de calme pour demander pardon à sa mère inconsolable. « Que j'ai donc de regrets, ô ma-« man, s'écria-t-elle, de vous quitter ainsi ! « Hélas ! je ne suis point la maîtresse de « mes destinées ; il faut que j'aille rejoindre « mon père. » A ces mots, elle recueillit un reste de ses forces défaillantes ; elle se mit humblement à genoux sur son lit, se pencha sur le sein de sa malheureuse mère, et y rendit le dernier soupir, âgée de treize ans et cinq mois.

HENRI DE NEMOURS,

NÉ A LEITOUR DANS L'ARMAGNAC, DÉPARTEMENT DU GERS, EN 1472.

ARTICLE PREMIER.

Préambule historique sur le courage de Henri de Nemours.—Trahison de Jacques d'Armagnac, son père.—Elle est découverte et punie de mort.— Cruauté de Louis XI.—Les enfans du duc de Nemours exposés sous l'échafaud.—Ils sont arrosés du sang de leur père.—On les enferme à la Bastille.—Tourmens qu'y souffrent ces innocens dans une cage de fer.

Ce que l'histoire sacrée rapporte de l'héroïsme des sept Machabées, immolés par *Anthiocus Epiphanes*, est bien digne de mémoire sans doute; mais le courage de ces jeunes martyrs est moins admirable assurément que les longues souffrances et la conduite héroïque de *Henri* de Nemours à l'égard de *François*, son plus jeune frère. Afin de mieux développer le trait dont il

est question, il est à propos d'entrer dans quelques détails antérieurs.

Jacques d'Armagnac, connétable de France, avait trempé dans la conjuration que le duc de Guyenne trama contre Louis XI, son frère. Le duc de Guyenne ayant été empoisonné, ainsi que la dame de Mont-Saureau sa maîtresse, par une pêche que lui donna son confesseur, le seigneur *d'Armagnac* se ligua de nouveau avec les ducs de Bretagne et de Bourgogne qui appelèrent les Anglais dans la France. Informé du complot avant qu'il éclatât, Louis XI fit arrêter *Jacques d'Armagnac* au moment qu'il s'y attendait le moins, et il lui fit trancher la tête.

La vigueur de cette exécution était conforme à la prudence, elle était commandée par la bonne politique; mais elle ne se borna point là, et dégénéra en barbarie; tant il est difficile aux faibles humains de tenir un juste milieu entre le bien et le mal! Par une cruauté qui lui était trop naturelle, Louis XI outrepassa de beaucoup les bornes de la justice. Qui le croirait? Il ordonna que les deux jeunes fils du duc fussent revêtus

d'une robe blanche, et placés ensuite sous l'échafaud, pour y être arrosés du sang de leur père!

Par un raffinement de vengeance inouïe, l'affreux compère du vil *Tristan*, le bourreau de la France, Louis XI, en un mot, s'imaginait sans doute faire rejaillir sur les enfans le crime du coupable. Il pensait acquérir ainsi des droits légitimes pour les punir à leur tour. En effet, immédiatement après l'exécution, le despote sanguinaire fit conduire à la Bastille les deux fils du connétable : *Henri*, âgé de huit ans, et *François* qui n'en avait que sept encore.

Les cannibales n'ont guères imaginé de cruautés plus horribles que celles qui furent exercées contre ces jeunes innocens : et l'on aurait peine à y ajouter foi, si l'histoire n'en attestait la réalité. Suivant les ordres du tyran, des ouvriers industrieux fabriquèrent des cages de fer, mais bien différentes de celle du cardinal de la *Balue*. Ce n'était pas assez d'imaginer une prison de cette nature, au sein même de la Bastille. Ces cages, évasées par le haut, se terminaient en cône par le bas, dans la forme d'un

entonnoir; de façon que les malheureux enfans qui s'y trouvaient resserrés, ne pouvaient, dans la force du terme, se tenir ni debout, ni assis, ni couchés; et, quelque situation qu'ils essayassent de prendre, ils éprouvaient une torture cruelle et renaissante à toutes les heures du jour et de la nuit. La seule consolation qu'eurent ces deux jeunes martyrs de la sombre tyrannie, c'est que l'on mit leurs cages près l'une de l'autre, de manière qu'ils pouvaient se voir, se parler, et même se toucher la main.

ARTICLE II.

Nouveaux supplices exercés contre les deux jeunes frères. — Ordre de leur arracher à chacun une dent tous les huit jours. — Prière de Henri pour qu'on fasse grace au petit François. — Il attendrit l'homme préposé pour ce nouveau supplice. — Courage et dévouement de Henri pour son frère. — Maladie de Henri. — Ses dernières paroles. — Sa mort. — Le petit François lui survit.

On frémit d'indignation et de douleur en lisant le récit des atrocités dont l'histoire

miration à une offre pareille, le chirurgien, qui avait un excellent cœur, ne put retenir ses larmes ; la première idée qui lui vint à l'esprit, fut de renoncer à une commission qui révoltait son âme sensible ; mais réfléchissant ensuite qu'un autre n'épargnerait peut-être pas plus le petit François, extrêmement faible et tout malade, que son aîné, qui supportait mieux les ennuis de sa captivité, il se rendit aux vœux du bon frère. Il s'arma d'un courage égal à celui du petit *Henri*, et lui enleva en effet les deux dents.

Quel héroïsme dans un enfant ! Celui-ci ne jeta pas un cri, et parut tout joyeux de souffrir pour son frère. François, de son côté, pleurait et se lamentait de ce que *Henri* s'exposait ainsi pour lui. L'opération barbare fut réellement réitérée à tous les termes prescrits, et le jeune duc de Nemours paya autant de fois, jusqu'à la dernière dent, pour lui-même et pour son petit frère.

Cependant le sensible et courageux enfant ne put résister long-temps aux maux qui s'appesantirent sur lui ; malgré une santé

forte et vigoureuse, le défaut d'air, d'exercice, et des soins nécessaires au premier âge de la vie, les souvenir déchirans de la triste fin de son père, le chagrin de se voir arraché à sa tendre mère, dont il n'avait aucune nouvelle, sa continuelle torture, tout contribua à le plonger dans une mélancolie profonde. Une fièvre lente le gagna et le consuma peu-à-peu, et cette innocente victime du malheur, descendit, au bout de quelques mois, dans la tombe creusée, hélas! si près de son berceau.

La veille de son dernier jour, *Henri* dit à son frère : « Mon ami, je vais te quitter.
« Ah! que je suis chagrin de ne pas voir
« notre chère maman avant de mourir!.....
« Le cœur me dit que tu la reverras dans
« peu; assure-lui, mon ami, que je suis
« mort en l'aimant bien plus encore que
« quand nous avions le bonheur d'être au-
« près d'elle!..... »

A ces mots les deux frères se mirent à pleurer. Quelques instans après, l'aîné se sentant défaillir : « Je n'en puis plus, ajouta-t-il d'une voix faible et entrecoupée...... donne-moi ta main et serre la mienne......

A propos, *François*, reprit-il naïvement, aie grand soin de ma *sourette*. » Il appelait ainsi, selon le vieux langage du temps, une jeune souris qui courait de la cage de son frère à la sienne et qui était si bien apprivoisée, qu'elle venait sur lui, et qu'elle mangeait familièrement dans sa main dès qu'il l'appelait. Ce furent ses dernières paroles; et ce modèle des bons frères expira ainsi, sans nul autre secours que celui d'un pauvre prêtre de l'ordre de *Saint-François*, qui assistait aux derniers et douloureux momens des prisonniers de la Bastille; le bon religieux, ému d'un zèle évangélique, consola de son mieux cette jeune victime de la sombre tyrannie; il lui présenta l'idée bien douce d'une réunion prochaine avec son père, et l'image d'une félicité inaltérable dans le sein de l'Etre-Suprême, vengeur terrible de l'orphelin opprimé, et rémunérateur de l'humble vertu.

Le pressentiment du jeune *Henri* se réalisa en effet. Quoique souffrant et abandonné, le petit *François* se suffit à lui-même et résista aux horreurs de sa situation. Le *Néron* de la France étant mort quelques

années après, le dernier rejeton des ducs de *Nemours* fut heureusement élargi sous *Charles VIII*, son successeur; mais ce malheureux enfant resta toute sa vie boiteux et contrefait, à cause de la cruelle position à laquelle il avait été assujéti pendant si long-temps dans sa cage de fer.

Lorsque l'on prit la Bastille, en 1789, on y trouva la cage de fer où le cardinal de la *Balue* fut renfermé et vécut pendant l'espace de onze années; on y trouva pareillement une de celles qui servirent de torture aux deux jeunes princes dont nous venons de tracer la notice historique. Ces deux monumens étaient travaillés avec un art singulier; ils ont été brisés et mis en pièces par le peuple.

MICHEL VÉRIN,

OU

L'ENFANT VÉRIDIQUE,

NÉ A FLORENCE EN 1487.

ARTICLE PREMIER.

Heureuses inclinations du jeune Michel. — Soins particuliers d'Ugolin, son père, pour cet aimable enfant. — Il le confie à Paolo Lassia di Ronciglione, célèbre grammairien. — Progrès rapides de l'élève. — Sa mémoire et son érudition. — Ordre de cet enfant dans ses études. — Extraits de ses lectures. — Ouvrage qu'il compose. — Il devient livre classique, et il est traduit dans toutes les langues.

MICHEL Vérin mérite à tous égards un rang distingué dans le *Panthéon* des enfans célèbres. A l'amour de l'étude, au don naturel d'un esprit fin et délicat, il joignait encore un caractère rempli d'amabilité, une douceur charmante, et une pureté de mœurs bien rare dans les colléges.

Ugolin, son père, était homme de lettres, et il eut à cœur de lui donner lui-même les premiers principes de la grammaire grecque, latine et italienne; mais des affaires imprévues l'ayant détourné malgré lui de cette occupation bien chère à son cœur, et si digne d'un père instruit, il l'interrompit pour l'instant; et, pour que son fils ne perdît point son temps, il le conduisit à *Rome*, où les sciences étaient cultivées à l'envi par toute la jeunesse de cette fameuse capitale. L'ayant confié aux soins de *Paolo Lassia di Ronciglione*, le studieux *Ugolin* fit des progrès si rapides, sous ce savant professeur, qu'à neuf ou dix ans il avait déjà fini ses humanités.

La méthode que suivait le jeune *Michel* dans ses études était si simple, son application si constante, qu'il était également versé dans les langues grecque, latine, espagnole et italienne. Dans un âge où les autres enfans apprennent encore à lire, il possédait très-passablement l'histoire profane et sacrée. Tous les grands poëtes lui étaient si familiers, qu'il suffisait de lui lire un passage, de lui citer un vers, il indiquait aussitôt la source d'où il était tiré.

Ce qui contribua particulièrement à étendre les connaissances de ce laborieux enfant, c'était l'ordre constant qu'il observait dans ses études. Ses cahiers de devoirs étaient correctement écrits et tous numérotés selon les matières qu'ils renfermaient. Il avait fait de nombreux extraits de ses lectures; et, ce qu'il y a d'étonnant dans un âge où la raison est encore au berceau, c'est qu'il ne notait rien qui ne fût marqué au coin du bon sens, de la vérité et du bon goût.

Comme la mémoire ou l'imitation a souvent plus de part aux productions précoces de la jeunesse, que le jugement ou le génie, il est assez commun de voir de très-jeunes auteurs, surtout quand ils ont reçu une instruction soignée. Mais ce qui est rare, et peut-être unique jusqu'à *Michel Vérin*, et de ce jeune poëte jusqu'à nous, c'est de voir un ouvrage rempli de sens, de justesse et d'utilité, sorti du cerveau d'un enfant.

Tel est celui du fils d'*Ugolin*. Nourri de la lecture des orateurs, des philosophes et des poëtes de l'antiquité, il en avait recueilli les pensées les plus délicates. Comme ce génie naissant avait une grande facilité et

un talent marqué pour la poésie, il réduisit en distiques latins les maximes et les réflexions les plus judicieuses d'*Homère*, de *Virgile*, de *Platon*, d'*Horace*, de *Saluste*, d'*Ovide*, de *Cicéron*, sur la politique et sur la morale. Après avoir mis la dernière main à cet excellent livre, il le fit imprimer sous le nom de *Distiques moraux*, et le donna au public, lorsqu'il n'avait guère encore que treize à quatorze ans.

Les proverbes de *Salomon* se trouvent, en bonne partie, dans ce recueil précieux et ornés du langage élégant des Muses. Ce qui met le comble à la gloire du jeune poëte, c'est que son livre, digne d'un homme mûr et d'une plume exercée, obtint les suffrages unanimes sitôt qu'il parut. Des savans se firent un plaisir de le commenter, et de l'orner de remarques, pour en faciliter l'intelligence à la jeunesse. On en fit nombre d'éditions en peu de temps; enfin il devint classique, et fut substitué, dans les colléges d'Espagne, des Pays-Bas, et d'Italie, aux fameux distiques anciens, connus sous le nom de *Caton*.

ARTICLE II.

Vérin non moins recommandable par la sagesse que par la science. — Pureté de ses mœurs. — Combien sa présence seule imposait à ses camarades. — Sagesse de sa conduite. — Son horreur pour le mensonge. — Il est surnommé Vérin, ou Véridique, par ses condisciples. — Emulation et chagrin de Belvicino, ami de Vérin. — Beau trait de celui-ci envers Belvicino. — Mort prématurée de Vérin.

De quelque érudition, de quelque esprit que le studieux fils d'*Ugolin* ait été doué, ce ne sont point cependant ces avantages seuls qui nous ont déterminés à l'offrir aux yeux de nos jeunes lecteurs; il n'est pas donné à tous de devenir poëte, philosophe, savant ou orateur. Ce célèbre enfant fut docile; jamais il ne déguisa la vérité; il eut des mœurs exemplaires; et c'est sous ce point de vue qu'il doit surtout être considéré. C'est ce qui lui mérita les justes éloges de son siècle, et l'admiration de la postérité.

La pureté des mœurs de *Michel Vérin* l'avait rendu non moins cher à ses parens et

à ses maîtres, que son assiduité à l'étude et ses talens littéraires. On connaît la pétulance, les propos peu retenus, et la conduite immodérée de la plupart des collégiens rassemblés en troupes indisciplinées; on sait combien ils sont rétifs et difficiles à surveiller : eh bien! l'exemple contagieux ne fit jamais nulle mauvaise impression sur le discret et modeste *Vérin*.

Sans affecter un air de supériorité, sans trancher du *Caton*, tout en conservant la gaîté ordinaire à son âge, le petit *Ugolin* savait imposer par un air de réserve et de décence. D'un seul regard, d'une seule parole, il faisait rentrer dans l'ordre les camarades dissolus qui étaient dans le cas de lui tenir un langage opposé à l'honnêteté. Les écoliers les plus effrontés n'osaient l'aborder. Vainement tournaient-ils sa sévérité en ridicule, ils étaient intérieurement forcés de l'estimer, et ils reconnaissaient, à leur honte, que la bienséance, la discrétion, la pudeur, sont les plus beaux ornemens de la jeunesse, et que les bonnes mœurs l'emportent de beaucoup sur l'érudition et les plus rares talens.

Les préceptes de conduite que le jeune *Michel* avait trouvés dans les illustres écrivains d'*Athènes* et de *Rome*, ne demeurèrent pas infructueux pour lui. Outre qu'il sut en embellir son esprit, il les fit servir encore à cultiver son cœur, et il le prouva par des actions. Pénétré de cette belle observation de *Cornelius Nepos*, à l'égard d'*Epaminondas* et d'*Aristide* : *Aristides apud Athenienses, Epaminondas apud Thebanos, tam alieni à mendacio, tam veritatis diligentes fuisse traduntur, ut ne joco quidem mentirentur*. Pénétré, dis-je, de ce beau passage, jamais le jeune *Vérin* ne se permit le plus léger mensonge, ne fût-ce que par simple badinage.

Il s'était fait une idée si haute de la vérité, il lui rendait un tel hommage, son caractère de franchise était si bien prononcé, que le surnom lui en fut donné dès son vivant. Au lieu de *Michel Ugolin*, noms qu'il tenait de ses parens, ses condisciples eux-mêmes le surnommèrent *Verus*, qui veut dire *vrai* ou *véridique*. Cette glorieuse dénomination lui est restée, excepté pourtant que le mot *verus* a été altéré

un peu et changé en celui de *Vérin* ou *Vérino*, à l'exemple des diminutifs d'agrément ou d'amitié, fort usités dans la langue italienne.

Nous ne pouvons mieux terminer l'histoire de ce sage enfant, que par le trait qui suit : Il avait acquis, par sa vigilance et son application, une supériorité marquée dans ses classes. Tous les jours de composition, son devoir, mieux soigné et plus élégant que celui des autres élèves, obtenait régulièrement la première place. Un de ses camarades, nommé *Belvicino*, travaillait jour et nuit afin de le surpasser, et n'y pouvait réusir. Un fond de chagrin s'empara de ce jeune émule; il maigrissait à vue d'œil, et sa vie était même en danger.

Vérin, qui était lié avec *Belvicino* par un rapport de caractère, d'inclination, et de qualités à peu-près semblables, ne vit point sans inquiétude l'état dangereux de son ami. Lorsque la cause de son mal secret lui fut connue, il ne balança pas de faire le sacrifice de son amour-propre, afin que son ami recouvrât la santé. En effet, dès la composition suivante, il fit exprès

quelques fautes dans sa version grecque, et la place d'empereur fut adjugée à *Belvicino* Ce jeune émule fut si charmé de sa victoire inespérée, que ses couleurs vermeilles lui revinrent tout-à-coup, et il guérit de sa profonde mélancolie.

Ce qu'il y a de plus glorieux dans la conduite généreuse du sage *Vérin*, c'est qu'il ne se vanta en nulle manière de sa vertueuse action. On ne l'apprit ensuite que par *Ronciglione*, son maître, qui le pressa vivement de lui déclarer comment il avait pu faire des fautes si palpables. L'enfant, qui ne savait point mentir, avoua la chose avec ingénuité, et pria en grace son professeur de n'en rien dire à personne.

A l'exemple de tant d'excellens sujets ravis trop tôt à de tendres parens, *Michel Vérin* ne fournit malheureusement qu'une carrière très-bornée. Ce n'est pas que les maladies, qui moissonnent tant d'hommes en leur fleur, l'aient jamais atteint; il était trop sobre et trop modéré dans tout. Il périt au contraire par un excès de santé; le sang dont il abondait l'étouffa à l'âge de quinze ou seize ans.

JUSTINE-NICOLETTE DE FOIX,

NÉE EN 1502, A CHATEAUBRIANT, EN BRETAGNE, ET MORTE A SEPT ANS ET UN MOIS.

ARTICLE PREMIER.

Préambule sur ce qui mérite l'estime des hommes. — Extrême sensibilité de Justine. — Esquisse de l'histoire de la comtesse de Châteaubriant. — Ses malheurs. — Justine-Nicolette éloignée de sa mère.—Chagrin de cette enfant.—Ce qu'elle dit à son père. — Colère du seigneur de Châteaubriant. — Caractère décidé de Justine. — On la rend à sa mère.

La vie de *Justine-Nicolette* se borne à peu près à deux époques, ainsi que celle de la plupart des enfans qui sont moissonnés à leur fleur; elle naquit et mourut. Mais ce ne sont pas toujours les événemens variés, ce ne sont pas seulement le talent et l'esprit qui méritent de fixer nos regards. Un excellent cœur, le témoignage d'un sentiment affectueux et tendre; l'aimable sensibilité de l'âme, la

douceur du caractère, les caresses irrésistibles de la tendre amitié, la piété filiale et la divine reconnaissance, ont des droits particuliers à nos plus purs hommages.

La jeune de *Foix* possédait ces heureux dons de la nature. Dans l'âge du badinage et des jeux, l'amour filial avait cependant un empire absolu sur son cœur ; cette vertu sublime lui fit même éprouver des commotions si profondes, qu'elle creusa son tombeau. C'est sous ce point de vue unique qu'elle mérite, à bon titre, une place dans cette galerie consacrée à l'enfance.

Afin de mieux faire connaître sa fille, disons auparavant quelques mots de la mère infortunée ; car l'histoire de l'une est liée essentiellement à celle de l'autre. Quinze à seize mois après son mariage avec le comte de Châteaubriant, Françoise de Foix eut l'enfant dont j'esquisse ici l'histoire. Encore enfant elle-même (elle n'avait guère alors que quatorze ans), la mère était loin d'avoir l'expérience, ce fruit si tardif des années et de la réflexion. Vive, légère, entêtée, inconséquente, pleine de cette présomption aveugle qu'ins-

pire la beauté et le perfide encens des vains admirateurs, qui préconisent à l'excès ce présent à la fois précieux et funeste, elle commit une première faute; et, par son imprudence, elle causa sa perte et celle de sa fille chérie.

François premier étant monté sur le trône en 1515, il conçut le projet d'adoucir les mœurs sauvages des seigneurs de sa cour, en y attirant les plus belles femmes de son royaume. La comtesse de Châteaubriant fut de ce nombre, et ne fit que de faibles résistances pour n'en être pas. Elle devint bientôt la favorite du monarque français; et son mari, qui l'adorait, conçut un mortel chagrin de s'en voir éloigné.

Après divers événemens qui ne sont pas de notre sujet, Françoise de Foix retourna auprès du comte de Châteaubriant, dont le cœur était ulcéré. Jaloux et vindicatif jusqu'à la barbarie, cet homme enferma sa malheureuse femme dans une tour de son château. Après avoir fait murer les fenêtres de son appartement, il ordonna qu'on le tendît en noir; et, dans cette espèce de cercueil, l'infortunée victime de son ressentiment n'était éclairée que

par la sombre lueur d'une lampe sépulcrale ; et pour aliment elle n'avait que du pain trempé de ses larmes.

Sous prétexte de veiller à la santé de sa fille, mais réellement afin de tourmenter davantage son épouse désolée, le comte arracha d'auprès d'elle la petite *Justine*, son unique société et sa consolation la plus douce. Ne pouvant absolument vivre loin de sa tendre mère, *Justine-Nicolette* déploya en cette rencontre fâcheuse une sensibilité d'âme et une énergie de caractère qu'on n'eût guère attendues d'une enfant de six ans. « Tu n'es plus mon papa, dit-elle à M. de « Châteaubriant !.... Puisque tu tourmentes « maman, et que tu me l'ôtes, moi, je ne « veux plus être ta fille. »

Tout surpris et non moins irrité de la déclaration naïve et franche de sa fille, le père eut la faiblesse de s'abandonner aux excès les plus violens ; il la maltraita sans pitié, et peu s'en fallut qu'il ne la tuât à force de la frapper. La petite n'en fut que plus résolue et plus ferme dans sa douleur ; elle souffrit les coups avec un grand courage, et dit froidement : « Si je me vois séparée de ma chère

« maman, j'aime mieux mourir tout à « l'heure. »

Le comte fut désarmé par une pareille contenance; il se remit peu à peu; et, voulant ramener sa fille à lui, il tenta les voies de douceur. *Justine* ne prit point le change; elle regarda les caresses du même œil que les menaces. On lui prodigua les soins, on la pressa de prendre de la nourriture, elle refusa pendant deux jours de boire et de manger.

Vaincu par tant de résistance, l'époux cruel rendit enfin l'enfant à la mère exténuée de tristesse. C'était un tendre rameau réuni au tronc chéri, d'où il avait été arraché: il reprit en peu de temps. Le comte, dans son emportement féroce, avait blessé grièvement *Nicolette* à plusieurs endroits de la tête; les doux baisers de sa maman suffirent pour guérir ses plaies sanglantes. Il n'en fut pas ainsi des blessures de son cœur: cette chère petite frisonnait au nom seul de Châteaubriant, et elle était sur le point de s'évanouir.

Ce qui prouve que la haine du comte s'étendait de la mère à l'enfant, c'est qu'il

ne procura absolument aucune douceur à cette innocente créature dans son affreuse prison. Il la sevra sans pitié des jouets qui font l'apanage et le passe-temps de la première enfance. Elle fut strictement condamnée au pain et à l'eau. A peine lui restait-il de quoi se vêtir ; et pour se reposer, elle n'avait que les genoux et les bras flétris de sa mère infortunée.

ARTICLE II.

Contentement de Justine auprès de sa mère. — Son attention pour la consoler de ses peines. — La comtesse instruit sa fille dans sa prison. — Elle lui apprend à écrire. — Lettre de Justine à son père. — Inflexibilité du comte. — Chagrin et désespoir de la mère de Nicolette.

Privée de tous les agrémens, et même des principales choses nécessaires à la vie, *Justine-Nicolette* n'en sentit pas moins renaître sa gaîté naturelle, sitôt qu'elle fut sûre de rester avec sa meilleure amie ; elle était jour et nuit autour d'elle, elle s'appliquait à ce

qui pouvait lui plaire, et la consolait de son mieux. Elle sautait à chaque instant à son cou, et la serrant avec de vives étreintes entre ses bras, elle s'écriait avec l'accent de la joie et toute ravie : « Maman!...... nous « voici donc ensemble ! je suis donc avec « toi ! »

Oh ! qu'il est consolant pour une bonne mère d'avoir un enfant qui sache correspondre à sa tendresse ! Près de sa chère fille, madame de *Châteaubriant* sentait moins les horreurs de sa nouvelle situation, et les naïves caresses de *Justine* répandaient au fond de son ame un baume vivifiant qui la rappelait à la vie. Résolue de prolonger sa pénible existence pour sauver celle de sa fille chérie, elle imagina ce qu'elle put, afin de la distraire et de l'amuser.

De toutes les positions, la plus insupportable est celle du désœuvrement ! de tous les maux, le plus cruel c'est l'ennui, vrai poison qui vous consume lentement et qui finit par vous tuer. La comtesse remédia à ces deux inconvéniens funestes, en occupant sa fille tantôt à lire et tantôt à coudre.

Ce qui est une peine pour beaucoup d'en-

fans, devint un objet d'amusement pour la jeune de *Foix* : tant les leçons données et reçues par l'amitié sont éloquentes et profitables ! A l'aide d'un alphabet que sa maman lui broda en soie blanche sur un canevas d'étoffe noire, *Nicolette*, qui jusqu'alors n'avait encore eu aucune notion de ces lettres, retint en quinze jours les grandes et les petites. Bientôt elle les assembla avec la même facilité ; et lut passablement dans toutes sortes d'écritures en moins de cinq mois.

« Ma bonne amie, dit un jour madame de *Châteaubriant* à sa fille, à présent que tu sais bien lire, je désirerais que tu apprisses à écrire ; dès que tu le sauras, tu écriras une lettre bien touchante à ton papa. Peut-être le fléchirons-nous ainsi, et il nous fera sortir de ce tombeau. »

L'exhortation de la tendre mère eut sur *Justine* un effet très-prompt et des plus satisfaisans. Brûlant d'envie de délivrer sa maman de l'affreuse captivité où elle gémissait, cette sensible enfant s'appliqua de tout son cœur ; elle passait même plusieurs heures de la nuit à former des caractères ; et du moment où elle put tracer des mots, elle

écrivit sous la dictée une lettre aussi simple que soumise à son papa. L'ayant envoyée tout aussitôt, le comte n'y fit point de réponse. Une seconde lettre suivit immédiatement la première, puis une troisième, puis plusieurs autres avec aussi peu de succès.

Cette tentative, sur laquelle la comtesse se fondait particulièrement, ayant été infructueuse, elle comprit le sort qui l'attendait. L'espoir, cette ressource dernière des infortunés, cessa dès-lors de luire à son esprit aliéné ; elle se laissa abattre par la plus noire mélancolie, et son abattement passa rapidement d'elle à sa fille éplorée.

ARTICLE III.

Chagrin renaissant de Nicolette sur le sort de sa maman.—Elle dépérit dans la prison.—Songe funeste.—Réveil de Nicolette.—Paroles touchantes de cette enfant.—Elle se trouve mal.—Elle rend le dernier soupir sur le sein de sa mère.—Lettre de madame de Châteaubriant à son mari.—Le comte entre dans la chambre avec des hommes armés.—Il la fait saigner des quatre membres.

Il y avait déjà vingt-deux mois que *Justine* était enfermée dans ce tombeau avec sa malheureuse mère : la privation entière de récréations, le défaut d'air, la mauvaise nourriture, rien n'avait pu détruire sa santé. Elle avait conservé jusqu'alors cette gaîté et cette force qui font l'apanage de la jeunesse folâtre et heureuse jusque dans les fers. Mais quand la pauvre petite eut aperçu l'état de langueur de sa mère; quand elle la vit fondre en pleurs et ne jouir d'aucune espèce de repos, une tristesse profonde s'empara d'elle à son tour. Il ne lui fut plus possible de prendre de nourriture,

elle maigrit à vue d'œil : plus de sommeil, plus d'intérêt pour rien, si ce n'est pour cette tendre amie à qui elle devait le jour, et dont elle partageait si courageusement l'horrible sort.

Une nuit que *Justine-Nicolette* était plus accablée que de coutume, elle s'assoupit un peu, et elle eut un songe qui ne présageait que trop la fin tragique de sa maman. Il lui sembla voir une troupe de satellites entrer dans la tour; ils étaient éclairés de flambeaux, et tenaient une épée nue à la main. Le comte de Châteaubriant à leur tête roulait des yeux farouches, et portait un poignard sur le sein de son épouse. A son aspect, *Nicolette* se réveilla en sursaut, et s'écria : « Papa...... papa, ne « fais pas mourir maman!.....»

Revenue un peu de cette vision épouvantable, *Nicolette* se hâta de porter ses mains tour-à-tour sur le corps et sur la figure de sa mère; ne la sentant point remuer : « Maman, dit la petite avec l'accent du désespoir, maman, est-ce que tu es morte.»

« Chère enfant! sois tranquille, répon-

dit la comtesse, je n'ai point de mal; tâche donc de reposer.» «Ah! que je suis con-
« tente, continua *Justine* en racontant son
« rêve, que je suis donc contente! ce n'est
« qu'un rêve.»

Nicolette tâcha ensuite de s'endormir, mais il ne lui fut pas possible; elle était trop frappée du songe sinistre. Son petit cœur était tout serré de terreur; à peine pouvait-elle respirer; une fièvre ardente la dévorait. Elle se levait sur son séant, et poussant des soupirs mêlés de larmes, elle se mit à parler ainsi:

« Que je te dise donc, maman! — Parle, chère enfant. — Je voudrais mourir moi. — Eh! pourquoi? Tu voudrais donc me quitter? — Maman, c'est que je ne puis te voir souffrir comme celà: bien vrai, nous serions plus heureuses d'être mortes toutes deux. — Tu as bien raison, reprit madame de *Châteaubriant* fondant en pleurs...—Maman, poursuivit *Justine* d'un ton faible, donne-moi la main...... Je sens que mon cœur s'en va..... baise moi encore et mourons ensemble. A ces paroles, la

pauvre petite rendit en effet le dernier soupir sur le sein de sa mère évanouie.

N'ayant plus rien à ménager, après une perte si grande, madame de *Châteaubriant* n'aspira plus dès-lors qu'à terminer sa douloureuse carrière. Elle serra sa chère enfant contre sa poitrine, afin de la réchauffer; elle l'appela mille et mille fois, avec le cri du désespoir!... Hélas! la jeune compagne de ses misères était sans mouvement et sans vie!... Après l'avoir baignée de ses dernières larmes, après l'avoir couverte de ses derniers baisers, cette mère désespérée déchira un pan de sa robe; elle y ensevelit de son mieux le corps glacé de sa petite, puis elle écrivit la lettre suivante à son mari:

« Vous qui ne fûtes point ému des larmes de l'innocence, pourriez-vous être sensible à celles du repentir? Ma fille n'est plus, Venez mettre fin à mon supplice, et réunissez-moi à ma chère enfant. »

Le comte de *Châteaubriant* n'attendait en effet que la mort de sa fille, pour immoler la mère à son ressentiment. Le lendemain, de grand matin, il monta à la tour avec cinq domestiques armés, et deux chi-

rurgiens. Là, après avoir accablé son épouse de mille reproches et d'injures, dit *Varillas* dans son Histoire de Franco du quinzième siècle, il la fit lier sur une table, et saigner des quatre membres à-la-fois. Transporté des noires fureurs de la jalousie, le barbare savoura à longs traits le plaisir exécrable de contempler le sang ruisselant de sa victime.

Durant cette horrible opération, l'infortunée comtesse, exténuée par les douleurs et presque insensible à son supplice, n'avait à la bouche que le doux nom de sa chère enfant étendue à son côté. N'aspirant qu'à l'instant prochain d'être délivrée des angoisses de la vie, et rendant grâces en quelque sorte à son bourreau, cette sensible mère se trouvait heureuse de mourir en même temps que l'innocente compagne de ses tourmens et de ses chagrins amers.

ÉDOUARD VI,

FILS DE HENRI VIII ET DE JEANNE DE SEIMOUR, NÉ A LONDRES EN 1537, ET MORT EN 1552.

ARTICLE PREMIER.

Réflexions pléliminaires sur l'instruction des enfans des princes. — Complexion délicate du jeune Edouard. — Gouverneurs placés près de ce prince dès l'âge de cinq ans. — Docilité et progrès de l'élève. — Il écrit en latin à huit ans. — Journal de ses études. — Jérôme Cardan lui dédie un ouvrage. — Amabilité de ce prince. — Sa mort prématurée.

Si, pour franchir les bornes circonscrites de leur sphère obscure, on proposait à bien des particuliers d'acquérir l'instruction nécessaire à ceux qui régissent les empires, il est certain qu'ils préféreraient leur médiocrité aux postes les plus éminens. En feuilletant l'histoire des grands et des hommes puissans, on est vraiment étonné de la multitude de maîtres qui les entourent dès le berceau. Bien moins dignes d'envie qu'ils ne

le semblent au premier aperçu, on ne saurait nier qu'ils ne soient plus tourmentés dès leur bas âge, que les enfans du peuple qui s'ébattent et qui s'amusent tous les jours, et dont le savoir se borne à quelque profession mécanique.

Edouard VI naquit avec une complexion délicate et débile. Cependant, à peine fut-il sorti des mains des femmes, qu'on le mit entre celles de deux instituteurs; c'étaient les docteurs *Fox* et *Cheex*. Le premier, réputé à bon titre pour un homme rempli de probité, prit soin de cultiver les mœurs du petit prince, âgé seulement alors de cinq ans. Le second, très-versé dans les sciences exactes, fut chargé de lui enseigner les mathématiques et les langues.

Ces deux maîtres ne furent pas long-temps sans avoir lieu de s'applaudir de leur emploi. Outre une docilité exemplaire aux avis de ses maîtres, outre une douceur bien rare dans les enfans des riches, toujours adulés à l'excès par de bas flatteurs, le jeune élève manifesta encore un goût marqué pour l'étude. Dès sa huitième année, il avait déjà fait assez de progrès dans la langue latine, la plus difficile des langues

anciennes, pour écrire dans cet idiome à *Henri VIII* son père. On ne l'aidait en aucune façon pour cette correspondance; en effet, comme l'observe un historien, ce prince cruel, et roi bel esprit, n'aurait pas plus épargné son fils que ses femmes, à qui il faisait couper la tête sur les plus légers soupçons.

Afin d'encourager son petit filleul à la culture des sciences, l'archevêque de *Cantorbéry* lui écrivait toutes les semaines. Le prélat lui demandait un récit exact de ce qu'il avait appris pendant cet espace de temps. Le soigneux disciple dressait en conséquence un journal détaillé de ses études; il rendait compte à son parrain, sur une feuille divisée en cinq colonnes, de ses connaissances relatives à l'*histoire*, à la *mythologie*, au *calcul*, à la *géographie*, et enfin à la *morale*.

Jérôme Cardan, Italien, et l'un des savans les plus illustres de son siècle, fut si enchanté de l'érudition précoce d'*Edouard*, qu'il lui dédia son livre: *De la Vérité des choses*. Il est à observer que cette dédicace n'était semblable en rien à la plupart des

autres qui, dictées par la bassesse, ou par un vil intérêt, n'ont pour but que la protection et les récompenses; c'était le juste tribut d'une admiration sentie. Quoique *Cardan* fût licencieux dans ses mœurs, et fort dissipateur, il fut pourtant désintéressé au point de refuser une somme d'argent que le monarque anglais lui fit offrir en cette occasion.

Parvenu à sa quatorzième année, et toujours souffrant, le jeune *Edouard VI* n'en possédait pas moins des connaissances très-variées. Outre l'anglais, il parlait encore assez correctement le latin et le français; il savait écrire en grec tout aussi bien que l'infortunée *Jeanne Gray*, sa cousine, qui mourut innocente sur l'échafaud à l'âge de dix-sept ans. L'espagnol et l'italien lui étaient également familiers, et il composait même de fort jolis vers dans ces deux langues. Ce n'est pas tout; ce prince studieux avait acquis des notions dans les mathématiques, dans la logique, dans la politique; et il réunissait à un savoir si solide beaucoup de talens agréables.

Ainsi que sa physionomie, dit un écri-

vain moderne, les discours de cet aimable prince respiraient une douceur ravissante. Il n'ouvrait la bouche que pour proférer des choses agréables. Non moins libéral qu'il était spirituel et instruit, souvent il demandait de l'argent à son père, et c'était pour le donner à de pauvres officiers ruinés, ou bien il l'employait à acheter de bons livres, qu'il faisait magnifiquement relier, non pour les garder, mais pour en faire des présens.

Ce jeune savant couronné eut malheureusement des ministres aussi corrompus qu'il était vertueux; c'est à leur ambition et non pas à lui qu'il faut imputer le mal et les troubles qui arrivèrent durant le court espace de son règne. Il mourut à seize ans, non d'un travail forcé, comme l'ont prétendu quelques historiens, mais des suites d'un poison lent qui lui fut donné par son premier ministre. Quelle perte pour les peuples! Par quelle fatalité faut-il que les princes nés pour le bonheur et la gloire des nations, soient ceux précisément que la faulx de la mort ou le poignard du crime frappe, hélas! dès

les premiers pas qu'ils font dans leur illustre carrière?

O trône! ô triste siége, environné d'abîmes,
Quiconque te remplit craint ou commet des crimes.

ARTICLE II.

Beau trait de l'enfance d'Edouard VI.

Ainsi que les enfans des riches et des grands, le jeune *Edouard* fut entouré dès le berceau d'amusemens et de jouets de toutes espèces. Son parrain, l'archevêque de *Cantorbéry*, lui envoya, vers l'âge de cinq ans, un petit buffet garni d'un ménage complet. Les plats, les assiettes, les tasses, les fourchettes, les cuillers, le sucrier, la théière, les soucoupes et la cafetière, rien n'y manquait; et le tout était d'argent poli, et supérieurement travaillé.

Le valet-de-chambre du petit prince lui ayant porté ce joli présent, il lui dit: « Monseigneur, voici qui est pour vous, mais prenez bien garde que d'autres n'y touchent, car toute cette belle vaisselle serait bientôt gâtée. » — « Quoi donc, y « penses-tu? mon cher *Spindbrok*, répliqua

« sur-le-champ l'enfant au sot domestique,
« si personne que moi ne touche à mes jou-
« joux, ah! qu'on ne m'en donne jamais. »

En effet, *Edouard* était bien différent de ces petits êtres maussades, rogues, hautains, égoïstes et gâtés, qui ne veulent pas même qu'on regarde leurs jouets, qui n'offrent jamais rien, qui ne partagent jamais rien avec leurs camarades, et qui gardent tout pour eux.

A peine le ménage eut-il été abandonné au jeune prince, qu'il appela plusieurs des jeunes enfans qu'il affectionnait le plus; il leur fit servir un bon goûter dans sa nouvelle vaisselle; et, après ce repas d'amitié, il les invita de la meilleure grace du monde à prendre, chacun, celles des pièces qui leur plaisaient le plus; puis il les embrassa cordialement en leur disant: « Mes amis, ne
« faites point tant de façons, j'en aurai d'au-
« tres bientôt.

JEANNE GRAY,

PETITE NIÈCE DE HENRI VIII, ROI D'ANGLETERRE, NÉE A LONDRES, EN 1537,

ET DÉCAPITÉE DANS LA MÊME VILLE, EN 1554, A L'AGE DE DIX-SEPT ANS.

ARTICLE PREMIER.

Préambule sur les vicissitudes de la fortune. — Grandes instructions que fournit l'histoire de la jeune Gray. — La vraie gloire au-dessus des coups du sort. — L'échafaud devient un trône pour l'innocence qui y monte. — Détails historiques sur les intrigues du comte Warwick, pour porter Jeanne Gray au trône d'Angleterre à l'exclusion de Marie et d'Elisabeth. — Chagrin et noirs pressentimens de Jeanne Gray. — Paroles judicieuses de cette jeune princesse.

L'ÉDUCATION distinguée que reçut la jeune princesse anglaise dont nous traçons la vie éphémère et le règne d'un jour, ses talens littéraires, son esprit, son jugement, ses rares vertus et les convenances historiques

lui assignent naturellement une place à la suite du jeune prince *Edouard*.

Nos lecteurs puiseront dans cette notice une grande instruction ; ils y verront d'abord que la fortune aveugle élève et renverse à son gré les princes de la terre et leurs couronnes ; mais ils trouveront ensuite un puissant motif de consolation ; c'est que si le sort et le trépas frappent indistinctement tous les rangs, tous les âges, ces deux tyrans inflexibles ne sauraient du moins porter la plus légère atteinte aux vertus fondées sur le mérite personnel. Ils apprendront qu'une tête innocente peut bien tomber sur l'échafaud, mais que dès-lors ce même échafaud devient pour elle un siége de triomphe et de gloire immortelle. De toutes les princesses célèbres dans l'histoire, il n'en est point qui excite un aussi vif intérêt que *Jeanne Gray*, petite nièce de *Henri VIII*. Douée de tous les genres de mérite à-la-fois, elle eut les grâces de son sexe, l'érudition d'un savant, une illustre naissance et les honneurs des têtes couronnées. Elle essuya malheureusement de cruels revers ; mais elle montra, au

comble du malheur, l'héroïque fermeté d'un sage.

Edouard VI, prince tout jeune et valétudinaire, était gouverné par *Warwick*, duc de *Northumberland*. Cet ambitieux favori, non content de l'autorité et des richesses considérables dont il jouissait, aspira encore à faire passer la couronne d'Angleterre dans sa famille. Pour y réussir, il fallait exclure du trône la princesse *Marie* qui en était la plus proche héritière. Usant avec dextérité de l'ascendant qu'il avait sur le prince, le duc lui fit changer l'ordre de la succession, puis il maria *Guilfort Dudley*, l'un de ses fils, avec *Jeanne Gray*, appelée à la vérité à succéder à *Henri VIII*, mais seulement après *Marie* et *Elisabeth*, ses filles.

Les lettres-patentes qui confirmaient cette exhérédation, furent expédiées secrètement, et scellées du grand sceau de l'État. Peu après cet acte illégal et bien propre à allumer la guerre civile, arriva un événement qui mit le comble aux désirs de l'insatiable ministre, violemment soupçonné de l'avoir fait naître par le poi-

son; Édouard VI mourut. Ce roi, plein d'excellentes qualités, succomba à l'âge de seize ans, emportant au tombeau l'estime et les regrets de ses sujets.

Après la mort de son frère, *Marie* écrivit au conseil pour faire valoir ses droits; se prévalant aussitôt des volontés du roi défunt, le duc de *Northumberland* dit hautement que la véritable reine était *Jeanne Gray*, et il produisit les dispositions qu'il avait tenues cachées jusqu'à ce moment. Invitée à accepter la couronne, *Jeanne Gray* n'apprit point sans frémir les projets insensés de son beau-père. « Vous voulez « donc, lui dit-elle, que mon sang coule bien« tôt comme celui de *Catherine Howard* « et d'*Anne de Boleyn!* Non, jamais je ne « me chargerai d'un sceptre dont je redoute « le fardeau, et qui d'ailleurs ne m'appar« tient point. »

ARTICLE II.

Refus que fait Jeanne Gray de la couronne. — Le comte de Warwick et les parens de Jeanne Gray combattent fortement ses raisons et sa répugnance. — Elle cède enfin à leurs sollicitations. — Son couronnement et celui de Guilfort son époux. — La noblesse et le peuple se soulèvent et soutiennent Marie, qui fait trancher la tête à Guilfort. — Jeanne Gray, victime de l'ambition du comte de Warwick et de celle de son mari. — Son arrêt de mort.

Alarmé d'un refus auquel il ne s'attendait point, *Warwick* le combattit par tous les prétextes que peut alléguer la plus aveugle ambition. *Guilfort*, époux de la jeune princesse, et *Suffolk*, son père, se réunirent avec le duc, et employèrent, pour la déterminer, tout ce qu'il y a de plus engageant et de plus persuasif. *Jeanne*, qui aimait tendrement son époux, se rendit à ses prières; mais, pleine de jugement, elle ne se fit point illusion, et fut loin de se réjouir de cette funeste grandeur.

Lorsque le consentement fatal fut accordé,

on conduisit les deux époux à la Tour de Londres, suivant l'usage accoutumé; on les y déclara rois, et la proclamation du couronnement se fit ensuite dans la ville. Si le plus rare mérite était un titre pour s'asseoir sur le trône, *Jeanne* eût certainement dû plutôt y monter que *Marie;* aux charmes de son sexe, elle joignait les vertus solides qui le rendent si recommandable, et elle possédait des connaissances profondes qui auraient suffi à la célébrité d'un homme; son esprit naturel était cultivé par l'étude de la vraie philosophie; et, quoique dans l'âge des plaisirs, elle préférait souvent la lecture d'*Homère* ou de *Platon* aux plus brillantes fêtes de la cour. A de si belles prérogatives, il ne manquait qu'un droit immédiat et non contesté. *Marie* avait ce dernier avantage; et, malgré les intrigues du duc de *Northumberland*, le peuple et la noblesse accoururent en foule sous les drapeaux de l'héritière légitime. Le duc tout-à-coup abandonné, démentit l'audace de ses projets, et s'humilia lâchement. *Marie* fut reconnue à l'unanimité, reine d'Angleterre, et maîtresse de son sort, lui fit trancher la tête.

Jeanne Gray, qui n'avait accepté la couronne qu'avec répugnance, et qui l'avait résignée avec joie, n'eût pas dû être jugée avec autant de sévérité que son beau-père; elle fut néanmoins condamnée à mort ainsi que son époux. *Marie* suspendit leur exécution, non par humanité ni par indulgence, mais afin de s'en donner la réputation aux yeux du peuple.

Dès que *Marie* se sentit affermie sur le trône, elle n'eut garde d'oublier la jeune rivale qui avait occupé un moment sa place. La jeunesse de *Jeanne Gray*, sa beauté, ses talens, les liens du sang et son innocence furent de vains titres pour la sauver : on vint lui annoncer dans sa prison le décret barbare de l'inflexible *Marie*. Philosophe dans la force du terme, l'intéressante princesse le reçut avec sang-froid et s'y résigna sans murmurer.

A cette affreuse nouvelle, elle fut si peu déconcertée qu'elle écrivit en grec à sa sœur, une lettre touchante pour l'engager à supporter avec courage le malheur dont elle était aussi menacée.

ARTICLE III.

Fermeté de Jeanne Gray en apprenant son arrêt fatal. — Anecdote intéressante à ce sujet. — Paroles attendrissantes et mémorables. — Réflexions sur les rares qualités de cette princesse. — Belles pensées qu'elle trace en grec, en latin et en anglais au moment de monter sur l'échafaud.

Ce qui donne surtout une haute idée du rare courage de cette jeune infortunée, c'est que son mari ayant obtenu la permission de venir l'embrasser et de lui dire adieu pour la dernière fois, elle répondit à l'officier chargé de lui faire part de cette demande : « Nous avons besoin d'objets qui soutiennent notre courage. Mon cher époux peut-il répondre de la fermeté de son cœur dans une si triste entrevue ? Le mien serait trop sensible, et je craindrais que ma tendresse ne triomphât de ma résolution. »

Quelques heures après, *Jeanne* vit passer devant ses fenêtres la tête sanglante de son mari, et le carrosse qui portait ses restes inanimés. Ce spectacle affreux la déchira de

douleur, mais il ne put ébranler sa constance. « Adieu, s'écria-t-elle, adieu mon ami ; cette dépouille mortelle n'est que la moindre partie de toi-même ; mais la plus noble est déjà dans le ciel : je vais l'y rejoindre ; notre union sera indissoluble. »

Après avoir proféré ces paroles, cette femme héroïque se prépara à la mort avec le calme inaltérable qui caractérise une âme sublime et une conscience pure. Elle monta sur l'échafaud avec plus de joie, dit *Larray*, son historien, qu'elle n'était montée sur le trône ; elle adressa au peuple un discours dont voici la substance : « Si j'ai porté la main à une couronne qui ne m'appartenait point, c'est par respect et par obéissance pour mes parens qui m'ont pressée de l'accepter. L'ambition n'a point eu part à mon crime involontaire. Je ne prétends pas néanmoins me justifier. La loi ordonne que je perde la vie, j'obéis sans murmurer. L'exemple de ma mort apprendra que l'on peut être condamné sans être coupable ; et qu'il vaut mieux qu'une personne innocente périsse, plutôt que de compromettre le salut de l'État ! »

Après avoir prononcé ce discours, *Jeanne Gray* fit une prière, et reçut le coup de la mort. Ainsi mourut, presque au sortir de l'enfance, cette intéressante victime de l'ambition de ses proches. Femme vraiment accomplie, son esprit, ses lumières prématurées, son jugement et ses vertus, honorent à la fois et son sexe et son pays. Cette jeune et sage princesse fut digne en tout d'un meilleur sort; on est pénétré de regrets qu'elle n'ait point régné à la place de sa rivale, dont l'ignorance et la froide cruauté n'inspirent que de l'horreur. A en juger par les principes de sagesse qu'elle s'était formés, et dont elle donna des preuves si frappantes au moment du trépas, on peut présumer que *Jeanne Gray* eût été le modèle des princesses, et l'idole du peuple gouverné par ses lois.

Pensées tracées par Jeanne Gray avant d'aller à la mort.

Le chevalier Gattes, lieutenant de la prison de Londres, fut si frappé du courage, de la présence d'esprit et de la cons-

tance héroïque de cette illustre prisonnière, dans un âge encore si tendre, qu'au moment de l'exécution, il ne put lui dissimuler les sentimens d'admiration qu'elle avait excités en lui; il la supplia même de lui accorder quelque marque de bienveillance qui lui rappelât le souvenir de sa personne. *Jeanne Gray* prit aussitôt ses tablettes, et elle y traça les pensées suivantes, la première en grec, la seconde en latin, et la troisième en anglais.

« 1. La mort que je vais subir, est un témoin qui dépose contre moi devant les « hommes; mais mon âme qui va jouir des « félicités éternelles, en est un de mon in« nocence devant Dieu. »

« 2. La justice des hommes est, hélas! « sans miséricorde; mais celle du souverain « juge me remplit de joie et de consola« tion. »

« 3. Si ma faute est digne de punition, « ma jeunesse et l'intention sollicitent de « l'indulgence; et j'ose espérer que la pos« térité me sera favorable. »

Qui pourrait retenir ses larmes en lisant la fin tragique de cette princesse? Qui

pourrait refuser à sa mémoire un juste tribut de regrets et d'hommages? Et d'une autre part, qui n'exécrerait le nom du tyran qui immola froidement cette intéressante victime, sans égard pour son âge encore si tendre, comme sans respect pour son innocence et ses vertus!

Mais qui pourrait s'étonner de l'inflexibilité de Marie? N'est-ce pas cette même reine qui persécuta ceux de ses sujets qui avaient embrassé la religion protestante? qui fit périr dans les flammes un grand nombre de ceux qui n'étaient pas catholiques?

FRANÇOIS DE BEAUCHATEAU,

FILS D'UN COMÉDIEN DU MÊME NOM, NÉ A PARIS, EN 1645, ET MORT A QUINZE ANS, SUR MER.

ARTICLE PREMIER.

Préambule sur le prix de l'éducation. — Différence marquée entre une personne instruite et telle qui ne l'est pas.—Ressources des talens et de l'instruction.—Difficultés du jeune François pour apprendre. — Son application au travail.—Soins particuliers de son père, et sacrifices de sa mère pour bien élever son enfant.

Ce qu'est un diamant taillé et poli par un lapidaire industrieux, un enfant instruit et bien élevé l'est, en quelque sorte, aux yeux de quiconque a l'idée du beau, du bien et de l'honnête. Rien de si agréable, rien de si précieux que l'instruction et les talens. L'éducation surtout produit une différence si frappante parmi les hommes, que, pour peu qu'on y fasse attention, on reconnaît à une simple parole, à l'air même celui

qui a eu le bonheur de recevoir un bien si grand, et celui qui a eu le malheur d'en être privé.

Heureux cent fois les parens dans l'aisance, qui sentent assez le prix d'un pareil trésor, pour chercher à le procurer, par tous les moyens qui sont en eux, à leurs enfans ! Plus heureux encore les jeunes gens bien nés, et assez studieux pour savoir en profiter ! Ils peuvent perdre les plus riches héritages ; ils peuvent même être privés des auteurs de leurs jours et de l'appui des protecteurs ; s'ils sont suffisamment imbus des connaissances morales et littéraires, s'ils ont des talens, ils auront encore des ressources solides dans leur adversité ; ils ne manqueront pas d'avoir de quoi réparer les accidens les plus fâcheux qui puissent leur arriver.

François de Beauchâteau n'eut pas à la vérité à regretter son père dans son bas-âge ; ce fut celui-ci au contraire qui pleura de trop bonne heure un sujet de si douce espérance. Les biographes qui ont écrit sur le jeune *François*, nous le peignent comme un enfant accompli et pour l'esprit et pour

le cœur. Ce qu'il y a surtout de remarquable et d'encourageant pour les sujets tardifs, c'est qu'il n'apprenait qu'avec beaucoup de lenteur; mais ce qui lui manquait du côté de la facilité, il y suppléait par un bon emploi du temps et sa constance au travail. Ce fut ainsi qu'il devint un savant, presque encore au berceau.

Le jeune François fut fils unique; et ses parens eurent singulièrement à cœur d'en faire un sujet distingué. Pour cet effet ils ne s'appliquèrent pas moins à cultiver son cœur qu'à orner son esprit par de belles connaissances. Quoique comédien, profession qui n'admet pas toujours une conduite très-régulière, le père du petit Beauchâteau n'épargna rien néanmoins pour cet enfant chéri; il employa la meilleure partie de ses appointemens à lui procurer les plus excellens maîtres en tous genres. Son épouse, qui jouait aussi la comédie, ne balança pas non plus à faire de son côté les mêmes sacrifices; elle vendit plus d'une fois ses diamans, ses bijoux, et se restreignit aux vêtemens les plus simples, afin de concourir

aux vues de son mari qu'elle aimait sincèrement.

Le jeune *Beauchâteau* répondit parfaitement à tant de soins et de sollicitude. En effet on va voir dans les chapitres suivans qu'il fit la joie de ses maîtres et le bonheur de ses tendres parens, soit par ses progrès dans les diverses sciences qu'on lui enseigna, soit par la douceur de son caractère, et surtout par mille attentions et une grande ponctualité à se conformer à tout ce qu'exigeait l'exercice de ses devoirs; de façon que, tout jeune qu'il était, cet aimable enfant prouvait déjà qu'il sentait le prix du trésor dont on lui facilitait l'acquisition.

ARTICLE II.

Le petit Beauchâteau sait lire et écrire dès l'âge de cinq ans. — Avec quelle intelligence il récitait des fables à cet âge. — Il apprend la langue latine par usage. — Combien les soins et les bons principes hâtent et mûrissent l'éducation. — Les langues sont la clef des sciences. — Celles que savait Beauchâteau.

Rien ne contribue davange à étendre l'esprit, que d'orner la mémoire par des morceaux choisis, soit en prose, soit en vers. Ce moyen, trop négligé de nos jours, était autrefois employé avec succès dans les bonnes études. Bien qu'il eût la conception un peu lente, *Beauchâteau* lisait et écrivait passablement dès sa cinquième année ; il savait par cœur, et déclamait avec justesse les plus belles fables de La Fontaine. Ce qui hâtait ainsi ses progrès, c'est que ses maîtres ne lui donnaient pas une ligne à apprendre, qu'ils ne lui eussent auparavant expliqué le sens propre ou figuré des mots, et qu'ils ne lui en eussent fait pareillement l'exacte définition.

Qui sait bien répartir ses instans et ménager ses moyens, ne laisse pas que de suffire à beaucoup de choses, sans des efforts extraordinaires. Quoique le petit François n'étudiât pas en tout trois heures par jour, cependant, vers sa huitième année, il entendait déjà, à livre ouvert, les premiers auteurs grecs et latins; il les traduisait fort bien de vive voix, parce qu'on lui avait enseigné ces langues si difficiles, à la manière du père de Montaigne, c'est-à-dire par le simple usage et par la conversation, qui sauve l'insurmontable dégoût d'une multitude de principes abstraits et de règles embrouillées.

On regarde ordinairement comme autant de phénomènes ces génies précoces qui montrent déjà une science d'homme, lorsqu'ils portent encore des lisières; cessons de nous étonner; les soins, l'éducation éclairée et la patience font tout, et suppléent aux défauts de la nature. Ainsi que ces terrains pierreux et ingrats qu'un travail opiniâtre parvient enfin à rendre fertiles, de même les esprits les moins ouverts peuvent se former, moyennant une culture assidue. A peu

d'exception près, ce que tel ou tel individu peut apprendre, un autre est pareillement susceptible de le savoir. Dès qu'il n'est pas question d'inventer, il ne faut que du temps; il ne s'agit que de la méthode, de l'habileté et surtout une grande patience de la part des maîtres.

Les langues sont la clef des connaissances humaines; celui qui en possède plusieurs a aussi plus de moyens de s'instruire. Outre le grec et le latin, ces deux bases des bonnes études, le jeune Beauchâteau s'appliqua encore à l'espagnol et à l'italien, que les personnes bien élevées parlaient alors dans le monde, ainsi qu'on le voit par les lettres charmantes de madame de Sévigné. Dès sa onzième année, il était si versé dans ces deux belles langues du midi, qu'il n'eût certainement pas eu besoin d'interprète pour aller à Florence ou à Madrid.

ARTICLE III.

Exercices littéraires du petit Beauchâteau. — Combien l'art de faire des vers donne de force au style. — La versification entièrement négligée dans l'éducation. — Succès de Beauchâteau dans la poésie française. — Sa réputation. — Anne d'Autriche curieuse de voir cet enfant bel esprit. — Paroles flatteuses du jeune poëte. — Présent que lui fait la princesse.

Vainement ferait-on une étude profonde et suivie des lettres, vainement passerait-on beaucoup de temps à lire d'excellens auteurs, cela ne suffit pas pour une instruction complète. Il faut encore s'essayer soi-même et savoir exécuter à son tour. Les instituteurs du jeune *François* n'oublièrent pas d'accoutumer leur docile élève à traduire beaucoup, puis à lui faire extraire les plus beaux passages de ses lectures ; ils l'exercèrent particulièrement à composer sur toutes sortes de sujets, soit en prose, soit en vers.

Un talent entièrement négligé, je ne sais pourquoi, dans l'éducation publique ou

particulière, c'est la versification. Elle est cependant bien propre à former le style; rien n'aiguise mieux l'esprit, rien ne contribue davantage à donner de la grace, de l'énergie ou de la finesse aux pensées. A force de retourner des vers, le petit *Beauchâteau* apprit lui-même à en faire de fort jolis, et s'acquit bientôt une certaine réputation dans ce bel art.

Les productions du poëte naissant ne se sentaient point de la faiblesse de son âge. Egalement pleines de sens, de verve et d'imagination, de la capitale elles passèrent dans nos provinces, et l'on ne pouvait croire qu'elles vinssent d'un enfant. Plusieurs personnes considérables, voulant s'assurer de la vérité, invitèrent le père du petit *François* à leur amener son fils, afin de le faire parler, et de juger par elles-mêmes de ce que l'on en racontait de toutes parts. Leur satisfaction égala leur surprise dès la première entrevue. Elles furent dans l'enchantement, et ne tardèrent point à convenir de la supériorité d'une éducation suivie et bien soignée, sur ces notions superficielles et décousues que l'on se

contente de donner communément à la jeunesse.

Le premier essai que fit de ses talens poétiques le jeune élève des Muses, fut consacré à remercier la duchesse de *Montmorenci* de quelques bienfaits dont elle avait honoré son père qui jouait à son gré les comédies de Molière. Il lui adressa plusieurs madrigaux qui furent insérés dans le *Mercure galant ;* parmi ces pièces dictées par la reconnaissance, on distingue la suivante :

Vous, l'image des Dieux, Princesse tout aimable !
Que n'ai-je le talent de nos fameux auteurs !
Oh ! je célébrerais vos attraits enchanteurs ;
Et la bonté surtout qui vous rend adorable.
Mais ma voix faible encor redit en quatre mots,
Que de vos heureux dons le moins considérable,
C'est d'être fille, femme et mère de héros.

Anne d'Autriche, mère de *Louis XIV*, fut aussi très-curieuse de voir l'enfant célèbre. L'ayant fait venir au *Louvre*, elle le questionna sur différens objets auxquels il répondit avec autant de précision que d'aisance. « Mais, lui demanda la princesse, « comment se peut-il que vous ayez tant

« d'esprit et de savoir à votre âge? » — « Oh! reprit le jeune poëte, quand on ap« proche des dieux de la terre, et surtout « de la beauté; il serait difficile de n'en « avoir point! »

Combien elles sont flatteuses les prérogatives de l'instruction et de l'esprit! L'histoire rapporte que *Marguerite d'Ecosse*, ayant vu l'éloquent et célèbre *Alain Chartier*, endormi dans une galerie du Louvre, elle s'approcha de lui pour lui donner un baiser. Les seigneurs de sa suite parurent tout stupéfaits qu'une belle et jeune princesse appliquât sa bouche sur celle d'un homme aussi laid que l'écrivain dont il est question: la dauphine dit alors ce mot bien flatteur pour les savans: *Ce n'est pas l'homme que j'ai baisé, mais la bouche qui a prononcé tant de belles choses.*

Eh bien! l'esprit du petit *Beauchâteau*, lui attira aussi la même faveur, et elle était encore plus digne d'envie, puisque le jeune poëte ne dormait point. Enchantée de l'aimable impromptu, *Anne d'Autriche* embrassa l'enfant à diverses reprises; il mangea à sa table, puis elle le renvoya

comblé de riches présens, entre lesquels était une bonbonnière ornée de pierres précieuses et du portrait de la princesse.

ARTICLE IV.

Le cardinal Mazarin demande Beauchâteau. —Timidité de cet enfant devant le ministre.—Mazarin l'enferme dans son cabinet. —Sujet qu'il donne à traiter au jeune poëte. — Comment celui-ci se tire d'affaire. — Vers à la louange du Prélat. — Pension et présent que le ministre donne au petit François.

Les premières personnes de la cour, dit *Sabatier* et le chancelier *Séguier* lui-même, se faisaient un plaisir de converser avec le petit *Beauchâteau*, et ils mettaient à l'envi son esprit naissant en exercice. *Mazarin*, à son tour, voulut questionner aussi cet ingénieux enfant. Bien qu'absorbé dans le chaos immense de la politique, et distrait sans cesse par les affaires de la France, ce fameux ministre se livrait cependant, autant qu'il le pouvait, au doux commerce des Muses. Infiniment sensible à la

gloire littéraire qui donne un nouveau lustre et un prix réel aux autres genres de mérite, cet habile Italien avait cela de commun avec son illustre prédécesseur ; c'est qu'il ne se piquait pas moins de composer une pièce de vers, que de faire un traité. La célébrité du jeune auteur excita sa curiosité. A l'exemple d'*Anne d'Autriche* qui lui en avait parlé avec admiration, il envoya chercher *Beauchâteau* dans sa voiture, et ne dédaigna pas de converser assez long-temps avec lui.

Cette fois-ci le petit *François* ne soutint pas d'abord l'opinion avantageuse qu'on avait conçue de lui. La haute taille du ministre, sa longue robe de pourpre, la splendeur de son train, la gravité de son extérieur, l'imposante sévérité de son regard, tout déconcerta *Beauchâteau* : il demeura interdit, et ne put articuler que quelques mots insignifians et sans ordre.

Le cardinal, cherchant alors à rassurer l'enfant, lui fit tout l'accueil possible. C'était l'heure du dîner, il l'invita familièrement à se mettre à table, et le fit asseoir entre lui et l'une de ses nièces, la belle

Hortense de Mancini. Il lui parla tour-à-tour latin, italien, espagnol; mais le petit *François* intimidé ne répondit que par monosyllabes, tant il craignait de faire quelque faute devant un si grand personnage.

Observons en passant que cette timidité et cet excès de circonspection prouvaient beaucoup de bon sens et de mérite. Celui qui sait s'observer ainsi n'est rien moins qu'un sot. La discrétion est la marque distinctive d'une bonne éducation. En effet, les étourdis s'abandonnent volontiers, et les enfans gâtés se mettent fort à leur aise par-tout où ils se trouvent.

Cependant le jeune *Beauchâteau* ne tarda guère à sortir d'une position si pénible pour son amour-propre, et il en sortit avec un triomphe des plus glorieux. L'ayant fait passer dans son cabinet, un peu après le dessert, le prélat lui donna un sujet à traiter en vers. Alors le poëte naissant retrouva sa gaîté, et sentit renaître son génie. Outre le sujet qui lui fut proposé, il composa sur-le-champ, à la louange du ministre, des quatrains en vers alexan-

drins, bien faits, et qui finissaient par le suivant :

Ainsi que *Cicéron*, qui fit l'orgueil de *Rome*,
Les grands destins des rois, tu les tiens dans tes mains.
En guerre comme en paix ton pas est d'un grand homme.
Et je vois loin de toi l'orateur des Romains.

L'éloge plut beaucoup au ministre qui, semblable au cardinal de *Richelieu*, avait une soif insatiable de louanges. Il eut dès-lors la plus haute idée du jeune auteur, et lui fit une pension de cinq cents livres. Il lui donna peu après une montre d'or, derrière laquelle on voyait les *Muses* et *Apollon* couronnant son buste. Il ajouta à ce présent une superbe collection de poëtes nationaux et étrangers, reliée en maroquin vert, et décorée de ses armes.

Ce beau jour fut vraiment un jour de triomphe pour l'illustre enfant. Le prélat enchanté le reconduisit lui-même dans sa voiture, chez son père, qui versa des larmes de joie en voyant les honneurs dont son fils, si jeune encore, était si glorieusement comblé par les grands de la terre.

ARTICLE V.

Beauchâteau finit ses études à treize ans.—Il fait imprimer ses poésies. — L'étude devenue un besoin pour cet enfant.—Il apprend l'anglais. — Son voyage en Angleterre. — Accueil des dames de Londres au jeune poëte. —Beauchâteau s'embarque pour la Perse. — Son naufrage.

COMME *François de Beauchâteau* commença ses humanités de très-bonne heure, et qu'il employa avec beaucoup d'exactitude les momens précieux de son adolescence, il n'eut aussi presque plus rien à apprendre à douze ou treize ans. Ce fut vers cet âge qu'il fit la révision de ses poésies, et qu'il les fit imprimer sous ce titre : *Muse du petit Beauchâteau*. Il les orna du portrait des seigneurs et des dames distinguées dont il avait fait l'éloge ; et cette première édition eut un cours très-rapide. En effet, il n'y eut guère de père ou de mère qui ne se fît un plaisir d'acheter le livre du poëte naissant, et de le donner à ses enfans, afin de les encourager à l'amour des arts et de la gloire.

Tout dépend particulièrement de la première impulsion donnée à l'esprit humain. Les sciences et l'instruction étaient devenues un besoin pour l'illustre enfant dont la vie est si digne d'être écrite. Quoique la langue anglaise ne fût nullement en vogue de son temps, il s'y appliqua néanmoins avec ardeur, et se mit bientôt en état de l'entendre et de la parler. Afin de s'y perfectionner, il demanda en grâce à son papa la permission d'aller passer quelques mois en Angleterre, et il partit avec l'ambassadeur de France, à qui il avait été recommandé.

Arrivé à *Londres*, *Beauchâteau* y fut reçu par une foule de lords, et par le Protecteur lui-même, avec les mêmes distinctions qu'à la cour de *Louis XIV*. Il était d'une taille mignonne et fort petite, bien que d'une bonne complexion; à treize ans il avait l'air de n'en avoir que neuf ou dix, ce qui ajoutait encore à la réputation de ses talens. Ce rare sujet était aussi d'une figure charmante, et la douceur de son caractère répondait à cet agréable avantage de la nature. Les dames les plus distinguées par

leurs titres et leur beauté, se disputèrent à l'envi le plaisir de fêter cet aimable et précieux enfant. Elles le placèrent plus d'une fois sur leurs genoux; et plus d'une fois il y fit des vers pleins de gaîté, de sel et d'enjouement.

Le petit *Beauchâteau* n'avait pas encore quatorze ans accomplis, lors de son voyage en Angleterre, et il était au comble de sa gloire. Ce fut alors que, toujours dévoré de la soif d'apprendre, il s'embarqua au port de *Plymouth* pour aller en Perse avec deux savans géomètres d'*Oxford*. L'auteur de son histoire soupçonne sans fondement que ce beau génie avait peut-être l'intention de sacrifier les muses à *Plutus*. Si cet enfant célèbre avait été possédé de la passion des richesses, il eût trouvé de quoi se satisfaire amplement au sein de sa patrie; car, avant son départ, il est certain qu'on lui offrit des emplois non moins honorables que lucratifs et faciles à exercer.

On présume avec plus de vraisemblance que ce phénomène littéraire avait dessein d'aller étudier les langues orientales; il en avait manifesté le goût dès son enfance, et

il prenait un plaisir singulier à entendre converser des Turcs et des Persans ensemble.

Quoi qu'il en soit, *Beauchâteau* s'étant mis en mer en 1670, le vaisseau qui le portait fut accueilli d'une horrible tempête le deuxième jour du départ; l'équipage, très-maltraité, eut bien de la peine à se sauver. Quantité de personnes furent noyées en se précipitant dans une barque qui coula à fond, et l'on présume que ce malheureux enfant fut du nombre des submergés; car depuis cette époque on n'en a pas eu de nouvelles.

ARTICLE VI.

La modestie compagne des talens dans le petit Beauchâteau.—Le dîner, et détails à ce sujet.

L'instruction et les talens sont d'une puissante recommandation par eux-mêmes; mais il importe qu'ils soient éloignés de toute affectation, et que la plus sincère modestie les accompagne. Il faut que celui qui les possède, les ignore en quelque sorte; il faut qu'il les consacre avec la plus grande

politesse, avec toutes les prévenances possibles, à l'amusement de la société, sans quoi ils produisent un effet contraire, comme il n'arrive que trop souvent.

En procurant une bonne éducation à son fils, le comédien *Beauchâteau* avait surtout à cœur qu'il ne s'en prévalût en aucune manière. En effet, bien que le petit *François* possédât un savoir d'académicien, il avait toute l'ingénuité des autres enfans; il fouettait son sabot avec eux; il folâtrait de même, et ne pensait guère à afficher ni son esprit, ni sa science.

Un jour son papa le mena dîner chez un riche particulier, où se trouvèrent plusieurs enfans de son âge. Pendant une grande partie du repas, la conversation roula tour-à-tour sur la poésie, sur la musique, et sur la langue espagnole qui était alors fort à la mode. Des dames, non moins instruites que celles de nos jours, citèrent même différens passages qui élevèrent des contestations sur la source d'où ils étaient tirés. Quoique le petit *Beauchâteau* les connût parfaitement, il ne fit semblant de rien, et causa paisiblement avec les autres convives de son âge.

Le dîner achevé, on parla de musique, et l'on invita de jeunes demoiselles à toucher du clavecin. Elles se placèrent à l'instrument, non sans s'être long-temps fait prier auparavant. Après avoir exécuté fort médiocrement des pièces assez faciles, elles furent beaucoup applaudies, et parurent très-glorieuses de leur petit succès. *Beauchâteau*, qui touchait fort bien, demeura cependant paisible et tranquille à côté de son père; de façon que la compagnie était loin de soupçonner qu'il fût en état d'obtenir les mêmes applaudissemens que les jeunes personnes.

Sur ces entrefaites arrive *Pazzarini*, fameux violon de Toscane. Il connaissait le jeune *François* qu'il avait vu plus d'une fois dans des concerts, et avec qui il se plaisait beaucoup à parler italien. « *Cappita*, lui dit ce musicien, *Cappita !* vous ne jouez point, vous, mon ami ! Ah ! vous êtes un petit fripon de dérober ainsi à la société le plaisir de vous entendre ! » Alors chacun tourna soudain les yeux vers l'enfant interdit et tout honteux du compliment. On le pria de se mettre à son tour

au clavecin; ce qu'il fit de la meilleure grace du monde, et il s'y accompagna en chantant plusieurs chansons espagnoles avec autant de goût que d'intelligence.

Losque *Beauchâteau* eut fini de jouer, les dames étonnées l'embrassèrent et le comblèrent de caresses. Elles lui adressèrent ensuite la parole en italien et en espagnol, Il leur répondit dans les mêmes langues; il parla même des mœurs, des coutumes, du gouvernement, et des arts de ces belles contrées, de façon qu'on ne pouvait se lasser de l'entendre. Chacun fut dans l'enchantement, et l'on ne savait lequel admirer davantage, ou d'un talent si rare, ou de tant de discrétion dans un âge si tendre encore.

ARTICLE VII.

Des poésies du petit Beauchâteau. — Quatrain à Julienne Désormeaux. — Impromptu que le jeune poëte fait à Londres, sur les genoux d'Henriette de Windsor.

Pour l'instruction et l'amusement de mes jeunes lecteurs, j'aurais bien désiré pouvoir placer ici quelques-unes des poésies du jeune *Beauchâteau* ; mais ne les ayant pas sous la main, je me contenterai de citer le titre des pièces que je me rappelle. La troisième édition de ses œuvres renferme *la Mouche et l'Araignée; la Souris grise; le Rondeau à Maman ; l'Epître à Papa; la Dînette ; le Jeu de Quilles ; le Cerf-Volant ; les Bulles de Savon.*

L'imagination la plus riante préside à ces jolis poëmes, remplis de badinage et de gaîté. On voit dans un Mercure Galant du temps, des vers qui feront juger de l'esprit enjoué et de la gaîté de ce spirituel enfant. C'est un quatrain adressé à la fille d'un confiseur, demeurant alors en face du collége du *Cadinal-le-Moine*, où

Beauchâteau achèvait ses études. La jeune personne nommée *Julienne Désormeaux*, était très-bien élevée, et presqu'aussi célèbre par ses talens que le jeune poëte.

Vous avez, *Désormeaux*, plus d'un attrait vainqueur.
Vous chantez, vous dansez, vous parlez comme un ange.
Que je serais heureux de toucher votre cœur,
Et sur-tous vos bonbons et votre fleur d'orange!

Étant un jour assis sur les genoux d'*Henriette de Windsor*, amie de milord *Chestbury*, qui lui demandait des vers, *Beauchâteau* fit sur-le-champ l'impromptu suivant, en anglais et en français.

Sur vos genoux je sens que plus d'un Dieu m'inspire:
J'y ferais mille vers pour chanter vos attraits;
Mais tandis qu'*Apollon* vient y monter ma lyre;
Eh! le fripon d'amour m'y blesse de ses traits.

Ceux de nos jeunes lecteurs qui seraient curieux de lire le livre intitulé: *Muse du petit Beauchâteau*, le trouveront sûrement à la bibliothèque de l'Arsenal. Je l'y ai vu, avant la révolution, lorsque j'instruisais les fils de M. le duc de Luxembourg. C'est un in-4°., et l'on voit en tête le portrait du jeune poëte gravé, je crois, par Nanteuil.

RAISIN ET BABET,

NÉS A TROYES, EN CHAMPAGNE, EN 1658 DE JEAN-BAPTISTE RAISIN, FAMEUX ORGANISTE.

ARTICLE PREMIER.

Les enfans peuvent être de quelque utilité dès leur bas âge. — Jean-Baptiste Raisin, organiste, chargé de famille. — Il enseigne la musique à ses enfans. — Epinette singulière que cet artiste inventa. — Il vient à Paris avec son épinette et ses enfans. — Il paraît à la foire Saint-Germain. — Raisin l'aîné et sa sœur Babet obtiennent des applaudissemens. — Tour surprenant. — Étonnement du public. — Grande somme d'argent gagnée par l'organiste.

LA plupart des enfans ne sont une charge pour des parens pauvres, que faute de développement et d'instruction, soit au physique, soit au moral. Si l'on savait tirer parti de l'industrie que la nature manque rarement de départir à chaque individu, il est certain que les enfans, même les plus

jeunes, pourraient se rendre utiles, et gagner leur vie de très-bonne heure. L'histoire suivante va nous convaincre de cette observation.

Jean-Baptiste Raisin, organiste, né à Troyes, en Champagne, était surchargé de famille. Ajoutez à cela que les goûts dispendieux d'une femme coquette et peu économe le mettaient fort mal à son aise, quoiqu'il eût d'ailleurs beaucoup de conduite et de talent. La nécessité rend industrieux. Parmi quatre enfans qu'il forma à l'étude de son art, il en avait un sur-tout très-alerte, et d'une singulière aptitude : c'était le plus jeune. Il lui enseigna dès l'âge de trois ans, à toucher du clavecin ; et le petit bon-homme fit des progrès très-rapides en peu de mois.

Etonné de l'application et des succès du petit *Raisin* cadet, son père conçut dès-lors le projet de fléchir la fortune ; il fonda ses principaux moyens sur l'enfant, et il ne fut pas trompé dans son espérance. Notre organiste imagina d'abord une épinette d'une structure nouvelle. Elle avait trois claviers apparens ; sa longueur était

à peu près de trois pieds, et sa largeur de cinquante-deux pouces. Sa capacité intérieure avait le double des autres; on en verra bientôt la raison dans le courant de cette histoire.

Lorsque l'artiste eut mis la dernière main à son invention, il quitta son pays, et vint à *Paris* avec sa femme, ses enfans, et n'oublia point son épinette. S'étant présenté à la police, il y déclara le dessein qu'il avait de donner un spectacle des plus curieux; et ne tarda pas à obtenir la permission de paraître à la foire *Saint-Germain*. Pour fixer les yeux volages du public, il faut du merveilleux et même un peu de supercherie; *Jean-Baptiste* fit imprimer une affiche par laquelle il promettait que son instrument, moyennant certaines paroles, jouerait toutes sortes d'airs à volonté.

La première représentation, dit l'écrivain dont j'emprunte ce récit, attira assez de monde pour surpasser l'attente du musicien. La seconde fut bien plus encourageante encore; cette épinette merveilleuse était, disait-on, un prodige de mécanique. Bientôt le bruit s'en répandit de toutes

parts, et chacun d'accourir en foule, et d'admirer à l'envi.

D'abord, continue le même auteur, *Raisin* l'aîné, âgé de cinq ans et demi, et sa petite sœur *Babet*, se mettaient chacun à leur clavier, ainsi que le père; puis ils exécutaient un concerto en présence du public. Quand la pièce était finie ils levaient tous trois les bras en l'air; alors le troisième clavier, dont les touches allaient sans mains, répétait la même symphonie d'un bout à l'autre, mais avec une justesse, mais avec une mélodie qui ravissait tous les spectateurs.

Afin de mieux en imposer aux assistans, l'organiste ingénieux et rusé avait recours à un excellent tour de gibecière, qui donnait le change aux plus avisés, et qui ne laissait pas que de déconcerter les mécaniciens eux-mêmes. Après ce début, il affectait de remonter la fameuse épinette par le moyen d'une roue dentelée, qui faisait un vacarme épouvantable. Il paraissait alors suer sang et eau pour mouvoir sa manivelle; et du plaisir récent chacun passait à une frayeur involontaire; car on eût dit que l'instrument

magique renfermait l'enfer dans ses flancs, tant le bachanal était extraordinaire.

« Voyez donc le grand sorcier, s'écriaient de bonne foi plusieurs personnes! Ceci n'est jamais qu'une grosse *serinette* qui sonne des airs par le moyen d'un cylindre arrangé à cet effet. » C'était là justement le point où triomphait notre homme ; il faisait retirer soudain *Raisin* et *Babet*; puis, adressant la parole d'un ton imposant à l'instrument merveilleux, il lui disait : *Épinette, jouez telle gavotte;* et l'épinette docile jouait à l'instant ce qu'on lui demandait. *Épinette, taisez-vous ;* et l'épinette se taisait. *Épinette, continuez ;* et l'épinette continuait. *Épinette, improvisez un air de gaîté;* et l'épinette faisait entendre des sons folâtres qui portaient l'allégresse et le contentement dans tous les cœurs épanouis.

Frappé d'une juste surprise, et non moins enchanté, tout le monde se regardait, et ne cessait de répéter : « C'est « incroyable ! Il faut que cet homme soit « sorcier ! »

Quoique le sorcier prétendu le fût bien moins qu'on le pensait, il recueillit en

moins de cinq semaines une copieuse moisson de vingt mille écus qui renflèrent son coffre-fort, et qui lui procurèrent la faculté de vivre avec autant d'aisance qu'il avait éprouvé de misère auparavant. Observons que cette bonne fortune était due en grande partie à un petit acteur de quatre ans, qui va bientôt paraître sur la scène à son tour.

ARTICLE II.

Grande renommée de l'organiste troyen. — Le roi demande à voir la fameuse épinette. — Bruit affreux de cet instrument. — La reine le fait ouvrir pour en examiner l'intérieur. — Le stratagême découvert. — Le petit Raisin paraît dans l'épinette. — Il joue devant la cour. — Dragées et louis d'or qui pleuvent sur cet enfant. — Retour de Raisin père à la foire Saint-Germain. — Succès nouveaux. — Caresses faites au petit musicien.

Cependant la renommée de l'instrument et de son inventeur allait croissant de jour en jour; le roi lui-même voulut

les voir, et en procurer le divertissement à la reine ainsi qu'à sa cour. *Raisin* père transporta donc son spectacle à *Versailles*, et se disposa de son mieux à soutenir sa réputation. Des marches militaires, des ariettes tendres et des concerto des meilleurs maîtres furent assez bien exécutés par *Raisin* l'aîné et par *Babet*; mais ils le furent beaucoup mieux encore par le clavier vacant.

Un peu trop ponctuel à son stratagême accoutumé, et ne réfléchissant pas que, changeant de pays, il était prudent de changer aussi de batteries, l'organiste troyen ne manqua pas de faire tourner sa grandissime roue. Le bruit horrible qu'elle répandit dans les appartemens, offensa tellement les oreilles délicates des princesses et des dames de leur suite, qu'elles en frisonnèrent. La reine, plus épouvantée encore que les autres, ordonna d'ouvrir aussitôt l'instrument, afin d'en examiner l'intérieur. Le musicien tout déconcerté refusa sous prétexte qu'il en avait égaré la clef. « Eh bien! dit le roi, il n'y a qu'à « l'enfoncer. » *Raisin* alors tout effrayé,

Balbutia quelques mots, et fut bien forcé d'obéir.

Quel fut l'étonnement d'Anne d'Autriche, en apercevant à l'ouverture de l'épinette un enfant tout petit, et qui, beau comme l'amour, se tenait assis au milieu, devant un clavier adapté intérieurement. C'était là le mot de l'énigme qui avait mis une infinité de connaisseurs à la torture.

On se hâta de faire sortir le pauvre petit; il n'en pouvait plus, parce qu'il était resté renfermé bien plus long-temps que de coutume dans cette espèce de boîte, où l'air ne circulait qu'indirectement et par de légères ouvertures pratiquées en-dessous, et qu'il était d'ailleurs tout effrayé de l'aventure. Étant sur le point de s'évanouir, on le ranima peu à peu en lui faisant respirer des eaux spiritueuses.

Dès que le petit musicien se sentit parfaitement revenu à lui, il finit par donner à lui seul, le spectacle au roi et aux princesses. Ayant touché sur les claviers du dehors, tandis que Babet battait la mesure, il joua à la satisfaction de tout le

monde. Il fut comblé de justes éloges par chacun; et l'on jeta tant de bonbons et de louis d'or autour de lui, qu'il ne pouvait suffire à les ramasser avec son père.

Voyant que la découverte de son secret n'avait pas produit un effet aussi contraire à sa fortune qu'il l'avait appréhendé, *Jean-Baptiste Raisin* conçut le nouvel espoir de gagner encore quelques milliers d'écus par le moyen de son petit bon-homme et de l'épinette. Il revint en conséquence à la foire Saint-Germain l'année suivante. Il imprima une seconde affiche; il y détaillait les succès brillans qu'il avait eus à la cour, et promettait à la fin de découvrir son secret sans manquer.

Il le fit en effet, aux applaudissemens réitérés du public, admirant également et l'industrie du père et le talent de ses enfans. On ne pouvait se lasser de contempler surtout *Raisin* cadet qui, haut comme une pinte, et gros comme un rat, exécutait le plus joliment du monde des pièces aussi belles que remplies de difficultés. Les dames se le passaient de mains en mains, le comblaient de caresses, et faisaient des vœux

pour avoir un petit garçon aussi gentil, aussi honnête que le petit *Raisin* qui montrait tant de talent et d'habileté dans un âge si tendre.

ARTICLE III.

Nouveaux projets de l'organiste troyen. — Il lève une petite troupe de comédiens. — Aptitude de ses enfans pour jouer la comédie. — Talent particulier de Raisin cadet. — L'andouille de Troyes. — Les métamorphoses. — Le cochon de lait. — Le diablotin. — Le combat. — Malheur arrivé au petit Raisin. — Il est blessé au bas-ventre. — Sa mort. — Douleur et démence de sa sœur Babet.

Le proverbe italien dit : *Una ciriegia tira un altra*. Il en est de même des écus : le premier fait naître la soif du second chez les hommes vulgaires, et rarement ils se contentent. *Raisin* père pouvait élever honnêtement sa jeune famille ; il pouvait se procurer un sort agréable, et couler des jours pleins d'aisance, avec cent mille livres et plus que lui avait fait gagner son fils cadet, en moins de quinze mois. Il ne sut

point se borner, et voulut avoir encore davantage.

Fondant ses calculs ambitieux sur l'avidité des hommes en général pour l'amusement et le plaisir, et découvrant de jour en jour une aptitude qui répondait à la culture dans ses enfans, notre organiste n'eut pas honte d'en faire une troupe de comédiens. Les petits *Raisin* et *Babet* ne se formèrent que trop tôt dans cette profession nouvelle. *Raisin* cadet surtout s'y distingua non moins que dans la musique; mais il y creusa son tombeau; et son père insatiable y trouva une misère égale à celle où la prodigalité de sa femme l'avait déjà précipité.

Parmi les pièces que la petite troupe de *Raisin* représentait, il y en avait une qui divertissait beaucoup, et qui était courue de plus en plus par la multitude peu délicate; c'était une espèce de farce intitulée : l'*Andouille de Troyes*; le petit *Raisin*, qui y faisait le principal rôle, jouait avec tant de gaîté : qu'on ne pouvait se lasser de le voir et de l'entendre.

Ce petit bon-homme était fluet et mince

comme un fuseau. Le père industrieux imagina de l'envelopper des pieds à la tête, d'un léger taffetas brun, et de lui donner la forme d'une longue andouille; il faisait servir ce mets vivant sur la table du festin qui avait lieu vers la fin du troisième acte. Messieurs les acteurs, assis en cercle, paraissaient avoir grand appétit, et faisaient honneur au banquet. Après avoir bien mangé des différens mets, l'un des convives se mettait en devoir d'attaquer la fameuse andouille; il en coupait réellement plusieurs cercles à l'une des extrémités, et les servait à mesure.

Pendant ces préliminaires, un glouton de la bande joyeuse ouvrait l'avis de séparer l'andouille en deux; et, aussitôt fait que dit, il appuyait au beau milieu le tranchant d'un grand couteau. Alors il s'opérait un prodige; l'andouille poussait un cri aigu; et chacun de trembler comme la feuille, de pâlir et de se regarder; elle se roulait à travers les assiettes et les bouteilles; puis déchirant tout-à-coup le faible tissu qui l'entourait; elle paraissait sous la forme d'un cochon de lait, galoppant en furie de

tous côtés, et mordant le gras des jambes de tous ceux qu'il rencontrait.

Ma foi, messieurs, nous sommes bien bêtes et bien poltrons, s'écriait en frisonnant un des fuyards lui-même! Ce n'est après tout qu'un petit cochon de lait; il n'y a qu'à l'attraper et le mettre à la broche. Rien n'est si croquant. C'est délicieux! Nous le mangerons tout rôti.

A ces mots, le brave s'avançait d'un pas, puis il en reculait deux; il s'avançait encore, et au moment qu'il se baissait, et qu'il allait empoigner l'animal par la queue, on voyait une seconde métamorphose. C'était un diablotin; sa figure était hideuse et noire; son front était ombragé de deux longues cornes; et il portait à son côté une dague pointue; la tirant soudain du fourreau, il courait çà et là pour en larder les fesses des mangeurs d'andouille, qui, saisis d'épouvante, tombaient les uns sur les autres, en demandant pardon.

Un des petits comédiens, passant un jour les bornes de son rôle, s'avisa de cacher sous son habit une brochette fort pointue; et à l'instant qu'il fut poursuivi par le dia-

blotin, il se mit en défense, et lui porta de rudes bottes. Le jeu devint tragique; en effet, dans l'ardeur de l'action, il enfonça sa broche, à deux reprises différentes, dans le bas-ventre de son adversaire, et le blessa mortellement.

Mon dieu! s'écria le pauvre petit, je n'en puis plus! On l'emporta sans délai, afin de lui administrer tous les secours possibles; hélas! ils furent inutiles; il rendit le dernier soupir le lendemain matin; et il répéta ces mots avant que d'expirer: « Je « n'en veux pas à *Lefèvre;* ce n'est pas sa « faute..... Que va donc devenir ma sœur « *Babet?*..... » Cet industrieux enfant n'en put dire davantage, il mourut dans sa sixième année, admiré et chéri à bon droit de tout le monde.

Le petit *Raisin* et sa sœur *Babet* n'étaient pas seulement aimables par leurs talens et l'utilité dont ils étaient à leurs parens; leur concorde parfaite, la tendre amitié qu'ils avaient l'un pour l'autre, méritent encore plus d'être citées. C'est un exemple touchant à proposer aux enfans de tous les âges.

Lorsque *Babet* vit son frère atteint d'une blessure mortelle, elle fut saisie et s'évanouit sur-le-champ. La pauvre petite ne revint à elle que pour s'abandonner aux pleurs et à la tristesse. Rien ne fut capable de la consoler : elle ne cessait de redemander son frère. Son esprit se frappa tellement, qu'elle en tomba malade; ce ne fut qu'après bien du temps que cette sœur caressante, et remplie de sensibilité, se consola un peu d'une perte si cruelle. Mais elle en perdit par intervalles l'usage de la raison; devenue plus grande, elle éprouvait parfois des accès de démence; courant alors de tous côtés, elle arrêtait chacun, et redisait sérieusement : « Avez-vous vu « *Raisin?* Pourquoi donc ne vient-il « pas? »

Les deux autres frères du petit *Raisin*, vécurent âge d'homme; l'un exerça avec de grands succès la profession de comédien, et il ne réussissait pas moins dans la société que sur le théâtre, par l'enjouement et la gaîté de son esprit. Le second, nommé *Jacques Raisin*, jouait également dans le comique et dans le tragique; il a composé

trois comédies qui ont pour titre : *Merlin gascon*, le *Niais de Sologne*, et les *Deux-Jumeaux*.

Dans cette excellente pièce, ces deux frères, nommés *Gemelli*, dit M. *de la Place*, se délivrent mutuellement de mille dangers, à l'aide de leur ressemblance parfaite. Sur le point d'être essorillé à *Bagdad*, grillé à *Madrid*, empalé à *Stalimène*, etc., le premier des *Gemelli* est sauvé par le second, etc.

Enfin au troisième acte, on voit, dans une chambre lugubre, des femmes et des enfans pleurant près de deux lits où gisent les deux *Gemelli*; l'un, près d'expirer de cinq blessures reçues en défendant son frère; l'autre, contrefaisant le malade pour éconduire la mort qu'il aperçoit dans le lointain.

La cruelle messagère du Destin vient pour moissonner le vrai malade; mais trompée par la ressemblance, elle ne sait lequel frapper, et retourne aux enfers sans sa proie.

LES DEUX LAZARINI,

JUMEAUX, NÉS À NAPLES, EN 1659.

ARTICLE PREMIER.

L'étude de la musique plus facile que celle des autres sciences. — Combien cet art sourit aux enfans. — Il devrait précéder les instructions sérieuses. — Des Lazarons. — Les deux petits Lazarini. — Leur habileté sur le flageolet.

De tous les talens dont l'homme en général paraît le plus susceptible, celui qui lui plaît davantage, dès sa plus tendre enfance, c'est la musique. En effet, cet art charmant ne demande point les pénibles combinaisons de l'entendement pour s'apprendre. Bien moins abstrait que les langues et les autres sciences, on voit que l'esprit le plus lourd le possède souvent au suprême degré. Des doigts agiles, du goût et une oreille juste y suffisent; il ne commande, quant à l'exécution, que de la tenue, de la patience, et un long exercice.

Ainsi que la géographie qui n'a besoin que des yeux, la musique, qui n'exige à son tour que de l'oreille, devrait accompagner toujours les autres connaissances qui entrent dans l'éducation. Qu'il serait donc sage de faire précéder ainsi les charmes de l'harmonie comme un agréable prélude pour passer aux instructions sérieuses ! Avec cette méthode si sensible, l'homme naissant parviendrait vraiment par un sentier de fleurs au portique des sciences les plus épineuses, et il entrerait même, de cette manière, dans le sanctuaire de la morale et des vertus.

Ce fut ainsi que le père de *Montaigne* préluda à l'éducation singulièrement soignée de son illustre fils ; et l'on sait jusqu'à quel point le jeune élève, si digne à tous égards de figurer à côté des sages de l'antiquité, répondit à des soins si intelligens.

Il y a dans la ville de *Naples* trente à quarante mille mendians, vivant demi-nus et au jour le jour dans une entière indépendance. Cette espèce de gueux s'appelle *Lazarons*, apparemment par similitude au *Lazare* de la Bible, qui n'avait ni feu ni lieu, et nul vêtement pour se couvrir. C'est

de l'un de ces malheureux que naquirent les deux *Lazarini*, jumeaux tout-à-fait gentils et d'une petitesse extrême. Leur père gagnait sa vie à jouer du flageolet ; il avait l'industrie unique d'en réunir deux à-la-fois, et d'imiter le chant d'une infinité d'oiseaux.

Remarquant beaucoup de dispositions dans ses enfans, cet homme leur enseigna son art, lorsqu'ils n'avaient encore que dix-huit ou vingt mois. Il plaça avec une patience soutenue leur doigts flexibles sur l'instrument mignon ; il les accoutuma à l'emboucher et à y souffler avec légèreté, de façon qu'en fort peu de temps les deux élèves parvinrent à former de petits concerts avec leur maître lui-même.

ARTICLE II.

Le père des jumeaux napolitains voyage avec ses enfans. — Comment ils les transporte. — Il s'arrête sur les places publiques. — Jolis concerts. — Affluence de monde. — Copieuse collecte du Lazaron.

CHARMÉ du succès de ses soins, le *Lazaron* conçut le projet de voyager avec ses deux enfans. Il se fit faire pour cela un bon manteau auquel il adapta de chaque côté une poche de cuir, il y plaça les jumeaux qui s'y blotissaient comme deux petits lapins, et les porta ainsi pian-piano de bourg en bourg, et de ville en ville.

Lorsque le nouveau musicien arrivait dans un endroit, il se rendait sur la principale place publique, et il débutait par jouer de son flageolet. Comme il imitait parfaitement tantôt le chant du pinson et le gazouillement de l'hirondelle, tantôt le sifflement du merle ou du sansonnet, et que des tons simples il passait aux roulemens mélodieux de la fauvette et du rossignol, il ne tardait pas à rassembler autour de lui un grand nombre de curieux et d'amateurs.

Après avoir préludé d'une manière si piquante, le *Lazaron* tirait tout-à-coup ses enfans de leur niche; il les faisait grimper sur ses épaules; puis, au grand étonnement des spectateurs, les deux jumeaux se mettaient à concerter à leur tour, et ils exécutaient, le plus joliment du monde, différens airs qui retraçaient la gaîté et la folie de leur âge tout aimable.

La nouveauté de l'orchestre ambulant, l'habileté des musiciens, leur petite mine, et leur taille de Pygmée, tout contribuait à grossir l'affluence des spectateurs, et dénouait les cordons des bourses les plus serrées. Les pièces de monnaie pleuvaient comme grêle autour du *Lazaron*; et l'on ne saurait dire lesquels étaient les plus enchantés, ou des assistans qui prêtaient une oreille avide aux sons flûtés des flageolets, ou du Nopolitain qui entendait plus avidement encore le bruit argentin des pièces de monnaie roulant de toutes parts sous ses yeux ravis.

ARTICLE III.

Les petits Lazarini vont en Angleterre. — Leurs succès. — Richesses qu'ils procurent à leur père. — Comme ils sont accueillis dans les meilleures maisons de Londres. — On les cite pour modèles aux autres enfans. — Charmes et prix des talens. — Les petits musiciens appelés à une noce. — Surprise et plaisir qu'ils y causent. — Détails curieux.

Après avoir parcouru les plus riches cités de l'Italie et de la France, nos petits musiciens passèrent en Angleterre. Leur réputation les y avait devancés, par la voie des journaux retentissans de leurs éloges. La plupart des spectacles leur furent ouverts, et ils y allèrent jouer du flageolet avec des succès peu communs. Ils y firent une moisson plus copieuse encore que dans les autres villes de l'Europe, car les Anglais sont généreux; ils paient magnifiquement et les artistes et les plaisirs qu'ils procurent.

Inopinément enrichi par son industrie, et par les talens de ses jumeaux, le *Lazaron* parut avec des habits superbes, et prit un

train ; il couvrit d'or et d'argent ses deux petits coadjuteurs, et ils furent promptement introduits dans les meilleures maisons de *Londres*. Les lords, les grands et les dames leur firent un favorable accueil, non-seulement par rapport à leur habileté en musique, mais encore parce qu'ils étaient d'une humeur très-caressante. Ajoutons à cela qu'ils parlaient la langue italienne avec des graces infinies. Par-tout on les proposait pour modèles aux autres enfans; par-tout on admirait leur amabilité, leur politesse, bien rare dans la dernière classe du peuple, et l'on accourait de toutes parts pour entendre les sons harmonieux qu'ils tiraient si habilement du *Zufolinetto*.

Que les talens sont enchanteurs! Combien ils sont préférables aux plus grands héritages! Eh! ils sont eux-mêmes un fonds intarissable, puisqu'ils offrent mille ressources assurées à ceux qui n'ont pas craint la fatigue ni les veilles, afin de les acquérir! ce sont d'inappréciables avantages, puisqu'ils nous ouvrent toutes les portes, et quelquefois un cœur au-dessus de tous les trésors du monde; puisqu'en un mot la ré-

putation si flatteuse, et l'estime des hommes ! si précieuse à tous égards, sont leur partage ordinaire.

Bien qu'issus d'un misérable mendiant, nos petits musiciens n'en étaient pas moins demandés à chaque instant chez les plus opulens particuliers de la ville et des campagnes d'alentour. On ne donnait guère de festin, on célébrait peu de fêtes, qu'ils n'y fussent appelés pour l'égayer. Il vint un jour une singulière idée à un négociant écossais; il mariait sa fille unique, et il résolut de donner dans cette occasion un repas qui fût pareillement unique et par sa somptuosité et par les recherches d'un goût piquant.

Après les premiers services, qui furent exquis et abondans, on mit sur table un magnifique dessert. Parmi une infinité de vases curieux, soit en cristaux, soit en porcelaine, au milieu d'une triple rangée de belles assiettes remplies de fruits, de confitures et de pâtes artistement diversifiées, on distinguait un plateau superbe, et, au centre du plateau, un bosquet imitant parfaitement la nature.

Lorsque le maître du logis eut présenté aux gens de la noce les différens mets qui pouvaient flatter leur appétit, ils entendirent tout-à-coup un concert qui les divertit beaucoup par sa singularité; c'était le chant alternatif de la fauvette, du pinson, de la mésange, du serin et du rossignol. On vit effectivement ensuite ces oiseaux s'échapper du fond des feuillages pour se percher tantôt sur un convive, tantôt sur un autre, et manger familièrement à leur bouche ou dans le creux de leur main.

Jusqu'à ce moment, on ne doutait point que ce ne fussent-là les petits musiciens dont on venait d'ouïr si délicieusement le ramage; mais bientôt chacun sortit de son erreur, en voyant les arbustes s'agiter, et les deux petits jumeaux paraître debout avec leur flageolet à la main. Alors ils recommencèrent le même concert que l'on venait d'entendre; ils firent une telle illusion; ils imitèrent si naturellement le chant des oiseaux qui voltigeaient çà et là, que les spectateurs avaient peine à en croire leurs propres yeux.

Encouragés par les applaudissemens de

leur père lui-même, qui se leva soudain et leur dit avec enthousiasme : *Bravo, bravissimo, miei pargoletti!*..... Ces deux habiles enfans se surpassèrent encore dans cette occasion. Après les pièces à ramage, ils exécutèrent divers autres morceaux avec non moins de succès; et ils portèrent tour-à-tour l'étonnement et la joie dans l'ame de tous ceux qui étaient présens à ce rare spectacle.

ARTICLE IV.

Les deux frères surpris par une tempête aux portes de Naples. — Ils se hâtent de retourner à leur maison. Avertissement d'un religieux de l'Ordre de Saint-François. — Il n'est pas écouté. — Le tonnerre tombe sur les petits jumeaux. — Leur mort. — Combien ils sont regrettés. — Honneurs rendus à leur mémoire. — Toute la jeunesse de Naples assiste à leurs funérailles.

Par quelle fatalité faut-il donc que les sujets aimables et bien nés ne restent, hélas! qu'un instant sur la terre dont ils devraient toujours faire l'ornement et le bonheur ; tandis que tant d'individus

ineptes ou méchans la surchargent et la désolent une si longue suite d'années ! Les deux charmans enfans dont on vient de lire l'histoire, eurent une carrière proportionnée à la petitesse de leur taille. Bien que fluets et délicats, ils n'en joussaient pas moins d'une bonne santé : ils auraient vécu vraisemblablement âge d'homme ; mais un accident imprévu les moissonna tout-à-coup, cinq à six mois après être rentrés dans leur patrie.

Il y a de fréquens orages dans les contrées méridionales de l'Italie, et surtout aux environs du territoire de *Naplès*, où ils sont marqués trop souvent par d'affreux ravages et des renversemens horribles. Une belle soirée d'été, pendant que les petits *Lazarini* s'amusaient paisiblement dans une prairie voisine de la ville, l'atmosphère parut toute en feu ; s'étant couverte ensuite de nuages épais et noirs, les éclairs brillèrent, et l'air retentit des coups redoublés d'un tonnerre épouvantable.

Quoique seuls, les deux jeunes frères ne perdirent point la *tramontane*, comme disent les Italiens : ils se prirent par-dessous

le bras, et s'acheminèrent à grands pas vers le logis de leur père. Les efforts qu'ils firent pour échapper au péril qu'ils craignaient; l'attirèrent précisément sur leur tête. Tandis que les pauvres petits couraient à perte d'haleine le long des peupliers qui bordent le grand chemin du *Pausilippe*, la foudre tomba à dix pas d'eux.

Un religieux de l'ordre de *Saint-François*, tenant la même route, leur cria vainement : *Fermatavi*, *fanciullini*, *fermatevi dunque*. Les malheureux enfans, qui ignoraient que plus on agite l'air, quand le tonnerre gronde, plus on l'attire après soi, fermèrent l'oreille à l'avis prudent du bon prêtre, et n'en coururent que plus fortement encore. Déjà ils étaient sur le point d'atteindre au terme désiré, quand le feu du ciel, tombant pour la seconde fois, les étouffa tous les deux.

Le lendemain de cet accident funeste, ces petits innocens furent trouvés renversés l'un à côté de l'autre, sans nulle blessure, ni la plus légère marque qui pût indiquer la cause qui avait pu les arracher si inopinément à la vie.

Ainsi moururent, avant leur septième année, ces deux gentilles miniatures, si je puis m'exprimer ainsi. Ils furent généralement regrettés de tout le monde; et leurs talens, leur concorde, et leur sagesse exemplaire, furent honorés par des témoignages d'estime qu'on n'accorde guère qu'aux artistes consommés. On leur fit des obsèques où se trouva la jeunesse napolitaine, et un petit monument de porphyre leur fut érigé dans l'église de *Sainte-Cécile*. Les poëtes du temps se piquèrent à l'envi de composer des romances pleines de sensibilité sur leur fin tragique; et l'on chante même encore, dans plusieurs cantons de l'Italie, une prose rimée qui commence ainsi :

Piangete, fanciullini,
I piccoli Lazarini.

Pleurez, enfans mignons,
Les gentils Lazarons!
Pleurez, pleurez sans cesse,
Les gentils Lazarons
Modèles de sagesse.

FRANCESCO MICHELI,

NÉ A TEMPI, AU NORD DE LA SARDAIGNE, EN 1654.

ARTICLE PREMIER.

Le feu prend chez le jeune Micheli. — De quelle manière. — Son père meurt dans l'incendie. — Sa mère est estropiée en sauvant ses enfans. — Misère de cette famille. — Inquiétude de Francesco sur le sort de sa mère.

Francesco Micheli était fils d'un riche charpentier établi dans l'île de Sardaigne. Il avait atteint sa dixième année, quand le feu prit chez ses parens, et consuma tout son héritage en peu d'heures. Ce fut sa sœur cadette qui occasionna ce désastre; la petite imprudente s'étant avisée d'attacher à la queue d'un chien un paquet d'allumettes enflammées, l'animal s'enfuit tout épouvanté. Il se réfugia vers un tas de copeaux; il s'y débattit comme un furibond, et y mit le feu qui se développa d'une manière épouvantable vers la fin de la nuit.

L'incendie ayant gagné rapidement tou-

tes les parties du bâtiment, le père de *Micheli* faute de secours, périt malheureusement au milieu des flammes, dont il ne put arrêter les progrès. La mère plus heureuse, s'évada à la vérité avec son fils et ses deux petites filles qu'elle emporta dans ses bras; mais contrainte de traverser une longue filé de solives ardentes pour se sauver, elle eut la figure, les mains et les pieds tout brûlés; et le corps de cette courageuse femme ne fut plus qu'une large plaie.

Tout-à-coup ruinée par un accident si affreux, cette malheureuse famille fut réduite à implorer le secours des étrangers, afin de subvenir à ses besoins urgens. Chaque jour le petit *Francesco* se rendait chez différentes connaissances de feu son père, et y sollicitait quelques secours. Hélas! c'est une bien faible ressource, celle qui n'est fondée que sur la commisération d'autrui! Tant d'amis prétendus sont les premiers à nous fuir, sitôt que nous sommes tombés dans l'infortune; comment ceux avec qui nous ne sommes unis par aucun lien, s'y montreraient-ils donc sensibles?

Impotente et sans moyens, la veuve,

délaissée et par ses amis et par ses parens, était loin de pouvoir subsister avec les faibles aumônes que lui apportait *Micheli*. Cet enfant d'ailleurs, qui avait une certaine fierté dans l'ame, éprouvait une répugnance invincible dès qu'il s'agissait de demander quelque chose. La moindre question, le plus léger refus, un air froid et réservé le déconcertait soudain, et il se retirait aussitôt. On le voyait la plupart du temps revenir les mains vides à la maison; il accourait en larmes vers sa mère chérie qui le consolait de son mieux, et se mettait à pleurer avec lui.

même des plus riches protecteurs, qui ne donnent rien eux-mêmes dès qu'ils ne reçoivent rien.

Francesco était au comble de ses vœux, de pouvoir soulager sa mère au fort de ses peines. Mais il se voyait loin encore de lui procurer l'aisance dont elle avait besoin dans sa cruelle position. Animé par l'espoir d'y réussir, il imagina un moyen singulier ; ce fut d'accoutumer une jeune chatte, de l'espèce des *Angora*, à vivre au milieu de ses fauvettes et de ses sansonnets.

Telle est la force de l'habitude, tel est l'empire de l'éducation. Le mortel ennemi des volatiles parvint à rester à boire, manger, et sauter parmi eux, sans leur faire le moindre mal. La chatte, que l'on nommait *Bianquette*, endurait toutes sortes d'agaceries de leur part ; contente d'alonger parfois la patte et de menacer, jamais elle ne faisait sentir ses griffes aux petits imprudens.

Non-seulement miss *Bianquette* était accoutumée à vivre et à s'ébattre avec des camarades tous mignons et d'une espèce si différente de la sienne ; son gouverneur,

outre cela, était parvenu à en faire une espèce d'acteur, qui jouait ou qui se prêtait à différens rôles.

Tantôt notre demoiselle roulée en cercle, et la tête cachée sous ses pattes paraissait plongée dans un sommeil profond; alors *Micheli* ouvrait la volière, et les pierrots lutins s'élançaient sur elle; ils vous la réveillaient à grands coups de bec, finissaient par se chamailler entr'eux, et se livraient assaut à sa barbe, sans que celle-ci parût seulement y songer.

Tantôt la chatte docile et douce entrait tout uniment dans la volière; elle s'asseyait au beau milieu; elle s'y débarbouillait, elle s'y léchait, elle s'y épuçait avec une tranquillité parfaite; loin d'avoir la plus légère frayeur, les mésanges, les serins, les fauvettes mêmes volaient et revolaient autour de leur paisible hôtesse; ils sautaient sur son dos, ou se posaient sur sa tête en forme d'aigrette; enfin ils se mettaient quelquefois à y gazouiller avec autant de sécurité qu'au fond d'un bocage solitaire et silencieux.

Une grosse chatte élevée avec une troupe

de petits oiseaux, et demeurant des journées entières avec eux, était un spectacle assez rare et digne d'attention; aussi le jeune *Francesco* produisait-il, les jours de fête, sa petite troupe volante en public, afin que chacun y montrât son savoir-faire. Appelés par leur nom, obéissant au premier signe, ces gentils oiseaux venaient se percher tour-à-tour sur ses épaules, sur son doigt, et mangeaient familièrement dans sa main.

Charmés de l'instinct des élèves mignons et dociles, nombre de spectateurs s'en procuraient à l'envi, à dessein d'en faire des présens. D'autres s'empressaient de témoigner la satisfaction qu'ils ressentaient en voyant tant d'obéissance dans des animaux si vifs et si volages de leur nature, et ils récompensaient le patient précepteur en lui donnant force *buttalas*, des *parpaïoles*, et d'autres monnaies du pays. *Micheli* tout joyeux s'empressait alors de revenir vers sa mère; et supputant son gain tout le long de sa route; il lui rapportait, dans la joie de son cœur, de quoi la nourrir et l'entretenir un bon espace tems.

ARTICLE III.

Adresse et patience de Micheli. — Il apprend l'exercice à des perdrix.—Elles mettent le feu au canon. — Elles font semblant d'être mortes.—Instinct particulier de Rosoletta. — Elle suit son maître comme un petit chien. —Docilité de cet oiseau. — Il ramène un chardonneret vagabond. — Surprise de Francesco. — Caresses de Rosoletta à son maître.

Si l'on n'avait point vu maintes et maintes fois, dans les carrefours de Paris, les *serins savans* faire absolument les mêmes exercices dont je vais parler, on aurait peine à croire le naturaliste toscan qui entre dans un long détail sur la finesse et l'instinct des oiseaux en général. Le jeune *Francesco* réussissait parfaitement, dit l'abbé *Reperonci*, dans ce qu'il avait une fois entrepris d'enseigner à ses oiseaux.

Il s'avisa un jour d'accoutumer des perdreaux à différentes évolutions militaires. Il en prit un nid de quinze, dont dix seulement survécurent à leurs frères et sœurs. Après les avoir bien apprivoisés, après les

avoir pliés entièrement à ses volontés, il les attela à de légers canons, et les habitua à les traîner assez régulièrement le long d'une table.

Armés d'un petit sabre, et rangés sur deux files, les nouveaux artilleurs se tenaient immobiles auprès de leur pièce. Au premier commandement, les perdrix de la droite allumaient un brin de bouleau à un fourneau de braise, puis elles mettaient hardiment le feu. A un second commandement, celles de la gauche mettaient pareillement le feu au canon, dont l'explosion et le bruit ne les épouvantaient en nulle manière. A un autre signal, nos petites guerrières se laissaient tomber sur le côté, et contrefaisaient les mortes, d'autres s'enfuyaient en boitant, et criaient comme si elles eussent été blessées. Le commandant faisait ensuite un roulement de tambour, les perdrix se relevaient soudain, et tant de tués que de blessés, il ne se trouvait plus personne de mort.

Il nous manque un ouvrage fort intéressant pour la jeunesse; c'est l'histoire morale des animaux apprivoisés. Tous les jours

nous en voyons des traits bien capables de prouver les résultats heureux des soins et d'une éducation suivie. Parmi les perdrix guerrières du jeune *Micheli*, il y en avait une qui était d'une sagacité toute particulière; il la nommait *Rosoletta*; elle suivait partout son maître ainsi qu'un petit chien. Voltigeant de maison en maison, quand c'était à la ville, et d'arbre en arbre, quand c'était à la campagne, rarement elle le perdait de vue. S'égarait-elle un instant, d'un coup de sifflet Franceseo la faisait revenir, puis elle se perchait sur son bras; elle le becquetait en battant de l'aile, et se mettait soudain à gazouiller de plaisir.

D'une docilité peu commune dans un oiseau, *Rosoletta* obéissait non-seulement à son instituteur, mais elle se pénétrait en quelque sorte des peines infinies qu'il prenait pour former ses autres disciples; elle l'aidait même à gouverner les plus volages. Un pinson étourdi ou mutin dérangeait-il ses camarades, une fringille légère s'écartait-elle du lieu des exercices? la perdrix courait après eux, elle les tançait du revers de son aile, et les tenait en respect.

Notre jeune oiseleur avait apprivoisé et instruit avec des soins particuliers un joli chardonneret; l'élève ingrat sortit de sa cage un matin : il alla se poser furtivement sur une fenêtre ouverte, et s'étant envolé dans un jardin voisin, il disparut tout-à-coup. Francesco était désolé de la perte de son disciple; c'était avec d'autant plus de raison, qu'il l'avait promis à une dame qui devait l'acheter dans peu pour sa fille, et qu'il en espérait un bon prix.

Depuis cinq jours le petit vagabond était absent, et l'on ne comptait plus sur son retour; cependant, le sixième, de grand matin, on vit Rosoletta chassant devant elle sur des tilleuls, un oiseau criant à plein gosier, et cherchant à s'évader par toutes sortes de moyens. Quelle fut la surprise de Micheli! Il reconnut son chardonneret lui-même, harcelé et guidé par la perdrix; il cheminait pian-piano devant elle, et vint se mettre tout honteux sur un coin de la volière. Quant à Rosoletta, volant alternativementau tour du fugitif, et venant se reposer sur la tête de son maître, elle ne pouvait se contenir de joie, et semblait

dire : « Voici le libertin, mais ce n'est pas « sans peine. »

ARTICLE IV.

Francesco tombe malade. — Par quel accident. — Préjugé commun sur l'ingratitude des volatiles. — Tristesse et reconnaissance des oiseaux de Micheli. — Ils volent sur le lit de leur maître. — Leurs cris plaintifs. — Paroles de Micheli. — Sa Mort. — Rosoletta suit le convoi de son jeune maître. — Elle ne quitte point le cimetière où il est enterré.

Le petit *Francesco* vivait heureux et content ; à l'aide de son industrie et de ses peines, il était parvenu à adoucir le sort de sa mère, dont il faisait l'honneur et la consolation la plus douce. Ce bon fils malheureusement fut ravi inopinément à sa famille désolée ; et voici par quel accident. Il s'avisa de cueillir un soir des oronges, espèce de champignon délicieux, fort commun en Angoumois et dans diverses contrées du Midi ; il distingua mal les bons d'avec les nuisibles : en ayant mangé avec excès, il mourut en peu de jours, avec sa

sœur cadette, malgré les prompts secours que l'on tenta de leur apporter.

C'est une opinion commune de croire que l'ingratitude est le partage ordinaire des volatiles; cependant on en rencontre partout qui reconnaissent fort bien les personnes par qui ils furent élevés, qui ne suivent qu'elles, et qui ne prennent même à manger que de leur main; tel est le corbeau dont il est fait mention dans mon histoire des *Chiens célèbres*, et que j'ai singulièrement apprivoisé au château de Clairvaux en Poitou, pendant que j'y élevais M. le chevalier de Montbron, auteur du beau poëme des *Scandinaves*.

Pendant trois jours que dura l'agonie de l'industrieux et bon enfant dont je parle ici, la plupart de ses oiseaux voltigèrent autour de son lit; les uns, dit l'abbé *Reperonci*, se tenaient tristement accroupis à son chevet; les autres allaient et venaient autour de sa tête; quelques-uns le becquetaient en poussant des cris aigus et brefs; plusieurs, en un mot, ne prirent presque aucune nourriture tant qu'il fut malade.

Tout mourant qu'il était, *Francesco* s'a-

perçut de l'attachement des petits animaux qu'il avait instruits avec tant de soin. Ce sensible enfant ne témoignait nulle inquiétude sur son sort, mais ce qui le tourmentait cruellement, c'était la position de sa mère; c'était de laisser ses oiseaux. « Mon Dieu, « répétait-il de temps en temps; qui va « donc nourrir désormais maman et mes « oiseaux! .... »

L'écrivain dont je tire ces intéressans détails, et qui nous a transmis des remarques curieuses sur l'art d'oiseleur, dit que *Rosoletta* montra beaucoup de tristesse à la mort de *Francesco*; il assure que, lorsqu'on mit l'enfant au cercueil, elle voltigea en criant tout autour, et finit par s'y poser. Vainement on l'en écarta à diverses reprises, la perdrix reconnaissante y revint constamment, et elle suivit le convoi funèbre.

Lorsque le cortège fut parvenu au lieu de la sépulture, *Rosoletta* alla se percher sur un peuplier éloigné; ayant remarqué l'endroit où l'on déposait le corps de son ami, elle ne le quitta plus depuis ce moment, excepté pour aller boire et manger.

Tant que cet oiseau vécut, il vint toujours se percher et dormir sur la gouttière d'une chapelle donnant sur le cimetière appelé encore aujourd'hui, *le cimetière du petit oiseleur*.

Nous avons dit ci-dessus qu'il nous manquait, pour l'éducation de la jeunesse, un livre aussi amusant qu'instructif, sur l'instinct singulier des animaux. Nous avons précisément fait l'essai de cet ouvrage, et nous l'avons fondu dans la seconde édition des *Chiens célèbres*. On pourra en avoir une idée en y lisant l'histoire des *Rats* de l'église de *Saint-Louis* de *Versailles*; celle du *Perroquet* du père *Labat*, missionnaire jésuite; le *Chat des Chartreux*; les *Carpes* de *Pontchartrain*; le *Renard* déconcerté; *l'Éléphant désespéré*, etc.

CHARLES, DUC DE GLOCESTER.

FILS DE LA REINE ANNE ET DU PRINCE GEORGES DE DANEMARK,

NÉ A LONDRES, LE 24 JUILLET 1589, ET MORT DANS LA MÊME VILLE, EN 1700.

ARTICLE PREMIER.

Préjugé favorable envers les personnes nées dans un rang distingué. — Erreur commune à ce sujet. — Mérite réel du jeune duc de Glocester. — Les enfans des simples bourgeois plus délicats que ceux des grands. — Le petit duc de Glocester accoutumé à obéir et à étudier. — La leçon de géographie. — Paroles du jeune prince. — Ses progrès dans les sciences. — Ses connaissances dans la marine. — Défaut qu'il remarque dans une frégate.

SOUVENT il suffit à bien des personnes d'avoir pris naissance dans une famille riche et distinguée, pour jouir d'une réputation avantageuse pendant leur vie, et quelquefois même pour être citées comme des modèles après qu'elles ne sont plus.

Le jeune duc de *Glocester* ne fut pas

dans ce cas; *Isaac de Larrey* et d'autres historiens s'accordent à dire que Charles était doué d'un rare mérite, et que l'éducation, autant que la nature, en avait fait un enfant rempli d'amabilité et de sagesse.

Nous voyons tous les jours les héritiers de simples bourgeois être délicatés pour les moindres maux. On les gâte sous mille prétextes; on recule sans cesse les heures précieuses de leur instruction; de là rien de si commun aussi que de voir de grandes filles et des garçons de seize ans qui savent à peine lire et s'énoncer. Très-souvent ils sont ineptes au point de ne pouvoir dicter une lettre, et orthographier deux mots de suite.

Semblable à *Jeanne d'Albret*, la reine *Anne* n'eut pas à se reprocher une pareille négligence, ni tant de faiblesse pour son fils. Il était le dernier de onze enfans qu'elle avait eus, et quoiqu'il fût d'une complexion fort délicate, elle ne le laissa point languir dans une vie molle et oisive, ni grandir dans ses volontés.

Comme on avait plié de bonne heure le caractère de ce précieux rejeton à l'obéissance, et son esprit à l'application, il avait

contracté l'heureuse habitude du travail. Il fallait qu'il se sentît bien malade pour passer un jour sans prendre quelque leçon. Toujours on le voyait occupé, soit à lire, soit à écrire quelque chose. Un jour qu'il était incommodé et tout souffrant, son maître de géographie plia les cartes, et l'engagea à se promener sur une terrasse contiguë à son cabinet d'étude : « Mon bon « ami, répondit le jeune duc, alors âgé de « neuf ans, si je m'écoute toujours ainsi, « quand je serai grand, je ne saurai rien « du tout. »

Vers la fin de sa dixième année, la santé de ce jeune prince se fortifia d'une manière sensible. Pour lors ses études et ses progrès furent en raison de ses forces. En sept ou huit mois, il apprit la géométrie et une bonne partie des mathématiques ; ensuite il acquit des connaissances dans l'histoire ; et, par le moyen de la conversation, il parvint à parler assez bien l'italien, l'espagnol et le français.

Les Anglais, sans contredit, sont les premiers marins de l'Europe. Aussi la navigation est-elle une science singulièrement en-

couragée chez eux, et l'on a grand soin de l'enseigner aux enfans destinés au gouvernement. Le jeune héritier de la reine *Anne* connaissait très-bien les agrès et les moindres parties d'un vaisseau; il avait une idée nette de sa coupe, de sa construction, de sa mâture, de sa manœuvre, et de son équipement, soit en paix, soit en guerre. Il n'avait guère que douze ans, lorsqu'il prouva ses connaissances dans cette partie, et cela d'une manière qui étonna les ingénieurs et les pilotes consommés.

On parlait beaucoup d'une frégate neuve destinée à faire le voyage de Boston; le duc de Glocester témoigna une vive curiosité de la voir : on se fit un plaisir de satisfaire à sa demande, et on l'y mena. Après avoir examiné avec attention le nouveau bâtiment, il dit à un officier : « Remarquez, je « vous prie, le bordage de tribord; je ne sais « si je me trompe, mais je crois que, quel- « que soit le lest, il penchera trop à babord, « et qu'il sera en outre un mauvais voilier. »

Nous ne pouvons rien dire encore, répondit l'officier; attendons que cette frégate ait été éprouvée. Elle le fut; et la con-

jecture du jeune *Charles* se vérifia. En effet, après avoir été lancée à flot, il fallut la remettre en chantier ; et quelque chose qu'on pût imaginer, le vaisseau cingla toujours fort mal, et ne put servir à sa destination.

ARTICLE II.

Qualités morales du jeune duc de Glocester. — Sa santé s'affaiblit. — On l'assujettit à une diète trop rigoureuse. — Il mange à la dérobée. — Service dangereux d'un domestique. — Indigestion mortelle du petit prince. — Sa mort. — Beau trait du jeune duc blessé par un enfant. — Les porcelaines cassées. — Belles paroles de la reine Anne à son fils.

L'illustre héritier de la couronne d'Angleterre croissait également en science et en sagesse. Aux qualités recommandables de l'esprit, il joignait celles bien plus précieuses encore du jugement et d'un bon cœur. Appréciateurs éclairés du mérite personnel, les Anglais contemplaient ce jeune

prince avec une satisfaction secrète, et fondaient sur lui de grandes espérances. Ils furent amèrement trompés dans leur attente; cet aimable enfant leur fut ravi à l'improviste, et les roses de son aurore furent tout-à-coup changées en cyprès.

Les historiens racontent ainsi la fin prématurée du petit duc de Glocester. Comme il était extrêmement délicat, les médecins lui prescrivaient un régime sévère; mais, par un excès opposé, on ne lui donnait pas la moitié de ce qui lui était nécessaire pour subsister. Toujours il était pressé par une faim dévorante, et il mangeait furtivement tout ce qu'il pouvait se procurer pour apaiser son appétit.

Un jour un domestique imprudent lui ayant mis secrètement dans son lit un morceau de pâté, l'enfant affamé le mangea avidement; cette nourriture trop pesante lui occasionna une indigestion dont il cacha la cause dans la crainte de faire renvoyer son valet-de-chambre, et il mourut en peu de jours des suites de son imprudence.

ARTICLE III.

Bon caractère du petit duc de Glocester. — Trait de générosité qui prouve sa belle ame.

Afin d'amuser le jeune duc de Glocester, durant les intervalles de ses fréquentes indispositions, on faisait venir auprès de lui des enfans de son âge. Un d'eux, nommé *Warburty*, d'un caractère aimable et fort gai, avait su gagner l'affection du jeune prince par sa complaisance et sa politesse; comme il était turbulent et très-vif, il lui arrivait quelquefois de renverser ou de briser quelque chose, soit dans les jardins, soit dans les appartemens.

Un jour qu'il courait précipitamment avec le petit duc, il tomba sur lui, et fut cause qu'il se fendit la tête sur le bras d'un fauteuil. Le sang coulait avec abondance: « Mon Dieu! s'écria le petit étourdi tout « en pleurs, que vais-je devenir, si l'on sait « que je vous ai fait tomber? — Ne sois « pas en peine, lui dit le jeune prince en « l'embrassant; je dirai que le pied m'a « glissé, et je ne parlerai pas de toi. »

Se tournant ensuite vers un vieux valet-de-chambre, témoin de l'accident : « Don-« nez-vous bien de garde, lui recomman-« da-t-il, de dire à maman que Warburty « m'a fait tomber. Vous le feriez gronder « par son papa, et j'en serais bien plus fâ-« ché que du mal qu'il vient de me faire à « moi-même. »

ARTICLE IV.

Les porcelaines brisées.

Le petit imprudent qui avait fait blesser le jeune duc de *Glocester*, renversa une autre fois une table chargée de porcelaines, et elles furent brisées pour la plupart. Les vases, très-rares et superbes par le travail, avaient un double prix : ils avaient été donnés par le duc de Saxe, et ils représentaient des devises ingénieuses à la louange de la reine *Anne*.

Le fils de la reine sentit aussitôt les suites de ce malheur pour son ami *Warburty*, et il sut le délivrer encore avec adresse d'un si mauvais pas. Il courut sans tarder vers sa maman, et lui dit d'un air tout pé-

nétré : « Ah ! je suis le plus maladroit et le « plus malheureux des enfans ! — Qu'est-ce « donc, lui demanda vivement la princesse ? « — Ah ! je suis au désespoir !.... Me le par« donnerez-vous, chère maman ? — Ne « craignez rien ; parlez, mon fils, parlez « franchement..... — J'ai renversé la table « d'ébène en courant, et vos belles tasses... « — Elles sont cassées sans doute ?—Hélas ! « oui !.... — Eh bien ! mon ami, puisque ce « n'est pas votre faute, ajouta la reine, à « quoi bon vous désoler ainsi ? Pourquoi « m'affliger moi-même ? Est-ce que je ne « vous aime pas mieux que des porcelaines ? »

CANDIAC DE MONTCALM,

NÉ A CANDIAC PRÈS DE NÎMES, EN 1719.

Prix de la sagesse et des mœurs. — Combien le marquis de Montcalm était curieux de bien élever son fils.—Frais pour l'éducation du petit Candiac. — Habileté des instituteurs de ce célebre enfant. — Avec quelle simplicité ils présentent les élémens des sciences à leur jeune élève —Montcalm sait lire à trois ans. — Sensibilité de cet enfant aux louanges.—Souplesse de son caractère. — Sa grande érudition.

Les biographes se sont beaucoup étendus sur l'érudition prématurée du jeune Candiac; mais, à mon grand regret, ils n'ont cité de cet illustre enfant aucun trait relatif à ses mœurs et à son caractère. Ce sont cependant les vertus morales qui rendent l'homme particulièrement recommandable et précieux dans la société. Que nous importe la vaine nomenclature des langues, des plantes, des arts, des nations an-

ciennes et modernes, si tout cela ne nous conduit point à la connaissance de nous-mêmes, ni au bonheur de ceux qui nous entourent? Si nous faisons mention ici de ce phénomène littéraire, c'est seulement afin d'exciter l'émulation de nos élèves; c'est pour leur montrer, qu'avec des soins et de l'application, on peut acquérir toutes sortes de sciences dès les plus tendres années.

Le marquis de *Montcalm* avait reçu de son pére une éducation solide et distinguée, aussi eut-il à cœur d'en procurer une semblable à son fils. Il savait, par l'expérience de tous les temps, que les titres de noblesse, la fortune et les honneurs, ne sont que des avantages passagers; mais que les talens, l'instruction et la sagesse, n'ont rien à craindre des caprices du sort, ni des révolutions. Fondé sur cette vérité, ce père aussi éclairé que tendre, entoura son jeune héritier des maîtres les plus habiles; il ne balança pas de faire, à cet égard, les dépenses que tant d'autres prodiguent pour des superfluités, au mépris des choses honnêtes et nécessaires.

Bien différens des *routiniers* qui n'ont jamais plus réfléchi qu'étudié, et qui se croient en état d'enseigner, parce qu'ils enseignent, les instituteurs du petit *Candiac* lui simplifièrent avec clarté les premiers élémens des sciences. Ils les lui présentèrent surtout accompagnés de tant de variété et d'attraits, que l'élève ne manifesta jamais nulle répugnance pour apprendre.

Ce que nous touchons fréquemment, ce qui s'offre à nos yeux sans prétention et sans contrainte, se grave aisément dans notre mémoire. On imagina en conséquence de tracer sur des cartes et d'autres pièces mobiles, les différens caractères de l'alphabet. A force de les palper, de les remuer et de les comparer, le petit *Candiac* parvint à les distinguer dès l'âge de quinze mois; il suffisait de lui demander un *B*, un *X*, un *Z*, etc., il courait vite chercher la lettre, et l'apportait tout joyeux à la personne qui la lui avait demandée.

Ce premier pas franchi, on employa d'autres moyens non moins ingénieux pour initier tout-à-fait le jeune disciple dans la

lecture. Bien que la langue française soit remplie de règles contradictoires et de difficultés renaissantes, il y avança cependant à grands pas. On assure même qu'à l'âge de trois ou quatre ans il lisait et prononçait très-bien le français; et même les caractères grecs lui étaient également familiers, soit dans les imprimés, soit dans les manuscrits chargés de ligatures.

On est malheureusement forcé d'user souvent de menaces et de châtimens à l'égard de beaucoup d'enfans, pour les faire étudier : il n'en était pas de même du docile *Candiac*. Singulièrement sensible à la louange, une parole engageante, une douce caresse stimulait puissamment son amour-propre, et il exécutait bien au-delà de ce qu'on pouvait lui prescrire. Telle était même son ardeur pour apprendre, qu'on était obligé de lui cacher les livres qu'il dévorait. Lorsqu'il eut quatre ans accomplis, on lui enseigna les principes abstraits du latin; en moins de dix mois il fut en état d'expliquer les vies de *Cornelius Nepos*, et l'histoire universelle de *Justin*.

Outre les langues anciennes, ce studieux enfant apprit encore l'arithmétique, la géographie, l'histoire, la géométrie, les antiquités. Toutes ces sciences, pour lesquelles il semblait né, lui devinrent familières en peu de temps; ses maîtres pouvaient à peine le suivre, et ils demeuraient non moins étonnés de la rapidité de ses progrès, que de la justesse de son raisonnement.

Lorsque les autres enfans, dit l'abbé *Monnoie*, bégayent à peine la *Croix de Jesus*, le fils du marquis de *Montcalm* avait déjà lu et même extrait une foule d'historiens, d'orateurs, d'épistolaires, de philosophes, de grammairiens, et sa réputation, croissant de jour en jour, s'étendait bien au-delà des foyers paternels. *Montpellier*, *Nîmes*, *Uzès*, *Lyon*, *Grenoble*, *Paris* même, le centre des lettres et des bonnes études, *Paris*, dis-je, payait un juste tribut d'admiration à tant de savoir réuni dans une tête si jeune encore. Les papiers publics étaient remplis de récits flatteurs sur ce phénomène littéraire, et l'on

rapportait à son égard une foule de particularités intéressantes.

ARTICLE II.

Traits de moralité qu'on désirerait dans la vie du jeune Candiac. — Présomption favorable à cet égard. — Coupable oubli des écrivains. — Combien le sentiment et l'amitié sont préférables à tout le reste. — Mort prématurée de Montcalm. — On le compte parmi les savans.

C'est avec une vraie satisfaction que je viens de tracer l'esquisse rapide des études et des succès littéraires du jeu *Candiac*; mais elle serait bien plus vive encore, si j'avais quelque particularité à rapporter sur son caractère et sa conduite. Cependant, quel que soit le silence des écrivains, la vie de cet illustre enfant n'est peut-être pas moins intéressante du côté des mœurs. Peut-on avoir du goût pour les *Muses*, sans y réunir la douceur et l'amabilité qui s'accordent si bien avec leur commerce enchanteur.

Vains appréciateurs du mérite et de la vraie gloire, la plupart des hommes applau-

dissent à l'orgueilleux succès de ceux qui écrasent et humilient leurs rivaux. Les écrivains eux-mêmes ne préconisent que les talens brillans et les dons de l'esprit ; c'est à peine s'ils daignent faire mention des qualités inappréciables du cœur et de l'ame. Sans elles cependant, qu'importe tout le génie du monde ? Qu'importe le savoir ? Qu'importe la renommée ? Une action vertueuse, une preuve de sensibilité, les divines étreintes de l'amitié caressante, l'expression simple d'un sentiment affectueux, valent infiniment mieux que l'illustration acquise par dix triomphes.

Quoi qu'il en soit, ce prodige naissant ne fit que paraître sur la scène du monde : soit que l'excès de l'application et des veilles ait affaibli sa santé, soit qu'il fût né avec une complexion trop délicate, il fut moissonné dans sa fleur. Mais telle est la prérogative de l'esprit, tel est l'ascendant du mérite ; ainsi que le cœur, il ne se mesure point par les années. Les travaux de ce jeune érudit lui ont acquis une gloire immortelle ; quoiqu'il n'ait point fourni une carrière de trois lustres, à beau-

coup près, la renommée n'a pas dédaigné de lui assigner un rang distingué dans le temple de mémoire, parmi les beaux génies qui ont illustré leur pays par des succès littéraires, ou par d'autres travaux utiles à la chose publique.

ARTICLE III.

Présence d'esprit, et bon sens du jeune Candiac. — La carte de géographie. — Sa conversation avec une dame instruite.

Les connaissances variées et la réputation du jeune *Candiac*, attiraient chez ses parens une foule de personnes qui se faisaient un plaisir de causer avec lui, et de l'entendre. Son père ayant réuni un jour chez lui cinq à six académiciens distingués, la conversation tomba naturellement sur les sciences. Chacun agita une question : les uns sur la géométrie, les autres sur l'histoire, ceux-ci sur les langues ; l'enfant, qui était timide, n'osa d'abord se mêler de la conversation, et il se renferma dans les bornes d'un silence respectueux en présence des savans consommés qu'il regar-

dait comme ses maîtres. Invité cependant à parler à son tour, il prouva bientôt qu'il n'était pas étranger aux matières profondes dont il était question ; il fit même des observations qui avaient échappé aux personnes présentes, et qu'on n'attendait guère de son âge.

Le petit *Montcalm* avait une mémoire étonnante, et la géographie ne lui était pas moins familière que le reste. Il surprit encore toute la compagnie à cet égard. En effet, ayant demandé aux convives le nom de leur province et du lieu de leur naissance, il prit de la craie, et se mit à tracer rapidement sur le parquet une carte de France. Quand son plan fut achevé, il montra à chacun le lieu, la situation respective, la distance, l'exposition de son pays natal ; il cita les batailles qui s'y étaient livrées, les rivières qui l'arrosaient, et les hommes célèbres qu'on y avait vu naître. Il accompagna ensuite cette opération de remarques sur l'histoire naturelle, et sur les antiquités.

Peu éblouie de ce vaste savoir, une dame fort instruite s'imagina que le jeune *Can-*

diac était un perroquet qui répétait sa leçon, et qui ne savait que des mots. En conséquence de cette opinion, elle lui parla de la conquête du Pérou par les Espagnols : « Vous ne sauriez refuser une juste admiration, lui dit-elle, à la découverte du nouveau monde par *Christophe-Colomb*; car enfin, le sucre et les sirops de *Saint-Domingue* sont d'excellentes choses. Qu'en pensez-vous? » — « Ceci est un grand problème à résoudre, reprit *Candiac* d'un ton sérieux : il ne m'appartient pas de prononcer à mon âge; cependant, je ne crois pas que nous soyons devenus plus riches avec l'or du Pérou, ni plus heureux avec des besoins que nous ne connaissions pas auparavant. »

Charmée de l'à-propos et du sens de sa réponse, la dame prit l'enfant entre ses bras, puis regardant le marquis de *Montcalm*, elle s'écria : « Quel ornement! quelle consolation pour un père, d'avoir un fils si instruit et si bien élevé! Ah! que n'en ai-je un semblable au prix de la moitié de ma fortune! je me trouverais encore assez riche de posséder un tel trésor. »

SYLVINE-JOLIOTTE D'AUBENCOURT,

NÉE A PIERREFORT EN AUVERGNE, EN 1720.

ARTICLE PREMIER.

Combien la raison est tardive chez l'homme. — Préambule sur les qualités naturelles de la femme. — Combien l'homme gagnerait à donner une éducation plus solide aux femmes. — Beauté de Robertine, mère de Sylvine. — Ses défauts. — Son divorce avec le seigneur d'Aubencourt. — Celui-ci garde sa fille Sylvine auprès de lui. — Genre d'instruction qu'il lui fait donner. — Excellentes qualités de la demoiselle d'Aubencourt.

La raison est singulièrement tardive chez les hommes ; quels que soient les soins que l'on apporte à leur instruction, la légèreté, l'insouciance et l'étourderie sont le partage ordinaire de leurs premières années. Trop

souvent même ils ne sentent la valeur des choses, et ne deviennent sages qu'après un long cercle d'erreurs, d'inconséquences, d'écarts, et de fautes réitérées.

Il n'en est pas ainsi des femmes en général; bien que dépourvues d'éducation pour la plupart, elles sont mûres et sensées de très-bonne heure. Dès sa douzième année, une fille a déjà plus de maintien, de retenue, de conduite, d'aptitude, de sens et de pénétration; elle rend plus de services à la maison paternelle, qu'une douzaine de petits garçons de son âge.

C'est peut-être par rapport à ces excellentes dispositions, que l'homme ingrat, jaloux et despote, éloigne constamment la femme des études solides sous l'absurde prétexte des affaires du ménage. Son orgueil souffrirait trop sans doute, s'il était obligé de reconnaître en elle d'autre supériorité que celle de la parure, de la frivolité, de l'élégance et des manières.

Quelle inconséquence! Que les hommes consultent mal leurs plus chers intérêts. Puisqu'ils sont nés des femmes; puisque, dès le berceau, ils sont entre les mains des

femmes; puisqu'à leur adolescence, leur cœur incline si fortement vers elles; puisque, dans l'âge viril, la nature et les lois les unissent ensemble par des liens si puissans; puisque, dans la vieillesse, ils ne sauraient avoir encore de plus agréable société, d'appui plus doux, d'ami plus sensible et plus sincère; puisqu'enfin chaque jour de la vie, et à tous les instans, cet être, qui se targue de sa force prétendue, a un besoin renaissant de la femme qu'il a l'injustice de gourmander pour récompense de ses services; ah! combien l'homme gagnerait, ainsi que la société, s'il donnait une éducation plus sérieuse à la patiente et courageuse compagne de ses plaisirs fugitifs, et de ses longues peines!

Quel charme enchanteur d'habiter avec une personne dont l'esprit est cultivé! Une femme bien élevée, instruite, aimable et caressante, est une divinité sur la terre. Dépourvue d'éducation et de lumières, ah! quelle différence et quel contraste! Ce n'est le plus souvent qu'un brillant colifichet, une poupée joliment parée.

Henri d'Aubencourt, capitaine de vais-

seau, s'était marié de très-bonne heure avec *Marie-Robertine de Sousac*, riche héritière des environs de *Saint-Flour*. L'argent avait été le principal mobile de cette alliance irréfléchie; aussi fut-elle des plus malheureuses. Il faut de la fortune, sans doute; mais quand elle se trouve seule, elle s'évanouit bientôt, et les soucis amers naissent en foule.

La jeune *Robertine* avait une beauté égale à sa dot; mais elle était entièrement dépourvue des qualités qui font le charme de la société, et le bonheur de la vie. Ignorante à l'excès, gâtée dès son enfance par un père idolâtre et faible, elle était d'un caractère brusque et fier; tranchante, capricieuse, emportée, légère, étourdie, inconséquente et coquette, elle ne connaissait point ces égards réciproques, ces attentions complaisantes, ni cette affabilité qui préviennent si favorablement, et qui subjuguent les cœurs.

Cette femme imprudente et présomptueuse s'imaginait que son mari lui devait tout, et qu'elle ne devait rien à son mari. Prétendant absolument gouverner, et gou-

verner par le caprice, fermant l'oreille aux conseils les plus sages, s'irritant de la raison, la tournant même en ridicule, prodiguant l'or pour de vains atours et mille bagatelles dispendieuses, n'ayant nulle idée d'économie et gâtant ses enfans, elle devint insupportable à son époux; bientôt on parla de divorce; il fut signifié, et la séparation s'en suivit.

De cette union mal assortie étaient nés trois enfans, deux fils et une fille : c'est *Sylvine Joliotte d'Aubencourt* dont il est question dans cet article. Son père fit un avantage considérable à la mère, à condition qu'il garderait sa fille avec lui : *Robertine*, qui n'avait que le titre de mère, et qui n'aimait en tout que sa propre personne, y consentit bien volontiers; et la jeune *Sylvine* fut élevée à la maison paternelle par le précepteur de ses deux petits frères.

En moins de deux ans, on vit la différence qu'il y a entre un enfant sottement idolâtré, et celui dont on forme, par principes, le jugement, le cœur, l'esprit et les mœurs. L'instituteur s'attacha d'abord à

enseigner à son élève les langues, l'histoire et les autres connaissances relatives à la belle littérature. Ces sciences, comme on sait, ne constituent pas entièrement la véritable éducation, elles ne sont qu'un moyen d'embellir la morale. Le seigneur d'*Aubencourt* sentait cette vérité; aussi voulut-il que l'on tournât particulièrement de ce côté les études de ses enfans; et l'on ne leur enseigna les lettres qu'autant qu'elles pouvaient servir d'instrument propre à développer en eux, et faire paraître sous un plus beau jour, les qualités sociales.

En effet, à quoi sert un grand poëte, si ce n'est qu'un orgueilleux ou un fat, et s'il ne chante que le crime heureux, ou des choses frivoles? Qu'importe une excellente musicienne, si son âme et ses sentimens ne sont qu'au bout de ses doigt? Secondé d'un autre côté par une gouvernante industrieuse et sage, qui formait la jeune *Sylvine* aux différens ouvrages de son sexe, l'habile *Mentor* réussit, au gré du bon père, dans une entreprise moins difficile qu'on ne pense, et cependant presque toujours manquée.

Parvenue à sa onzième année, la jeune

d'*Aubencourt* maniait également bien et la plume et l'aiguille; elle lisait de manière à prouver qu'elle sentait ce qu'elle disait; elle dictait une lettre avec aisance, et racontait avec autant de précision que d'agrément. Comme elle avait lu avec attention l'histoire ancienne et moderne, comme sa mémoire était ornée de morceaux choisis dans les meilleurs ouvrages, rien n'était si varié et si attachant que ses entretiens toujours semés d'anecdotes instructives ou curieuses. Son père qui était fort instruit lui-même, se félicitait de plus en plus et des soins du maître et des progrès de l'élève. Il passait des soirées charmantes avec cette aimable enfant, et trouvait en elle les charmes d'une douce société.

Ce qui ajoutait un prix réel à tant de talens, fruits heureux d'une éducation sensément dirigée, c'est que *Sylvine* y joignait un grand fonds de modestie. Elle seule semblait ignorer qu'elle sût tant de choses; ou, quand elle se voyait dans le cas de les faire paraître, elle y mettait une telle retenue et tant de douceur, qu'elle semblait en quelque sorte demander grace de sa

supériorité et de ses avantages sur les autres personnes de son sexe.

Sylvine se trouvait-elle avec des demoiselles et des dames peu instruites, elle se mettait à l'unisson ; elle parlait de modes et de parures; elle affectait même d'en parler avec intérêt, bien qu'elle préférât une mise très-simple et qu'elle ne fût parée que de sa jeunesse.

S'habillant seule, se coiffant seule, elle n'avait guère d'autre femme-de-chambre qu'elle-même. Elle brodait des vestes pour son père ou des robes pour elle-même; elle faisait de la dentelle, du filet ou de la tapisserie. Ne dédaignant pas même de tricoter des bas pour ses frères, toujours elle était occupée à quelque chose; et cependant elle n'avait nul besoin de ces sortes d'occupations pour masquer, ainsi que tant d'autres, le défaut de son esprit ou la disette de ses pensées.

Il y avait une excellente gouvernante dans la maison du seigneur d'*Aubencourt*, et cette gouvernante, c'était *Joliotte* ellemême. Elle suivait assidûment les plus lé-

gers détails du ménage ; elle y maintenait un ordre admirable, une propreté charmante, et cette économie sévère, au défaut de laquelle la vie n'est qu'un tissu de soucis amers et de mécomptes renaissans. Tenant tout sous clef, et prévenant le gaspillage, elle dispensait elle-même aux domestiques ce qui leur était nécessaire pour leurs emplois respectifs. Se multipliant par une activité soutenue, elle veillait à tout, elle prévenait tout, et il ne se passait rien qu'elle ne le sût, et qu'elle n'en informât son père. . . . .

Survenait-il quelque étranger ? y avait-il de la compagnie ? cette charmante enfant recevait son monde avec autant d'empressement que de politesse ; et ce qui lui manquait du côté de la pratique et de l'usage, elle le compensait amplement par la cordialité, et par une candeur ravissante. Elle faisait de son mieux les honneurs du salon ou de la table ; elle s'étudiait à placer chacun suivant le rang qui lui convenait, et servait les convives selon leur goût. Eprouvait-elle des contrariétés ? comme elle avait été accoutumée de fort bonne

heure à plier son humeur selon les circonstances, elle conservait un empire absolu sur elle-même; elle affectait encore cet enjouement et cette gaîté qui, plus que tout reste, font le charme de la vie, et subjuguent les cœurs les plus farouches.

ARTICLE II.

Tendres soins de Sylvine pour ses deux petits frères. — On oublie la beauté de cette jeune personne pour ne parler que de ses vertus. — Promenade et goûter champêtre. — Orage imprévu. — Alarmes de Sylvine sur ses frères. — Ravin rempli d'eau qu'elle traverse au danger de sa vie. — Déplorable état dans lequel elle revient chez son père. — Fièvre ardente dont elle est saisie. — Son délire. — Sa mort. — Paroles du père désolé à ses deux fils.

TANT d'occupations et de surveillance, la culture de son cœur et de son esprit, et mille détails économiques n'empêchaient point que la jeune d'*Aubencourt* ne remplît les devoirs de sœur comme elle remplissait ceux de fille respectueuse et tendre. Sa vigilance et son excellent cœur subvenaient à tout. Comme son père s'absentait

fréquemment pour différentes affaires, il n'est pas de soins et d'attentions qu'elle ne prît pour ses petits frères; elle leur tenait lieu de mère dans la force du terme.

Se reposant le moins possible sur le service des domestiques, elle veillait elle-même à ce que ces jeunes enfans ne manquassent de rien. Elle les maintenait dans l'ordre et dans la plus grande propreté. Leur survenait-il quelque léger chagrin? elle les consolait; étaient-ils au jeu? elle s'amusait avec eux et cherchait ce qui pouvait leur plaire; étudiaient-ils? elle aplanissait les difficultés qui les embarrassaient; se sentaient-ils incommodés? soudain elle les soignait, elle les veillait avec la plus scrupuleuse attention: en un mot, elle avait pour eux la plus tendre sollicitude.

Les éloges prodigués d'ordinaire aux jeunes personnes ne roulent que trop souvent sur leur figure, sur la musique, la danse et la toilette: quoique *Sylvine* possédât passablement les talens agréables de son sexe, quoiqu'elle fût plus que jolie, bien faite et pétrie de graces, les qualités morales faisaient, pour ainsi dire, oublier

chez elle les avantages brillans, mais peu durables. Chacun ne s'entretenait que de son caractère tout aimable ; on était enchanté de son industrie, de sa vigilance, de son esprit, de sa dextérité, de son humeur vive et pleine de franchise. On ne savait ce qu'on devait admirer le plus ou de sa piété filiale, ou de sa tendresse fraternelle; ou de son cœur expansif, ou de sa belle ame. Dans les cantons les plus lointains, les mères la citaient à leurs filles comme un modèle, et quelques récits que l'on fît de ce rare sujet, on les trouvait encore beaucoup au-dessous de la réalité.

Hélas! ceux qui sont nés pour l'ornement et la joie de leur famille ne paraissent qu'un instant sur la terre chargée d'ingrats, de lourds frelons et de méchans! *Sylvine* éprouva cette destinée attachée trop souvent, hélas! au vrai mérite, mais il ne doit point se décourager pour cela. La vertu n'est-elle pas assez riche de sa propre estime, assez heureuse, assez grande par elle-même ? Ce sont les adversités qui finissent par mettre le comble à la gloire dont elle peut se passer à la vérité, mais qu'il importe beau-

préconiser, pour porter au bien le des humains.

Jeune *Sylvine* avait coutume d'aller les jours se promener avec ses frères et son père dans une campagne voisine du château d'*Aubencourt*. Là, ces sages enfans se plaisaient tantôt à s'ébattre sur l'herbe des prairies, tantôt à cueillir des fleurs et des plantes, dont le sein de la terre est si prodigue. Le livre de la nature, toujours ouvert et toujours intéressant, en fixant leurs yeux avides, alimentait tout à-la-fois leur curiosité, et touchait leurs jeunes cœurs aimans et sensibles.

Retenu par des affaires pressées qui l'obligèrent à un petit voyage près de *Riom*, le chevalier d'*Aubencourt* fit une absence avec le gouverneur de ses fils. La gouvernante de *Sylvine*, qui était d'une prudence consommée, les remplaça l'un et l'autre, et présida aux promenades accoutumées. Depuis quelque temps *Joliotte* brûlait d'envie d'aller se promener dans de grands bois un peu éloignés, et d'y faire un goûter avec ses frères. Tout fut donc préparé en consé-

quence, et l'on profita d'un superbe jour pour effectuer la partie concertée.

Rendue au lieu désiré, la jeune famille s'assit en cercle sous des chênes touffus, et elle y procéda de grand cœur au repas champêtre. Tandis que ces enfans se livraient à leur gaîté naturelle, et qu'ils mangeaient de grand appétit, l'horizon se couvrit de nuages; des coups de tonnerre se firent entendre sourdement au loin, et troublèrent la fête lorsqu'elle était à peine commencée.

Rien n'annonça d'abord que l'orage dût être considérable; cependant *Sylvine*, qui était la raison même, dit à sa gouvernante: Ma bonne amie, allons-nous-en bien vite; et elles s'en allèrent. A peine furent-elles hors de la forêt, qu'il s'éleva une tempête effroyable. Un vent impétueux déracina les arbres, et renversa les cabanes lointaines des villageois: la terreur saisit alors les petits d'*Aubencourt*, et ils ne purent marcher. La bonne prit dans ses bras le plus fort, *Sylvine* le plus jeune, et elles forcèrent la marche pour regagner le château le plus promptement possible.

En moins d'une demi-heure, elles eurent fait trois grands quarts de lieue ; déjà elles apercevaient dans le lointain les tourelles du donjon, quand il survint tout-à-coup une pluie semblable à un déluge ; l'eau tomba en si grande quantité, que les champs devinrent tout-à-coup une espèce de lac immense, de quelque côté qu'on portât la vue.

Pour comble de malheur, il y avait, pour retourner à *Aubencourt*, un ravin par où il fallait passer absolument ; le danger pressait ; il n'était guère possible d'attendre sans le rendre plus sérieux, car le ciel fondait en eau. Tandis que le passage était encore guéable, *Sylvine* et sa gouvernante y entrèrent avec courage, et s'y guidèrent avec une présence d'esprit peu commune dans une conjoncture si périlleuse. Quoique l'eau montât jusqu'à leur ceinture, et qu'elles trébuchassent à tout moment, quoiqu'elles eussent à lutter et contre la tempête et contre la frayeur des enfans, qui se débattaient et jetaient les hauts cris, elles ne perdirent point la tête pour cela. Près d'être englouties vingt fois dans ce gouffre,

tantôt elles se cramponnaient au premier arbre qu'elles pouvaient trouver, tantôt elles se serraient l'une contre l'autre, pour opposer plus de résistance à la masse des vagues que les vents en fureur amoncelaient autour d'elles.

Des hommes auraient eu de la peine à se tirer d'un si mauvais pas; on peut juger des efforts qu'il fallut à des femmes embarrassées, surtout comme elles l'étaient. Exténuée de fatigue, et toute trempée, *Sylvine* regagna, à la vérité, la maison avec ses frères; mais elle se trouva dans un état bien pitoyable. Dès qu'elle se fut un peu reposée, un froid mortel se glissa dans tous ses membres, à ce froid succéda bientôt une fièvre brûlante : le délire s'en suivit enfin, et durant les accès de son transport, elle s'écriait sans cesse : « Papa! j'ai sauvé mes « petits frères... Ne sois pas en peine, je me « porte bien aussi. »

C'en était fait; la jeune d'*Aubencourt* était frappée du coup de la mort : quelques soins que l'on prît de ses jours, une fluxion de poitrine la fit descendre au tombeau avant sa quinzième année. Son vertueux

ner sensément à la mamelle? Un tel prodige nous prouve les jeux et la prédilection de la nature, qui se plaît à dispenser un génie merveilleux aux uns, tandis qu'elle accorde à peine le sens commun à tant de milliers d'individus qui, la plupart du temps, n'ont que des vices, une laideur rebutante, ou une nullité absolue.

Cependant, comme l'éducation fait beaucoup, comme elle est l'unique supplément des qualités naturelles qui manquent trop souvent à l'homme, il importe beaucoup de saisir les beaux modèles, et de les mettre sous les yeux de nos élèves. C'est le plus puissant moyen de les piquer d'honneur et d'émulation. C'est ainsi, et non par de vaines exhortations, qu'on peut leur inspirer le goût de l'étude et l'amour de la gloire.

Chrétien-Henri était fils *d'Heinecken*, professeur d'histoire dans l'Université de *Leipsick*. Ce savant possédait une érudition immense, et surtout le talent non moins rare que difficile de bien enseigner. Comme il n'avait que le fils dont il est question, il essaya, par manière d'amusement, de lui apprendre à parler dès l'âge de huit mois.

Il lui présenta d'abord, autant qu'il le pouvait, chaque objet dont il était question; il en articulait ensuite distinctement et à haute voix le nom, l'usage, les propriétés. Peu après ces premières leçons, l'instituteur fut très-étonné d'entendre son élève prononcer non-seulement des mots, mais des phrases qui n'étaient point dépourvues de raison ni de sens.

Ce qu'il y eut de particulier dans l'instruction de petit *Henri*, c'est que son père ne lui enseigna point les sciences, ni par l'écriture, ni par la lecture, quoiqu'il lût fort bien, mais de vive voix seulement. Ce moyen est plus aisé et bien plus prompt, on en va juger. A seize ou dix-huit mois, ce tendre enfançon savait déjà par ordre les principaux événemens de l'Histoire Sainte, il les racontait même avec assez d'exactitude.

A deux ans et demi, il avait pareillement acquis des notions étendues sur la géographie et sur l'histoire grecque et romaine; afin de les lui inculquer plus profondément dans le cerveau, on avait eu la précaution de lui en dessiner les principaux traits sur

des cartons numérotés ; il les avait si bien retenus qu'il répondait sur-le-champ aux différentes questions qu'on ne manquait point de lui faire à cet égard.

Suivant cette méthode, bientôt le jeune *Henri* connut en outre la généalogie des grandes maisons de l'Europe. Mais ce surcroît d'érudition ne dépose pas en faveur du goût de son maître ; et c'est dommage qu'on ait surchargé la mémoire de cet enfant d'une nomenclature aussi stérile que fade et rebutante. Par la simple voie de la conversation, *Heinecken* apprit également la langue latine et la française, qu'il parlait aussi bien que l'allemand, sa langue naturelle.

ARTICLE II.

Réputation du petit Henri. — Le roi de Danemarck est curieux de le voir. — Portrait de cet enfant. — Discours qu'il prononce devant le prince. — Fermeté de sa contenance. — Apologue aux princesses danoises. — Les dames le prennent sur leurs genoux. — Mot flatteur du roi à la mère du petit orateur. — Ce que celle-ci répond. — Tableau charmant. — Départ d'Heinecken de la cour de Danemarck. — Joujoux, livres et bijoux qu'on lui donne. — Son retour à Lubeck. — On le sèvre à cinq ans. — Il meurt de chagrin. — Réflexion d'un historien sur cet enfant merveilleux.

La réputation du petit *Heinecken* croissait de jour en jour, et il était déjà connu dans les pays étrangers. Nombre de personnages illustres, et le roi de Danemarck entre autres, parut désirer de le voir ; il le fit venir en conséquence à *Copenhague*, et ce rare enfant y parut sous la conduite de sa mère.

On aurait peine à croire ce que l'on raconte de ce petit prodige, si *Martini*, dans

une dissertation publiée en 1730, ne l'attestait d'une manière convaincante. *Heinecken* parut devant le roi avec toutes les grâces de l'enfance, et la noble assurance qu'inspire le secret sentiment d'un mérite distingué. Sa taille était bien au-dessus de son âge; une physionomie des plus heureuses, de grands yeux bleus où respirait une gaîté enfantine; un regard qui annonçait autant d'esprit que de bon sens, une carnation couleur de rose, de superbes cheveux blonds retombant en anneaux, sur son front: tout prévint en faveur du savant au berceau.

Mais dès qu'il eut ouvert la bouche, sa parole distincte et posée, son accent agréable, le ton de sa voix argentine et douce, lui attirèrent une attention particulière. Il prononça alors un petit discours en latin, qui dura environ dix minutes.

Quoiqu'en présence d'une compagnie imposante et nombreuse, cet enfant ne se déconcerta en nulle façon, et sa mémoire fut très-fidèle.

Après ce discours, qui lui attira les plus vifs applaudissemens, le petit *Heinecken* récita en français un apologue ingénieux;

il était en vers et renfermait des choses infiniment flatteuses sur la reine et les princesses qui étaient présentes. Lorsque le jeune orateur eut fini, comme il était d'une figure charmante, plusieurs dames le mirent sur leurs genoux, et le comblèrent de caresses.

Un enfant de cinq ans, haranguant une tête couronnée, au milieu d'une foule d'officiers et de courtisans, c'était assurément un phénomène bien digne d'admiration; mais voici une particularité plus étonnante encore, et qui frappa beaucoup l'auguste assemblée.

Le roi de Danemarck s'étant approché de la mère d'*Heinecken* pour la féliciter d'avoir un fils si aimable et si savant, il lui demanda comment on avait pu parvenir à lui apprendre tant de choses en si peu de temps. « Sire, répondit-elle, je puis assurer à votre majesté que nous ne l'avons jamais tourmenté un seul instant pour cela; c'est presque de lui-même, c'est en causant avec son père, qu'il s'est instruit ainsi que vous le voyez. Il a une disposition naturelle pour les sciences. »

Y a-t-il long-temps que vous l'avez sevré, poursuivit le prince? — Oh! il tète

tomba en chartre, et mourut au bout de cinq semaines.

Cet enfant merveilleux, dit l'auteur du Dictionnaire Historique, plus étonnant cent fois que *Pic de la Mirandole*, ne fut montré qu'un instant au monde, étonné d'un tel prodige. Il en aurait fait sans doute l'ornement, s'il eût pu fournir une longue carrière. S'il vécut trop peu pour la satisfaction et le bonheur de ses parens, on peut dire néanmoins qu'il vécut assez pour sa réputation; puisqu'à son aurore il a obtenu un rang distingué parmi les enfans célèbres.

AMBROISE DE BOUFLERS,

DE LA BRANCHE DE RÉMIANCOURT,

NÉ A PARIS, EN 1734, ET MORT AGÉ DE ONZE ANS, EN 1745, A LA BATAILLE D'ETTINGUE.

ARTICLE PREMIER.

Les enfans susceptibles de courage, tout aussi bien que les hommes.—Mérite guerrier du jeune chevalier de Bouflers. — Éducation militaire de nos anciens Français.—Légers détails à ce sujet. — Soins du duc de Bouflers pour son petit-fils.—Livres qu'on met entre les mains du jeune chevalier.—Comment on lui inspire le goût de l'état auquel on le destine.—Exercices et jeux guerriers. —Utilité des langues.—Embarras de celui qui ignore la langue du pays où il se trouve. —Le chevalier de Bouflers familiarisé avec les langues étrangères.

Le courage et la fermeté ne sont pas seulement le partage des hommes faits. On a vu dans les siècles passés, on voit encore tous les jours des enfans donner des marques d'une valeur vraiment héroïque, et conser-

ver le sang-froid nécessaire au fort des dangers. Ce que *Plutarque* et d'autres historiens rapportent des jeunes Lacédémoniens, ce qu'osent tenter tous les jours les petits garçons de nos soldats, qu'on voit porter gaîment à manger à leur père au milieu des coups de mousquet et des boulets de canons; tout prouve ce que nous avançons ici. L'éducation, l'habitude et l'exemple sont les plus grands maîtres après la nature.

Ambroise, chevalier de *Bouflers*, fils du seigneur du même nom, ne va point figurer ici comme lettré. Quoiqu'il ait été élevé avec grand soin; quoiqu'il ait beaucoup profité dans les sciences qu'on lui enseigna dès ses tendres années, il est plus connu par son mérite guerrier que par sa science littéraire.

Chez nos anciens Français, où la force de corps était préférée aux lumières de l'esprit, c'était une coutume constante de livrer au métier des armes les enfans de bonne maison, dès l'âge de huit ou neuf ans. On en a vu, dit *Froissard* dans sa chronique continuée par *Monstrelet*, se trouver à de sanglantes batailles; conserver

d'une main leur bannière au milieu de la mêlée la plus serrée, et se battre de l'autre à grands coups de sabre; affronter une forêt de baïonnettes, pour n'avoir un tronçon d'arme, ou pour regagner quelques toises de terrain perdu; essuyer le feu roulant d'une mousqueterie nombreuse; aller chercher l'ennemi jusque dans ses retranchements; demeurer fermes au bruit épouvantable de trente bouches à feu, semant de toutes parts la terreur et la mort; aller ramasser des boulets pleuvant comme la grêle sur le champ de bataille, et les porter gaîment aux canonniers dépourvus; c'est ce que firent plus d'une fois des jeunes gens de douze ou treize ans, tout aussi bien que d'intrépides grenadiers.

Le jeune officier dont nous traçons l'histoire, nous rappelle et confirme ces traits héroïques. *Joseph-Marie*, duc de *Bouflers*, et gouverneur de *Flandres*, était son grand-père. Tout plein des hauts-faits de nos anciens chevaliers et de ses ancêtres, cet illustre capitaine eut singulièrement à cœur que son petit-fils leur ressemblât, et qu'il soutînt l'honneur de sa famille. Il lui

procura en conséquence une éducation propre à enflammer son courage naissant, et à lui inspirer l'amour de la gloire. On lui fit donc lire à cet effet les batailles d'*Alexandre*, la *Cyropédie*, la vie de *Duguesclin*, du chevalier *Bayard*, de *Henri IV*; les victoires de *Turenne*; l'histoire du grand *Condé*, de *Louis XIV*, et de *Villars*.

A sept ans, le jeune *Ambroise* connaissait non-seulement la vie des plus grands capitaines, mais il savait encore faire l'exercice avec autant de précision et d'aplomb qu'un vieux soldat, et ce qui est une espèce de tour de force, il exécutait le port et le maniement des armes, sans laisser tomber un écu de six livres qu'on lui plaçait entre ses coudes et ses côtés. Dès sa neuvième année, il avait pareillement acquis des notions fort étendues sur la tactique et dans l'art de la défense et de l'attaque des places. Il commandait fort bien les différentes évolutions militaires, et rangeait avec intelligence une petite armée factice en bataille; car un des principaux jeux de son enfance, était de placer et de remuer diversement des pièces

d'artillerie, des cavaliers et des fantassins de carton.

Il n'y a guère de position plus embarrassante, et même si dommageable, que celle de se trouver dans un pays dont on ignore les mœurs et la langue. On ne saurait donc trop recommander l'étude des langues vivantes à la jeunesse. C'est un talent de plus qui donne des droits à l'estime des hommes ; c'est un moyen sûr de doubler nos plaisirs et notre existence ; en effet, nous devenons tout-à-coup le compatriote et quelquefois l'ami de celui avec qui nous avons la facilité de correspondre. Faute de l'entendre, faute d'en être entendus, nous sommes morts pour lui, et il l'est de même pour nous à son tour.

Pénétrés de la vérité de ces observations, les parens du jeune *Boufflers* n'oublièrent rien, afin de lui procurer des connaissances si utiles, surtout pour un militaire qui, de même que le négociant, est si souvent dans le cas de se trouver chez les nations étrangères. Ils placèrent en conséquence auprès du chevalier des domestiques étrangers ; ce fut de cette façon qu'il apprit l'anglais, l'alle-

mand et l'italien; il sut parler ces langues, les traduire et les orthographier en peu de temps; car il n'est point de méthode meilleure que celle du simple usage et de la conversation, qui est une leçon vivante, et toujours suivie des plus grands succès.

ARTICLE II.

Première campagne du jeune chevalier de Boufflers.—Degrés de milice par lesquels il passe successivement. — On lui donne le grade de guidon.—Première rencontre où le jeune guerrier se signale.—Valeur avec laquelle il défend son drapeau.—Joie de son oncle.—Paroles de son père.—Belle réponse de l'enfant.—Poste périlleux du jeune chevalier à la bataille d'Ettingue. — Mouvement imprévu de l'armée anglaise, commandée par Georges II. — Déroute des Français. — Le chevalier de Boufflers a la jambe fracassée.—Un soldat l'emporte sur ses épaules au quartier de réserve.

Le chevalier de *Boufflers* avait à peine atteint sa dixième année, quand il fut obligé d'interrompre le cours de ses humanités pour faire sa première campagne. Nous étions alors en guerre contre les Anglais,

ligués avec l'Autriche, et le théâtre des combats était en Allemagne. Le petit *Ambroise* y suivit son père et son oncle. Tel est l'avantage de l'éducation et la force de l'habitude, que cet enfant ne parut guère plus étonné au milieu des camps, qu'à la maison paternelle. Il monta d'abord la garde comme simple fusilier; puis il parvint de grade en grade jusqu'à celui de guidon.

Le jour que le jeune officier fut installé dans son emploi, sa bravoure fut mise à une rude épreuve. Il était question d'aller au fourrage, et il lui fallut escorter une compagnie de cent vingt cavaliers. Chemin faisant, ils rencontrèrent une bande de Houlans, qui les attaquèrent et s'opposèrent à leur passage. Il fallut en venir aux mains; l'escarmouche fut si vive, que le petit chevalier, pour son étrenne, fut désarçonné, et tomba sous les pieds de son cheval; il y remonta heureusement, et il eut même assez de présence d'esprit pour conserver son drapeau. Il fit le coup de pistolet; il mit l'épée à la main, et se battit avec autant d'audace que s'il se fût trouvé depuis longtemps à de pareilles rencontres.

Revenu victorieux et légèrement blessé à la main droite, il courut saluer son oncle. Ce guerrier le prit entre ses bras, le serra avec tendresse contre sa poitrine, et laissa échapper des larmes de joie. S'apercevant alors que l'enfant avait reçu trois balles dans les cornes de son chapeau, et plusieurs autres dans les basques de son habit, et qu'il n'en parlait seulement pas, le marquis ne put revenir de sa surprise, et fut frappé d'admiration. Son père, qui vint l'embrasser sur ces entrefaites, lui dit : « Mais, « mon ami, pour avoir vu le feu de si « près, tu as l'air bien gaillard ! ! ! » — « Cher papa, reprit l'enfant, je n'ai pas « songé un seul instant à moi; je n'avais « qu'une crainte, c'était de perdre mon « pauvre domestique, qui a risqué vingt « fois sa vie pour sauver la mienne. Ah, « sans lui, je n'aurais point la consolation « de revoir à présent ni vous, ni mon cher « oncle ! »

Durant sept mois que le chevalier de *Boufflers* subit les plus rudes fatigues de la guerre, jamais il ne proféra aucune plainte. Dur à lui-même, généreux et plein de

bonté pour le soldat, il ne se prévalait en rien de sa naissance, et il observait avec ponctualité l'ordre et la discipline, si nécessaires pour maintenir la subordination. Quoiqu'il marchât souvent de nuit au milieu des campagnes désertes et des sombres forêts, quoiqu'il passât fréquemment tout auprès des postes ennemis, il se donnait bien de garde de manifester aucun mouvement de frayeur, bien naturelle cependant dans un âge encore si tendre.

Vint enfin la fameuse bataille livrée près d'Ettingue, village situé sur le Mein, dans l'électorat de Mayence. Lors de cette fameuse journée, le petit chevalier affecta plus d'assurance encore et de gaîté que de coutume.

Croyant apercevoir un air d'inquiétude répandu sur la figure du marquis de *Bouflers* : « Papa, lui dit-il, nous allons acquérir de la gloire aujourd'hui, et les Anglais « verront beau jeu. » — « Puisses-tu dire « vrai, lui répondit M. de *Bouflers*, d'un « ton pénétré ! Je crois que l'action sera un « peu chaude, dans le cas où nous ne nous

« reverrions plus, embrassons-nous, mon
« ami, et fais bien ton devoir. »

Une demi-heure environ après cette scène touchante, le combat s'engagea sérieusement. Le chevalier de Boufiers, embusqué avec ses cavaliers le long d'un ruisseau, essuya un feu roulant qui dura trois grands quarts-d'heure. Le canon ronflait de part et d'autre de la manière la plus terrible; des tourbillons de fumée dérobaient entièrement la vue des deux armées; de longues files d'hommes tombaient morts à chaque instant, et la terre était jonchée de cadavres.

Vers la fin de l'action qui, jusqu'alors, s'était décidée pour les Français; les Anglais commandés par *Georges II*, firent un mouvement inattendu; le maréchal de *Noailles*, général de l'armée française, y fut trompé. Il donna soudain des ordres pour se mettre en mesure; malheureusement ils ne parvinrent pas à temps. L'ennemi tirait sur nous à bout portant; nos premières batteries furent démontées, la terreur et la confusion gagnèrent de rang en rang, et nous ne pûmes nous rallier. »

Dans cette funeste conjoncture, le cheva-

lier de *Bouflers*, qui n'avait point reçu de commandement pour se tirer de l'endroit périlleux où il était, voyait tout son monde criblé de coups et tomber autour de lui. Il eut lui-même la jambe gauche fracassée, il perdit connaissance, et glissa sous le ventre de son cheval; alors un soldat se hasarda de le prendre sur ses épaules pour le sauver, et il le porta comme il put au quartier de réserve.

ARTICLE III.

Respect qu'inspire le mérite même à nos ennemis.—Réputation du jeune chevalier.—Preuve honorable.—Le soldat qui le porte, est arrêté.—Il est relâché soudain au nom seul de Bouflers.—Il parvient jusqu'au camp français.—Examen de la blessure du chevalier.—Déclaration des chirurgiens.—Parole plaisante du jeune héros.—Délai qu'il demande avant qu'on lui coupe la jambe.—Lettre qu'il écrit à sa mère.—Il se livre à l'opération.—Il y succombe.—Baiser qu'il donne à son père.—Ses dernières paroles.

Quel est l'ascendant du mérite et des talens! Heureux cent fois les sujets bien

nés qui en ont, ou qui s'évertuent afin d'en acquérir ! Plus durables, plus précieux, à tous égards, que les dons incertains de la fortune, les avantages qui nous sont personnels, impriment du respect, et commandent l'estime de nos ennemis eux-mêmes. La réputation de sagesse et de bravoure du jeune chevalier, avait pénétré jusque chez les Allemands. Le soldat qui le portait évanoui et tout sanglant entre ses bras, fut arrêté à trois reprises différentes par des Autrichiens ; et trois fois, à l'aspect de l'enfant blessé, au nom seul de *Boufflers*, il fut relâché, et il parvint au camp français.

Lorsque le jeune guerrier eut pris un peu de repos, et qu'il fut revenu à lui, on examina sa blessure ; elle fut jugée sans remède, et les chirurgiens déclarèrent qu'il fallait lui couper la jambe : on ne lui dissimula pas la nécessité et l'urgence de cette douloureuse opération. Rappelant alors son courage : « Puisqu'on ne saurait faire autre« ment, répondit-il avec cette gaîté ordi« naire aux Français, j'aime encore mieux « perdre une jambe que la tête.

Dans cette cruelle extrémité, le sage et respectueux enfant se sentit plus que jamais pénétré des plus tendres sentimens envers les auteurs de ses jours. Il demanda une demi-heure de délai : il se fit apporter de l'encre et du papier ; puis il eut assez de force et de présence d'esprit pour écrire la lettre suivante :

« CHÈRE MAMAN,

« Je viens de recevoir une blessure à la « jambe ; je ne vous cacherai point qu'il « faut absolument qu'on me la coupe. Je « souffre plus que je ne saurais vous le « dire ; mais c'est moins de mon mal, que « de la douleur que vous allez ressentir en « apprenant ce malheur.

« Je pense bien survivre à l'opération ; « mais si mon sort en ordonne autrement, « que j'aie au moins la consolation de vous « embrasser dans cette lettre ! Que cet écrit « d'un fils qui vous chérit autant qu'il vous « respecte, soit pour vous, chère maman, « une nouvelle preuve de mon tendre sou- « venir et de ma reconnaissance pour vos « bienfaits.

« Ne vous inquiétez pas, chère petite « maman ; dans peu je serai bien rétabli. « embrassez pour moi ma sœur et mon bon « ami. (c'était son ancien gouverneur). »

Après avoir écrit cette lettre, le jeune héros recommanda avec la plus tendre sollicitude, qu'elle fût envoyée sur l'heure à sa maman ; il poussa même l'attention jusqu'à faire payer largement le courrier en sa présence, puis il s'abandonna fermement à l'opération.

Elle fut faite avec non moins de dextérité que de soins et de promptitude. Cependant cet intrépide et trop sensible enfant ne put y survivre. « Je me meurs, dit-il « d'une voix étouffée !..... Papa je vais vous « quitter !... Portez à maman, je vous prie, « portez ce dernier baiser que je vous donne « pour elle. »

Son père, fondant en larmes, s'inclina alors pour recueillir la dernière caresse de son cher fils qui ajouta : « Cher papa ! ce « n'est pas la vie que je regrette, c'est vous ; « c'est de ne plus revoir ma tendre mère ; « c'est la disgrace de voir la bataille gagnée « par les Anglais. »

VOLNEY-BEKNER,

NÉ A LONDONDERI, VILLE D'IRLANDE, EN 1748, ET DÉVORÉ, A L'AGE DE DOUZE ANS, PAR UN REQUIN.

ARTICLE PREMIER.

Le jeune Volney-Beckner privé des avantages d'une bonne éducation. — Il est dédommagé par les dons de la nature. — Science nécessaire à un marin. — Comment le père de Volney lui apprend à nager. — Habileté et force du jeune Beckner en nageant. — Combien il s'applique à sa profession. — Réflexion sur l'éducation. — Frugalité et dureté de celle de Volney. — Capacité de cet enfant. — Grade dont il est jugé digne à douze ans. — Paroles flatteuses de son capitaine.

L'ENFANT dont nous parlons ici n'eut pas l'avantage d'être issu d'une famille riche ni distinguée ; mais qu'importe la naissance? Que font les richesses ? Souvent elles corrompent les mœurs. Celui qui est probe, celui qui est honnête et sage n'a pas besoin d'aïeux. *Volney-Beckner* naquit d'un pauvre matelot irlandais, il ne reçut d'autre

instruction que celle qui était relative à la profession de son père. Cependant, tout privé qu'il fût d'éducation, il n'en mérite pas moins une place dans cette biographie. La nature l'avait doué d'une singulière aptitude, soit pour ce qui concerne l'adresse du corps, soit pour l'intelligence et la pénétration de l'esprit. Il avait surtout une trempe d'ame peu commune; et, dès ses tendres années, il montra un courage et des sentimens qui l'auraient porté sans doute à de grandes entreprises, s'il eût pu fournir une carrière plus longue.

Une science essentielle pour un marin et même pour toute autre personne dans le cas de voyager, c'est sans contredit celle de la natation. Outre que cet exercice est très-favorable à la santé, et qu'il donne de la souplesse aux membres, il est encore indispensable dans un naufrage; il n'est point de milieu en pareil cas : il faut périr, ou savoir nager. Tout enfant, n'importe de quel sexe, devrait donc savoir l'art de se soutenir sur les eaux, même avant de connaître ses lettres. Car enfin, le premier

savoir, c'est celui de notre propre conservation.

Sitôt que le petit Beckner fut sevré, son père lui apprit à se mouvoir et à se gouverner au milieu des flots, lors même qu'ils étaient le plus agités. Il le jetait dans la mer du haut de la poupe; puis plongeant soudain dans ce perfide élément qui engloutit tant d'hommes et de richesses, il allait l'y chercher.

Il le soutenait ensuite d'une main; il lui enseignait à étendre ses petits bras et à mouvoir ses pieds débiles.

L'élève devint si hardi, si habile et si vigoureux que dès sa quatrième année, il suivait le vaisseau où il avait été élevé, l'espace d'une ou deux lieues en nageant. Au moment où la lassitude le surmontait, et qu'il commençait à disparaître, son père qui tenait sur lui un œil attentif, allait le prendre, et le ramenait sur son dos. Quelquefois, quand le petit bonhomme n'était pas extrêmement fatigué, il se cramponnait avec adresse le long d'une corde qu'on lui tendait, et grimpait, ainsi qu'un rat, dans le navire.

Devenu un peu plus grand, le jeune mousse savait déjà se rendre utile à l'équipage. Dans le gros temps, quand le vent soufflait avec impétuosité; quand il déchirait les voiles, et que la pluie tombait en torrens, il n'était pas un des derniers à la manœuvre. L'écureuil ne court pas avec plus de vélocité sur les arbres de la Laponie, que Volney le long des cordages et des antennes. Lorsqu'il était à la cime du grand mât, même au fort de l'orage; il paraissait aussi peu étonné qu'un passager étendu dans son hamac.

Tel est l'empire de l'habitude et de l'exemple; heureux celui qui n'en voit que de bons! Bercés dans la mollesse de nos cités, livrés à des bonnes ignorantes et pusillanimes, la plupart des enfans tremblent souvent, comme la feuille au craquement d'une armoire; ils sont près de s'évanouir à la vue d'une souris passant à leurs pieds; il n'en est pas ainsi de ceux qui sont élevés au sein des travaux, et qui contemplent des hommes valeureux.

Nourri de biscuit fendu à coups de hache, à peine désaltéré d'eau trouble et fourmil-

lant de longs vers, à moitié couvert d'un gros sarrau de toile, prenant quelques heures de sommeil sur des planches, et réveillé en sursaut au moment qu'il reposait le mieux; telle était la vie du jeune *Volney*, et il n'en jouissait pas moins d'une santé robuste. Rarement il eut un rhume; jamais il ne connut la fièvre ni cette foule de maladies nées de la bonne chère, de la mollesse et d'une vie désœuvrée.

L'éducation mâle et sévère est toujours la meilleure; c'est elle seule qui forme les hommes supérieurs; l'histoire de tous les siècles nous en fournit une multitude d'exemples. Telle était l'aptitude et l'industrie de *Beckner* dès sa douzième année, qu'il fut jugé digne à cet âge d'obtenir un grade avancé et d'avoir un double prêt. Le capitaine du vaisseau où il servait, le citait comme un modèle aux autres pilotins. Il ne craignit pas même de dire un jour en présence de l'équipage : « Si ce petit homme « continue de se conduire avec autant de « bravoure et de sagesse, je ne doute pas « qu'il n'obtienne une place bien au-dessus « de celle que j'occupe. »

ARTICLE II.

Combien le petit Volney était sensible à la louange. — Son bon sens naturel. — Réponse juste qu'il fait à une question. — Petite fille américaine qui tombe dans la mer. — Le père de Volney s'y jette pour la sauver. — Approche d'un requin ou tiburon. — Secours que le matelot implore. — Personne n'ose lui en porter. — Hardiesse du jeune Beckner. — Il combat contre le requin. — Spectacle effrayant. — Le père échappe. — Son enfant est dévoré par le monstre. — Réflexion sur l'action héroïque du jeune Volney.

Le petit *Volney* était fort sensible aux louanges qu'il avait méritées. Quoique privé de l'étude des lettres qui cultivent l'esprit, étendent nos connaissances et nous donnent une idée plus juste des choses; il aimait la gloire par instinct, et faisait de grands efforts pour en acquérir. On lui demandait un jour ce que c'était que la gloire: « C'est, répondit-il sur-le-champ, de bien « servir sa patrie, et de remplir avec dis« tinction les devoirs de son état. »

Parmi plusieurs traits d'audace et de cou-

rage qu'il manifesta dans des rencontres très-périlleuses, nous en citerons un seulement, parce qu'il suffit pour honorer à jamais la mémoire de ce jeune marin.

La fille, toute petite encore, d'un riche Américain, passant du Port-au-Prince en France, s'était écartée de sa gouvernante indisposée pour lors, et prenant quelque repos. Profitant du sommeil de sa bonne, la jeune imprudente courut sur le pont du vaisseau. Là, tandis que la curiosité fixe ses regards avides sur l'immense étendue des ondes, un roulis inattendu lui fait tourner la tête, et elle tombe dans la mer. Le père de Volney, l'ayant aperçue, s'élança après elle, et la rattrapa par son fourreau, en cinq à six brassées.

Pendant que le matelot nageait d'une main pour gagner le bâtiment, et que de l'autre il tenait la petite serrée contre sa poitrine, il aperçut de loin un requin ou tiburon qui s'avançait droit à lui. *A moi!...* s'écria *Beckner!* Le péril était pressant; chacun accourt sur le pont; personne n'ose aller au-delà; on se contente de tirer plusieurs coups de carabine; mais le mons-

tre, battant la mer à grands coups de queue, est déjà tout près d'atteindre la proie qu'il convoite.

Dans cette affreuse extrémité, ce que des hommes vigoureux n'osaient tenter, l'amour filial le fit exécuter à un enfant. A l'aspect du danger de son père, le petit *Volney* s'arme d'un sabre large et pointu; il se précipite à la mer; puis plongeant avec la vélocité d'un poisson, à la manière des nègres qui sont très-habiles à cette espèce de combat, il se glisse par derrière, sous le ventre du monstre, et lui enfonce le fer jusqu'à la garde.

Assailli ainsi à l'improviste et profondément blessé, le requin laisse le matelot; mais dans sa rage, il s'acharne contre l'agresseur audacieux dont il éprouve les coups redoublés.

Quel déchirant spectacle! qu'il est digne d'admiration! l'Américain tremblant d'une part pour sa chère fille dont il voit la dernière heure; d'une autre part, un marin généreux exposant ses jours pour sauver ceux d'un enfant qui n'est pas le sien; ici tout l'équipage levant les mains au ciel,

en voyant le jeune *Volney* lutter contre un ennemi si supérieur, et affronter une mort inévitable pour la détourner de son père, c'est ce qu'on ne saurait retracer sans verser des larmes d'attendrissement.

Cependant le combat était trop inégal, et il n'y avait point d'autre refuge qu'une prompte retraite. Parmi nombre de cordages que l'on s'empresse de tendre au père et à son fils, ils parviennent à en saisir chacun un de leur côté. On les retire promptement tous deux à force de bras; déjà ils sont au-dessus de la superficie des eaux à la hauteur de plus de quinze pieds; déjà des cris d'allégresse se font entendre; *les voici! les voici!* s'écrie-t-on à diverses reprises! ils sont sauvés!....

Hélas! non, ils ne sont pas sauvés! ou du moins une victime doit être sacrifiée pour les autres. Furieux de voir que sa proie va lui échapper, le requin plonge pour prendre un élan aussi vigoureux que celui du tiburon dont il est fait mention dans l'histoire naturelle, et qui coupa la cuisse d'un matelot provençal, au moment même où ses compagnons le tiraient par

un cordage; puis sortant de la mer avec impétuosité, il s'élance comme la foudre, et de ses dents tranchantes, l'effroyable monstre sépare en deux l'intrépide et malheureux enfant suspendu en l'air. L'autre partie de son corps, palpitant et sans vie, arrive avec son père et la petite Américaine évanouie sur le bord du navire.

Ainsi mourut à douze ans et quelques mois ce jeune marin de grande espérance, et digne assurément d'un meilleur sort. Quand on réfléchit à l'action généreuse qu'il tenta; quand on considère le motif sacré qui le lui fit entreprendre, on est ému de douleur qu'il y ait succombé. Cependant, ces grands exemples ne sauraient être perdus: si l'individu qui les montra périt si cruellement, la mémoire de sa vertu et de son action héroïque ne sauraient s'anéantir. Le récit fidèle ne peut qu'animer d'un saint zèle la jeunesse sensible, et l'engager à reproduire de siècle en siècle ces traits non moins recommandables.

VALENTINE D'HÉROUVILLE,

NÉE DANS LA BEAUCE EN 1749.

ARTICLE PREMIER.

Préambule sur la futilité des talens qui ne sont qu'agréables.—Défaut ordinaire dans l'éducation des jeunes personnes. — Valentine apprend à danser avant d'apprendre à lire. — Défauts de cette petite fille. — Sa mère n'y fait nulle attention. — Éloges prodigués à Valentine. — Son habileté sur le clavecin. — Son succès à la cour. — Surprise des artistes.

La jeune personne dont nous allons parler naquit d'un riche particulier des environs de Chartres. Soit au physique, soit au moral, la nature lui avait départi les plus rares dispositions; mais ses parens ne songèrent qu'à lui faire acquérir des talens brillans, et aucun de ceux qui sont utiles.

Comme ce qui n'est qu'agréable ne saurait attirer qu'une admiration frivole, comme il ne mérite réellement qu'un médiocre degré d'estime, *Valentine* ne devrait point être rangée parmi les *modèles*

du jeune âge. Si nous l'admettons dans cette galerie, c'est pour démontrer d'abord que la plus tendre enfance est en général susceptible d'instruction, et capable de progrès marqués dans les arts; c'est pour faire sentir ensuite, par un exemple frappant, un défaut trop ordinaire dans l'éducation des jeunes personnes; défaut qui consiste à développer seulement de beaux dehors en elles, et à laisser incultes les facultés intellectuelles, dont on a un besoin renaissant dans tous les lieux, dans tous les âges, et dans toutes les positions de la vie.

Danser avec légèreté, se présenter avec aisance dans la société, jouer quelques scènes de comédie, pincer de la harpe et toucher du forté-piano, voilà à peu près ce qui constitue l'éducation de beaucoup de jeunes personnes. On leur fait faire ensuite *la première communion*, en observant scrupuleusement ce qui concerne l'élégance des vêtemens, la mise la plus recherchée et de beaux dehors. C'est fort bien, oui : mais l'intérieur, mais les bonnes œuvres, mais les actions vertueuses qui devraient découler, pour toute la vie, du grand acte de

religion qui constitue le vrai disciple du Christ, je le demande : où sont-elles ?...... Quoi qu'il en soit, après la cérémonie auguste, voilà nos demoiselles tout élevées. Bientôt on leur cherche un mari, puis on les met en ménage. Oh ! qu'il est à plaindre celui qui ne rencontre dans son épouse, qu'une femme de cette espèce, et quel cruel mécompte il éprouve!

Par une inconséquence qui provient sans doute de la légèreté et d'une vanité ridicule, la mère de *Valentine* voulut que sa fille sût danser avant que d'apprendre à lire. Les maîtres de danse les plus renommés furent donc mandés de toutes parts. La petite répondit parfaitement aux désirs de sa maman; dès l'âge de cinq ans, elle exécutait avec précision les pas les plus difficiles; et, par le moyen d'un fréquent exercice, les attitudes les plus pénibles ne furent bientôt plus qu'un jeu pour ses membres délicats et flexibles.

Il faut convenir que *Valentine* était désobéissante jusqu'à l'opiniâtreté; gourmande, jusqu'à se rendre malade; babillarde, importune et orgueilleuse à l'excès.

Rétive, colère, et s'emportant dès la moindre remontrance, elle battait sa bonne pour un chiffon, et manquait ouvertement aux personnes qui osaient improuver une telle conduite. Mais cet enfantillage et ces gentillesses s'excusaient facilement. Elle avait un petit air si mutin! elle pirouettait avec tant d'agilité, tantôt sur les deux pieds, tantôt sur le talon! On la citait comme une merveille. Les plus jolies femmes de Paris se la disputaient à l'envi, pour l'accabler de caresses et de bonbons.

Dans ce qu'on appelle l'éducation de certaines gens, la musique est comptée pour la partie essentielle. L'histoire, la morale, les langues, celle même du pays natal, tout cela est très-peu de chose. Avec l'art de sauter, on se hâta, comme de raison, d'enseigner le solfége à la jeune danseuse. Ensuite des artistes expérimentés lui placèrent avec toutes les précautions possibles les mains sur le clavecin; car on connaît les suites dangereuses d'un mauvais *doigter*.

Les petits prodiges, dans cette partie, ne sont point rares. En effet, pour peu que

l'oreille soit délicate, elle saisit bien plus vite les rapports des sons harmonieux, que l'esprit ne comprend le sens métaphysique d'une idée. Ajoutez à cela l'estime presque exclusive que les personnes superficielles attachent à la musique; pesez les dépenses considérables qu'on n'hésite point de faire pour qu'un enfant rivalise les musiciens eux-mêmes; alors vous serez moins étonné de voir quelquefois une marionnette de huit ans, parcourir lestement les touches d'un clavier, mais ne savoir pas épeler encore.

L'attention soutenue, le travail et les soins surpassent jusqu'aux obstacles de la nature; ils enfantent des miracles, surtout quand l'amour-propre sert de véhicule à ces grands efforts. La petite fille dont il est question devint dans peu une des plus habiles clavecinistes de la capitale; on lit dans un Mercure de France qu'ayant paru à Versailles, elle n'avait alors que neuf ans, on lui entendit exécuter, à livre ouvert, les œuvres les plus difficiles. Le jeu de la petite musicienne n'était rien moins qu'ordinaire, et ses préludes étaient uniques : sans s'astreindre précisément à la note, elle rendait

parfaitement le sens des phrases; elle le variait avec goût, et savait embellir jusqu'au moindre passage.

Les courtisans qui entendirent cette élève d'*Euterpe* ne se lassèrent point d'admirer et d'applaudir. Mais quel fut leur étonnement, lorsque *Valentine*, fermant tout-à-coup ses cahiers, se mit à jouer de tête, et rendit ses propres idées! Passant tour-à-tour du genre grave au gracieux, du plaisant au sublime, du terrible au plus tendre, elle improvisa durant près d'une heure, et elle étonna, dit M. de la Place, les maîtres de la chapelle du roi.

ARTICLE II.

Pension et présens que la reine fait à Valentine.—Ignorance ordinaire à beaucoup de jeunes musiciennes.—Avantage de savoir peindre sa pensée.—La culture des mœurs et de l'esprit doit aller avec celle des arts. —Ineptie de Valentine, loin de son instrument. — Elle n'a aucune notion d'histoire et de géographie. — Trivialité de son langage.—Sa manière d'orthographier.— On la marie à quinze ans. — Elle abandonne la musique. — Sa prodigalité. — Son humeur impérieuse. — Elle déplaît à son mari. — Son divorce et sa misère.

Des talens si marqués ne demeurèrent point sans célébrité ; la reine accueillit avec bonté la jeune musicienne, et lui fit, sur sa propre cassette, une pension de cinq cents livres. Elle lui donna un trousseau complet et des robes superbes ; elle lui fit présent aussi d'un clavecin orné de belles peintures, et qui était un vrai chef-d'œuvre de mécanique ; elle voulut aussi que *Valentine* voyageât en Italie, afin qu'elle se perfectionnât près des *virtuoses* romains, toujours nos maîtres soit pour le chant, soit

pour la composition, soit pour la manière d'exécuter.

La musique est une science charmante à tous égards; mais c'est peu de chose, si l'on n'y joint les autres connaissances qui forment la raison et dirigent la conduite. Cependant rien de si commun que de rencontrer des jeunes personnes qui, singulièrement exercées en musique, sont d'une ignorance profonde dans les sciences les plus nécessaires, et savent lire à peine. Tout leur esprit, tout leur mérite est le long d'une épinette. Tirez-les de là, elles sont muettes comme des poissons, et ressemblent à des automates.

Quoi de plus utile, quoi de plus agréable néanmoins que le talent de la parole? Quoi de plus beau que l'art de savoir peindre ses pensées? L'homme et sa compagne ne sont destinés à demeurer éternellement dans un concert. Il est mille situations dans la vie, soit pour se conduire, soit pour gouverner les autres, où il importe de savoir penser, écrire et raisonner; et il y a quelque différence entre un pas de *rigodon*,

entre une ariette, et un raisonnement suivi ou un plan sagement conçu.

Valentine, qui ravissait tout le monde dès quelle jouait ou qu'elle chantait, était d'une ineptie étonnante dès qu'elle était loin de son instrument. Aussi inhabile à s'exprimer de vive voix que par écrit, elle n'avait nulle teinture d'histoire, de morale, de géographie, ni de sa langue; elle n'articulait pas un mot, qu'il ne fût accompagné de fautes de prononciation ou de grammaire. Écrivait-elle à une de ses amies? rien n'était si commun que ses pensées, si impropre que ses expressions, ni si entortillé que son style. Son orthographe répondait parfaitement à sa diction, et formait souvent des *quiproquo* risibles, et des sottises plus que ridicules. A table, comme en conversation, toujours elle prenait la parole; toujours elle voulait parler de tout, et ne savait rien. Confondant les lieux et les temps, ne connaissant pas même le pays qu'elle habitait, elle eût été fort embarrassée de dire le nom, la source, et le cours de la rivière qui coule au milieu de Paris.

On maria *Valentine* à quinze ans ; avant sa seizième année, elle avait déjà abandonné la musique pour se livrer à ses fantaisies ; le bal, l'opéra, les dîners, la parure, et mille colifichets dispendieux eurent bientôt dissipé sa dot, qui était pourtant fort considérable. N'ayant nulle idée de ce qu'elle devait, soit à son mari, soit au monde, soit à elle-même ; inconséquente, vaine, brusque, inégale, exigeante et fière, elle devint insupportable à chacun. Son mari, charmé un instant de sa beauté, et bientôt dégoûté de son humeur, se sépara d'elle pour jamais.

Ainsi la jeune merveille si prônée à dix ans, fut oubliée à dix-sept. Devenue sa maîtresse, elle commit les plus lourdes sottises ; elle devint un objet de mépris, et elle tomba dans une misère affreuse, suite inévitable d'une éducation mal dirigée, et d'une tête dépourvue d'idées saines.

L'histoire de *Valentine* se reproduit malheureusement tous les jours sous nos yeux. A quoi doit-on en attribuer la faute ? Avouons-le avec franchise ; c'est à la mauvaise éducation que l'on donne sans cesse

aux jeunes filles. Bien des mères ne voient absolument que la musique et la danse. Comptant pour rien les qualités du cœur et de l'esprit, elles ne trouvent d'instruction, de talent et de mérite, que dans un *piano-forté*. Peu leur importe que leurs enfans n'aient aucune idée morale; peu leur importe qu'ils ne sachent ni penser, ni s'exprimer, ni écrire, ni même lire; pourvu qu'ils jouent d'un instrument, pourvu qu'ils walsent avec légèreté et demi-nus dans un bal, chacun s'extasie : voilà les sujets par excellence.

Quel écart de principes, et quel aveuglement! Quoi donc? est-ce ainsi que l'on forme des femmes de ménage et d'heureuses mères de famille? Si encore les jeunes personnes, dont on sacrifie cruellement les plus belles années de la vie à de vains agrémens, acquéraient quelque habileté dans l'art si long qui, tel que la poésie, se refuse à la médiocrité, et demande des talens supérieurs! Mais point du tout : sur cent élèves, il est rare d'en rencontrer cinq à six qui soient musiciens; presque tous exécutent sans goût et par routine quelques

sonates, et le reste est de l'algèbre pour eux.

On ne conçoit rien en vérité à une pareille inconséquence. Que résulte-t-il d'une erreur occasionnée, d'un côté, par la vanité et l'ignorance des parens; d'un autre côté, par le peu de délicatesse des maîtres qui, visant seulement au cachet, se donnent bien de garde de dire la vérité? il résulte qu'après de grandes dépenses de temps et d'argent, une jeune fille qui n'a étudié que les touches d'un *forté*, est tout-à-fait inepte en ménage. A peine est-elle mariée, qu'elle abandonne bien vite la musique : trop heureuse si elle ne prend point les mœurs qui sont l'apanage trop ordinaire d'une partie de ceux qui la professent; et qui lui furent imprudemment proposés pour modèles par des mères coquettes, dissipatrices et frivoles.

LOUIS DUC DE BOURGOGNE,

PETIT-FILS DE LOUIS XV;

NÉ AU CHATEAU DE VERSAILLES, EN 1751, ET MORT DANS LA MÊME VILLE, A L'AGE DE NEUF ANS.

ARTICLE PREMIER.

Il est rare d'écrire la vie d'un enfant. — Combien celle du duc de Bourgogne mérite de l'être. — Ses qualités naturelles. — Nouveau prix que l'éducation leur donne. —Préjugés sur le temps de l'éducation. — Elle doit commencer de bonne heure. — Principe à ce sujet. — Désir singulier du duc de Bourgogne pour apprendre. — On l'instruit en l'amusant.—Justesse des questions de cet enfant.—Il apprend la géométrie.—Ses progrès et preuves qu'il en donne. —Ce qu'il dit en décrivant un cercle.

C'EST peut-être la première fois, dit le marquis de *Pompignan*, auteur de l'éloge du jeune prince dont j'esquisse l'histoire, que l'on écrit la vie d'un enfant de neuf ans; mais c'est aussi la première fois sans doute qu'elle mérite de l'être. De basses flagorneries ne l'ont point dictée; elle est

intéressante à tous égards. Excellent naturel, docilité, amour de l'étude, générosité, discrétion, piété filiale, patience héroïque dans la douleur, sens exquis, élévation d'ame, ce rare enfant réunissait les plus belles qualités ; et elles furent perfectionnées par une excellente éducation.

Le duc de *Bourgogne*, dit *Villermet*, à son tour, était heureusement né ; la nature l'avait partagé si libéralement, que, dans la plus médiocre condition, il aurait percé la foule obscure de ses égaux, et se serait bientôt élevé aux places éminentes. Mais ce qu'il y a de consolant pour ceux qui sont moins favorisés de la nature, c'est que les soins avaient plus fait encore que la nature chez ce jeune prince. Au défaut même des riches dons de cette bonne mère, il est certain qu'à force de culture, il ne serait point resté confondu parmi les sujets vulgaires.

Il y a un préjugé malheureusement accrédité par rapport à l'époque où doit commencer l'éducation des enfans. On croit communément qu'ils sont incapables d'application avant l'âge de sept ou huit ans, ou du moins que l'application leur devient

nuisible; c'est une erreur préjudiciable. En effet, leurs plus tendres années peuvent être employées utilement sans nuire en rien à leur santé. Une foule de personnes qui ont mal compris *J.-J. Rousseau*, ne craignent point de laisser languir leur fils ou leur fille dans une oisiveté absolue jusqu'à neuf ou dix ans. Qu'ils sont éloignés de connaître la nature de l'homme, avide et altéré d'instruction dès le berceau!

Le grand art, c'est de savoir mettre à profit ces bonnes dispositions; c'est de piquer adroitement la curiosité des jeunes élèves; c'est de ne pas les effaroucher par la contrainte et trop de sévérité; c'est de ne point les rebuter par de rudes traitemens, et d'avoir beaucoup de patience.

Ainsi que les autres enfans, le petit duc de Bourgogne était né avec un désir naturel qui le portait à vouloir être instruit de tout. Apercevait-il un objet? son premier mouvement était d'y porter la main pour le palper; son premier mot était: « Qu'est-ce « cela? Pourquoi? Comment? » afin d'en juger. Dès sa quatrième année; il fut aisé

de voir qu'il lui fallait, outre les amusemens de son âge, des occupations et des études propres à fixer l'inconcevable activité de son esprit.

Le duc de Bourgogne était bien jeune encore pour être livré aux études sérieuses. Cependant comme le jeu finissait quelquefois par lui causer de l'ennui, et qu'il prenait plaisir à écouter les conversations tenues sur différens objets, on prit le parti de l'instruire tout en l'amusant. On lui fit d'abord des lectures auxquelles il prêtait une oreille attentive; ensuite on lui mit sous les yeux des gravures choisies et des images dont on lui expliquait avec clarté jusqu'aux moindres détails.

Par ce moyen, aussi simple qu'ingénieux, il acquit bientôt une foule d'idées et de notions sur mille objets intéressans. Il écoutait les remarques et les explications avec plaisir, puis il ne manquait guère de faire des questions sur ce qu'il ne connaissait point. On le satisfaisait aussitôt; et les réponses qu'on lui faisait, étaient rarement inintelligibles pour lui; car il avait beaucoup de sagacité, et il ne manquait point d'ap-

porter une attention suivie à tout ce qu'on pouvait lui apprendre.

Après deux ou trois mois de pareilles conférences, on essaya de montrer au duc de Bourgogne des figures de géométrie. Ce fut en cette occasion que l'on connut plus particulièrement son étonnante aptitude. Les principaux termes de cette science lui devinrent en peu de temps très-familiers; il les employait de lui-même fort à propos, et sans jamais confondre l'un avec l'autre.

Impatient d'exécuter ce que ses maîtres lui démontraient, le jeune élève pria avec instance qu'on lui permît de tracer des cercles et des lignes à son tour. Il commença donc à se servir du compas; mais avec une dextérité, avec une aisance et une précision qui surprit le savant géomètre des écrits duquel nous tirons ces particularités.

Ayant décrit un cercle, il voulut en tirer le diamètre; mais comme la ligne qu'il avait décrite ne passait point par le centre, il dit aussitôt: « Ah! je voulais tirer un

« diamètre, et j'ai tiré une corde; car ma « ligne ne passe point par le centre. »

Si l'on fait attention que cet enfant était encore entre les mains des femmes, et que, depuis deux mois seulement, on avait commencé de travailler, ou plutôt, suivant son expression ordinaire, *de jouer avec lui*, on ne saurait s'empêcher de se ranger de notre avis; on demeurera d'accord que l'âge le plus tendre peut être appliqué à des études susceptibles de réflexion, il ne s'agit que de savoir procéder à l'enseignement.

Il ne fut pas nécessaire de montrer au géomètre naissant comment il faut s'y prendre pour trouver un point également distant de deux autres points. Il l'imagina bientôt de lui-même : tant l'habitude de comparer et de réfléchir donne de ressort et de force à l'esprit.

Il décrivait un cercle, et la pointe du compas, qui était au centre, ayant glissé sur le papier, sans y laisser la trace de son impression, il la mit successivement sur deux points de l'arc déjà tracé; puis, de ces points pris pour centre, il décrivit

deux arcs, dont le point d'intersection était au centre du cercle commencé : « Attendu « disait-il, que je n'ai point changé la « pointe de mon compas, et que le point « où les arcs se coupent, sont également « éloignés des points de la circonférence. »

ARTICLE II.

Pourquoi l'on entre dans quelques détails sur les études du petit duc de Bourgogne.—Des lignes et des cercles il passe aux perpendiculaires.— On l'éprouve pour voir s'il les comprend.—Comment il résout le problème.—Précision et justesse que la géométrie donne à l'esprit.—Cause du dégoût de beaucoup d'enfans pour l'étude.—Combien la géométrie plaisait à ce jeune prince. — Son application. — Satisfaction qu'il procure à ses maîtres.—Heureux effets de l'amour-propre bien dirigé.—Comment le petit géomètre fait, à cinq ans, un carré parfait, sans compas.—Son raisonnement.—But et application de la géométrie.—Le jeune prince fait des expériences à Meudon.

J'INSISTE avec plaisir sur les principes et la marche des études du petit duc de *Bour-*

gogne, parce qu'ils me semblent bien raisonnés. D'ailleurs tout ce qui est relatif à l'instruction ne saurait être indifférent. Il importe de connaître plus d'une méthode, afin de choisir celle qui conduit au but avec plus de célérité et moins de peines.

Les progrès de cet aimable enfant égalaient le goût décidé qu'il manifestait pour les sciences. Des lignes et des cercles il passa bientôt aux perpendiculaires et aux angles. On lui montrait des lignes inclinées l'une sur l'autre, et, pour l'éprouver, on lui disait qu'elles étaient perpendiculaires; d'abord l'inspection seule de la figure lui faisait voir qu'on avançait une erreur : si on lui en demandait la preuve, il la donnait soudain avec le rapporteur ou l'équerre.

Un jour qu'on lui proposait d'élever une perpendiculaire sur une ligne tracée au bas du papier, on paraissait douter qu'il pût exécuter ce problème; comment ferez-vous, lui objectait-on? Vous voyez bien qu'il n'y a point de place au-dessous de la ligne, pour décrire les arcs nécessaires à cette opération. La difficulté l'arrêta quelques instans; il se mit à réfléchir, et ne

proféra pas un seul mot. Après avoir examiné mûrement la chose, il trouva justement que c'était la même chose de décrire les arcs au-dessus ou au-dessous de la ligne donnée. Charmé de sa découverte, il acheva la résolution de son problème sans le secours de personne.

Ce fut à peu près ainsi qu'il trouva le moyen d'élever une perpendiculaire à l'extrémité d'une ligne qui se termine au bord du papier. Il construisit un triangle équilatéral sur la partie de la ligne susdite; et, sans qu'il fût besoin de lui faire observer quelle était la perpendiculaire dont il devait se servir, eu égard à la circonstance proposée, le disciple intelligent résolut le problème, et il l'acheva aussi promptement que si la ligne eût été tracée au milieu.

C'était par de tels exemples et par des raisonnemens aussi clairs que simples, qu'on mûrissait et que l'on fortifiait son jugement. C'était ainsi qu'un enfant en lisières était déjà parvenu à mettre de l'ordre, de la précision et de la justesse dans ses idées. Tel est aussi le fruit qu'on peut attendre des premiers élémens de la géométrie, ensei-

gnée avec toute la réserve et les explications qu'exige un âge si tendre. Comme les figures fixent l'attention, observe fort bien un géomètre, l'esprit se trouve, pour ainsi dire, conduit par les yeux, les impressions qu'il en reçoit sont plus immédiates, plus faciles; elles s'y burinent avec profondeur, et conservent des traces plus durables que celles qui résultent du simple raisonnement, toujours pénible à saisir, si lumineux qu'il puisse être.

L'instruction et le savoir coûtent, hélas! bien des larmes à la jeunesse inattentive et volage; mais, comme nous l'avons déjà observé, ses dégoûts ne proviennent souvent que des mauvaises méthodes, et de la manière dont on lui présente les objets. Le duc de *Bourgogne* apprenait une science abstraite et peu récréative par elle-même, on ne saurait en disconvenir; cependant il s'y portait avec une singulière ardeur; il manifestait, soit dans ses yeux, soit dans son geste, une vive satisfaction, dès qu'il avait vaincu quelque difficulté. On aurait dit qu'il sentait déjà ce plaisir calme et doux, ces jouissances inaltérables que le

commerce des muses est en possession de procurer aux vigilans nourrissons déjà initiés dans leurs secrets. Enfin, telle était l'assiduité, tel était le zèle du jeune élève, qu'il procurait à la fois à ses maîtres un spectacle ravissant, et une récompense anticipée de leurs veilles et de leurs travaux.

Il faut convenir aussi que ce docile enfant était doué d'une grande intelligence. Il s'agissait seulement de le bien mettre au fait de la chose : alors il suffisait de lui rappeler les propositions qu'il savait, et de lui dire qu'elles tendaient à lui en démontrer de nouvelles. Bientôt il découvrait de lui-même ce merveilleux enchaînement de vérités, qui est l'apanage des sciences exactes, puisqu'il s'écriait avec ingénuité : « Ah! que la « géométrie est une science intéressante, et « combien elle me plaît. »

De toutes les récréations de ce sage et illustre enfant, aucune ne lui présentait des charmes plus piquans que les mathématiques; on ne saurait peindre avec quelle impatience il attendait que l'heure de cette leçon arrivât; et quand elle était venue, il comptait n'avoir plus qu'à s'amuser. « Oh!

« répétait-il dans sa joie, pour cette leçon-
« là, il ne faut pas la regarder comme un
« travail, mais comme un exercice bien
« amusant. »

L'amour-propre bien dirigé, et excité par des objets recommandables, produit d'heureux effets. L'émulation du jeune prince s'accroissait surtout par la difficulté vaincue : il était ravi de pouvoir faire des choses qu'on ne lui avait pas montrées. Il n'avait pas encore cinq ans révolus, lorsqu'il osa avancer qu'il ferait un carré parfait, sans l'usage du compas. On affecta des doutes qui le piquèrent : soudain il prit une règle, et tira une ligne de toute sa longueur; il posa ensuite successivement aux deux extrémités de cette ligne le petit côté, de façon qu'elle lui servait d'équerre. Ce fut ainsi qu'il acheva sa figure, alléguant avec raison : « Ceci est assûrément un carré;
« car les côtés sont égaux, et les angles
« sont droits. »

Ainsi que la physique, la géométrie n'aurait qu'un objet illusoire et vain, si l'on n'en faisait point l'application à des objets sensibles. Après les problèmes concernant les

cercles, les perpendiculaires, les angles, les parallèles, les tangentes, il fut question des polygones. Après les polygones, dont le petit géomètre variait les constructions avec beaucoup de discernement, il passa à la géométrie pratique : il en possédait les différens problèmes avec une telle supériorité, qu'il les exécuta presque tous à Meudon, sur le terrein, dans le printemps de 1756. Ce fut alors, dit son maître de mathématiques, qu'on lui vit manier le cordeau, la règle et le compas, avec non moins de dextérité qu'un arpenteur consommé.

Ces faits et nombre d'autres que l'on ne cite pas dans cet abrégé, n'étonneraient pas dans un enfant de onze à douze ans ; on ne saurait nier cependant qu'ils ne fissent honneur à son intelligence. Mais quelle idée ne doit-on pas se former d'un petit disciple qui avait à peine cinq ans, et qui montrait déjà tant de sens, de pénétration et de progrès dans un âge où tant d'autres ne savent pas encore lire?

ARTICLE III.

Le petit duc de Bourgogne apprend la sphère et la géographie. — On démonte la sphère, et il la remonte lui-même. — Connaissance qu'il tire des trois positions de la sphère. — Des systèmes du monde. — Il prie en grace qu'on les lui explique. — Comment on excite sa curiosité. — Il comprend que la terre tourne autour du soleil. — Expérience qu'il fait avec le globe. — Il apprend à connaître la carte. — Question insidieuse. — Ce qu'il répond. — La géographie est l'œil de l'histoire. — Détails géographiques. — Leçons de morale liées avec la connaissance de l'histoire. — Réflexions. — Influence de l'éducation des princes sur le bonheur des peuples.

Les amusemens géométriques du petit duc de *Bourgogne* continuèrent ainsi jusqu'en 1758, et toujours avec les mêmes attraits. Il avait alors des notions assez étendues sur les solides, et il les définissait avec beaucoup de justesse. Mais son esprit, avide de connaître et de s'étendre, n'était ni moins pénétrant, ni moins fécond pour les autres objets qui entraient dans ses études.

La sphère, la géographie et l'histoire furent bientôt mises en usage pour alimenter sa curiosité naturelle. Il apprit d'abord les différens cercles que l'on considère sur la sphère armillaire et sur le globe terrestre. Ces instrumens devinrent pour lui des jouets d'une nouvelle espèce. En effet, on était fort éloigné de lui imposer la moindre tâche; et si l'on cherchait à l'instruire, c'était en paraissant occupé de son amusement. Pour procéder à la géographie, on démontait la sphère, puis on la remontait devant lui, en observant de remettre chaque cercle à la place convenable : c'est ce qu'il ne manquait pas d'imiter et de faire à son tour. Il retint ainsi leur nom et leur position presque sans y penser. On faisait quelquefois tourner devant lui le globe, ainsi qu'une boule; mais il fallait que ce fût sur l'équateur ou sur un autre grand cercle.

Le petit géographe comprit ainsi en peu de temps les trois positions et les propriétés de la sphère. La sphère droite servait à lui démontrer l'égalité des jours et des nuits; la sphère oblique lui en démontra l'iné-

galité progressive; et la parallèle lui rendit également sensible, par la seule inspection, les jours et les nuits de six mois.

On suivait le système de *Ptolémée* dans l'explication de la sphère; le jeune disciple ayant entendu dire qu'il y en avait un autre, selon lequel la terre tournait autour du soleil, il voulut absolument en avoir une idée. On s'en défendit long-temps, sous le prétexte qu'il aurait de la peine à le comprendre. Vous êtes trop petit encore, alléguaient ses maîtres; remettons la partie pour d'autres temps. Stimulé ainsi par les difficultés que l'on suscitait à dessein, il ajouta les instances, il réitéra les prières: on finit par s'y rendre, et le système lui fut expliqué.

Pour cet effet, au moyen d'une lumière que l'on supposait être le soleil, on lui fit sentir ce qui devait arriver à un globe qui se mouvait à l'entour. On en conclut qu'il en résultait les mêmes apparences pour le lever et le coucher du soleil, soit que ce fût cet astre qui tournât, soit que ce fût la terre qui fît sa révolution autour du soleil. L'enfant parut satisfait de ces explications;

car il ne l'était d'ordinaire qu'autant que son esprit était éclairé, et qu'il comprenait nettement les choses.

Quelques semaines après, le soleil donnant dans son cabinet d'étude, tandis qu'il prenait leçon, il demanda son globe, sans dire l'usage qu'il en voulait faire; il le plaça à terre, et l'exposa au soleil. Alors, le faisant tourner sur son axe, il fit observer la manière dont les différentes parties de la terre en étaient successivement éclairées, et celles pour lesquelles le soleil se levait, et celles pour lesquelles cet astre se couchait. Toutes ces remarques se firent, dit M. de Pompignan, avec une sagacité fort au-dessus de l'enfance; et l'on ne put douter qu'il eût parfaitement saisi ce qu'on lui avait enseigné à ce sujet.

Quant à la géographie, le duc de Bourgogne apprenait à connaître, sur des cartes enluminées et amplement detaillées, la définition des termes et la situation des différens lieux. Après avoir conçu ce qu'on entend par degré de longitude et de latitude, il en faisait immédiatement l'application. Il désignait la position respective

des royaumes, des empires, des républiques, selon les quatre points cardinaux; et il expliquait de même les *continens*, les *îles*, les presqu'*îles*, les *côtes*, les *dunes*, les *isthmes* et les *promontoires*.

En deux ou trois mois de leçons, ce jeune prince connut non-seulement les quatre grandes divisions et les subdivisions du globe, mais il y trouvait aisément les capitales, les fleuves, et jusqu'aux moindres villes. Il les savait aussi par cœur; et, dès la moindre question qu'on lui proposait; il répondait sans hésiter.

Quelquefois on lui tendait des piéges; par exemple, on supposait dans une partie du monde ce qui n'était que dans une autre. Alors, il se mettait à rire; et, répondant sur le même ton, il disait: « Ah! je ne me « rappelais pas non plus que la Tamise « coulât devant le Louvre, et l'Umber à « Marseille. »

La géographie est l'œil de l'histoire; elle a besoin d'ailleurs de cette science pour lui ôter la sécheresse naturelle qui l'accompagne. On avait soin, en conséquence, de mettre sous les yeux du duc de *Bour-*

gogne des estampes, représentant soit le portrait des hommes illustres, soit des événemens mémorables. D'autres gravures retraçaient le plan des villes, des monumens curieux, le costume des nations, les productions et les animaux qui se trouvent dans différentes contrées.

Tout en conversant, et sans nulle affectation, les maîtres intelligens du jeune élève lui faisaient un précis des révolutions arrivées dans les empires : on lui expliquait les causes de leur naissance, celles de leur grandeur et de leur décadence. On insistait sur le commerce, les mœurs et le génie de chaque peuple en particulier. On ne manquait pas non plus de lui faire remarquer l'influence des arts et des grands hommes sur la prospérité et la splendeur des nations. On s'attachait surtout à fortifier dans son cœur, par l'exemple des faits, l'amour de l'humanité et la douce bienfaisance ; on lui démontrait les dangers de la flatterie, et on lui inspirait une juste horreur des méchans. Ces grandes instructions ne manquaient point de le frapper, et l'on voyait se former à vue d'œil son jugement, qui semblait déjà

celui d'un homme fait et plein de raison.

Au lieu de regarder les enfans comme des marionnettes, et de les entretenir de mille puérilités, c'est ainsi qu'il faudrait les instruire; mais quels sont les parens, quels sont même les instituteurs capables de sentir et la possibilité et le prix de pareilles instructions? Il en est bien peu. Tous les jeunes sujets, cités la plupart du temps comme des prodiges, ne doivent réellement leur supériorité qu'à des soins éclairés, et à une éducation bien entendue.

ARTICLE IV.

L'instruction qui frappe les yeux est meilleure et plus rapide. — Planches et gravures exposées à la vue du jeune prince. — Idée qu'il acquiert des campemens par le moyen des figures. — Plaisir que le duc de Bourgogne prend à entendre discourir sur l'art militaire. — Sa modestie, sa retenue et son silence. — Combien il avait de goût pour l'architecture. — Il distingue les beaux desseins de Perrault entre plusieurs autres.

Ce qui frappe immédiatement les yeux et les autres sens fait toujours une forte

impression sur l'esprit. Ces observations semblent avoir échappé à la plupart de ceux qui gouvernent la jeunesse; car rien de si rare que de voir dans les écoles publiques des livres élémentaires ornés de gravures. C'est par des peintures néanmoins, c'est, autant qu'il se peut, par les objets eux-mêmes, soumis aux regards de l'homme naissant, que l'on hâte sans peine et qu'on multiplie son instruction.

Les instituteurs du jeune prince sentirent la force de cette vérité. Ils firent d'exactes recherches pour trouver des livres d'histoire et de sciences, ornés de planches et de gravures; ils les mirent ensuite entre les mains de leur sage élève, qui, par ce moyen, s'instruisit et s'amusa tout ensemble. Cette précaution, presque entièrement négligée dans l'éducation ordinaire, lui facilita singulièrement la connaissance des machines de guerre et celle des armes anciennes ou modernes; elle lui donna une idée juste des plantes, des animaux, et d'une infinité d'objets curieux, soit dans la mécanique, soit dans les arts, soit dans l'histoire naturelle.

Les différens ordres de combats représentés en dessin, lui avaient donné des notions générales sur les évolutions militaires, sur la formation des corps de bataille, et sur l'arrangement des armées. Il examinait avec les gens du métier si les ailes étaient appuyées ou couvertes, si les troupes se soutenaient suffisamment entr'elles ; si la disposition des camps était bien combinée, relativement aux lieux où ils se trouvaient assis.

Enfin, continue l'écrivain, dont j'abrège le récit, on aurait pu dire, en un certain sens, que ce jeune prince possédait son *Follard*. Il en connaissait du moins toutes les planches dans le dernier détail, particulièrement celles de l'attaque et de la défense des places des anciens, qu'il avait vues et attentivement examinées nombre de fois.

La Milice française, *l'Art de la guerre* du maréchal de Puységur, *les Travaux de Mars*, *les Mémoires d'artillerie* de Saint-Remy, *l'Attaque des places*, par le maréchal de Vauban ; tous ces ouvrages, et beaucoup d'autres moins célèbres, lui étaient devenus familiers. Plus d'une

fois des officiers distingués furent dans l'admiration de voir un petit bonhomme de six ans prêter une oreille attentive à leur conversation; plus d'une fois ils éprouvèrent un plaisir égal à leur surprise, en lui entendant faire des citations et des remarques, telles qu'en auraient pu faire des militaires expérimentés. Ce qui n'est pas moins digne d'éloge; c'est la retenue et le ton modeste avec lesquels cet aimable et spirituel enfant énonçait son opinion ou ses doutes.

L'esprit observateur et réfléchi du petit duc de *Bourgogne* était particulièrement frappé par l'inspection des grands édifices anciens et nouveaux; il ne pouvait se lasser d'admirer la construction hardie des ponts, et les difficultés vaincues à ce sujet. Il donna même un jour une preuve non équivoque de son goût naturel pour l'architecture.

On lui faisait voir les dessins du *Louvre*, insérés dans le quatrième volume de l'*Architecture française*. Après qu'il les eut examinés, on lui demanda quels étaient ceux qui lui plaisaient davantage. Comme

le beau porte avec soi une empreinte frappante, et comme il est senti dès le premier coup-d'œil, indépendamment de toute étude, l'enfant indiqua sans balancer ceux de *Perrault*, dont il n'avait cependant pas encore entendu parler. Il fut charmé de la magnifique galerie du *Vitruve* moderne, et la contempla avec un certain respect. Mais quand on lui eut appris que les plus célèbres artistes du siècle présent avaient pensé comme lui, la joie rayonna dans ses yeux. Sensible à l'honneur de sa patrie, il ne s'applaudit pas moins, quand on lui eut dit que les plans de *Bernini* lui-même, mandé d'Italie à grands frais par *Louis XIV*, avaient été jugés inférieurs à ceux de l'architecte français.

ARTICLE V.

ÉDUCATION MORALE DU JEUNE DUC DE BOURGOGNE.

Véritable but de l'éducation. — Le dauphin désire faire un homme de son fils. — L'instituteur du duc de Bourgogne l'accoutume à tracer un petit journal de conduite. — Excellens effets de ce plan d'instruction morale. — Le jeune prince se corrige de ses défauts. — Comment il fait voir les torts du duc de Berry, son frère. — Paroles à ce sujet.

Si, en appliquant la jeunesse aux sciences et aux beaux-arts, on visait à une vaine célébrité; si l'on se bornait à satisfaire sa curiosité seulement, les chefs des nations, les nations elles-mêmes trouveraient de funestes mécomptes. Les études de l'homme doivent avoir un but très-différent. Pour la prospérité des empires, il faut s'évertuer à former non des savans, non des beaux-esprits, l'amour-propre produira toujours assez de gens de cette classe; il s'agit surtout d'élever de bons citoyens, de former des génies d'une politique aussi franche que ferme et éclairée; il importe de faire ré-

gner les hommes d'une exacte probité, d'un sens exquis, et assez désintéressés surtout pour identifier leur gloire et trouver leur jouissance la plus douce dans le bonheur général.

Telle était aussi l'intention du sage prince qui donna le jour à l'illustre enfant dont on esquisse la vie. Il réunit de grands efforts à cet égard, et il réussit à son gré dans sa noble tentative. Le petit duc de *Bourgogne* avait l'esprit plus cultivé qu'on ne l'a communément dans un âge si tendre; c'était cependant son moindre mérite; il joignait à l'instruction le rare avantage d'avoir une juste idée des beaux sentimens qui honorent l'humanité. Ce qu'il y a de mieux, c'est que la vertu ne se bornait pas chez lui à une admiration stérile; elle s'y manifestait déjà par des actions recommandables. On en va juger par les traits suivans. Ils portent avec eux un double intérêt; ils attestent, sans réplique, l'importance et le prix d'une éducation soignée, et ils sont tracés par le burin véridique de l'histoire.

Afin d'établir un certain ordre dans leurs

affaires, les particuliers sensés tiennent un registre, où ils marquent l'emploi de leur fortune ; par un tableau comparatif, ils voient d'un coup-d'œil leur dépense, leur revenu, et ils peuvent maintenir une égale balance entre l'une et l'autre. Si par rapport à la conduite morale, les hommes avaient soin de dresser un pareil *agenda*, ils feraient sans doute moins de bévues ; ils commettraient moins de fautes, et ils éprouveraient moins de disgraces.

Selon ce principe, l'instituteur du duc de *Bourgogne* avait accoutumé son élève à tracer un petit journal de ses études, de ses devoirs et de ses actions. Tous les mois on lisait en sa présence ce qu'il avait fait de bien ou de mal. Par ce moyen ingénieux et simple, on corrigea peu-à-peu le jeune prince de ses mauvaises habitudes ; car la crainte seule qu'elles ne fussent connues et publiées suffisait pour le retenir.

Le duc de *Berry*, d'un caractère brusque, emporté, et très-peu complaisant de sa nature, le contrariait à chaque instant ; fatigué de souffrir de l'humeur de son frère, et désirant lui faire sentir ses torts, sans être

obligé de se plaindre, il lui dit un jour avec sang-froid : « Mon frère, venez apprendre « comment on s'y prend avec moi pour « réformer mes défauts ; cela vous fera du « bien. »

Ayant en effet demandé le portefeuille de ses journaux exactement datés, il pria M. de *Sinetti*, son sous-gouverneur, de les lire à haute voix. Lorsqu'il fut à un certain article qui était au désavantage de l'élève, le lecteur, baissant insensiblement la voix, discontinua de lire. « Monsieur, lui dit le « petit duc de *Bourgogne*, allez, allez jus- « qu'au bout ; pour ce défaut-là, je crois « m'en être corrigé. »

ARTICLE VI.

Amour naturel de ce jeune prince pour la vérité.

On lisait un jour, en sa présence, la vie des hommes illustres de la France ; on lui faisait remarquer que les actions des princes ne pouvaient demeurer cachées ; on lui observait qu'il leur importait plus qu'à tout autre de bien régler leur conduite ; car,

ajouta-t-on, la *renommée* aux cent bouches ne manque jamais de publier tout, et l'on connaît bientôt alors le mal et le bien qu'ils ont fait.

Qu'est-ce donc que la *renommée*, demanda l'enfant? Oubliant de se mettre à la portée du jeune élève, le lecteur lui fit une description poétique de cette déesse; mais voulant en même temps prémunir son esprit sur les fictions et les idées fabuleuses, il lui fit remarquer que la plupart des histoires de la mythologie étaient imaginaires ou fortement déguisées: *Oh! bien*, répliqua le prince, *laissez-là les poëtes avec la fable, et dites-moi la vérité.*

ARTICLE VII.

Son éloignement des flatteurs, et son horreur du mensonge.

Tel est l'empire de l'éducation, telle est la force des premières impressions sur l'esprit humain: ce sage enfant ne mentait jamais, pas même pour badiner; il avait une aversion décidée contre ceux qui lui déguisaient la vérité. N'accordant son amitié qu'à ceux qui

lui parlaient avec franchise, quelquefois il faisait semblant de dormir, dans l'espérance qu'on parlerait plus librement sur son compte, et qu'il connaîtrait ainsi ses défauts.

Dans le nombre des domestiques qui l'entouraient, il se trouvait de bas flagorneurs qui ne l'entretenaient que de sa noblesse, de sa puissance, de ses aïeux et de ses qualités; rarement il prêtait l'oreille à leurs éloges, et il ne leur faisait point d'accueil. Mais autant il méprisait ces flatteurs intéressés, autant il affectionnait un valet-de-chambre nommé *Tourol*. « Il est bien heureux *Tourol*, « lui dit-on un jour! Vous êtes toujours avec « lui, et vous lui souriez particulièrement. » — « C'est vrai, répondit-il, je l'aime, parce « qu'il ne m'épargne point, et qu'il m'a« vertit franchement, quand je fais quelque « chose de mal. »

Non moins ennemi du mensonge que de la flatterie, il avouait loyalement ses fautes, et ne souffrait pas qu'on les palliât par des détours complaisans. Une fois qu'il avait pris leçon avec répugnance, et mal rempli la tâche qu'on lui avait imposée,

une dame de la reine survint, et demanda au maître s'il était content de son disciple. « Toujours, répondit le mentor complai-« sant. » La dame étant sortie peu d'instans après, et l'enfant se voyant seul, dit à son précepteur : « Quoi! monsieur, vous qui « m'exhortez à ne point mentir, vous men-« tez pour moi, et devant moi! »

ARTICLE VIII.

Docilité du petit duc de Bourgogne. — Ses attentions pour plaire à sa maman.

La docilité de cet aimable enfant était d'autant plus digne d'éloges, qu'il connaissait déjà la dignité de son rang, son pouvoir, et l'extrême tendresse de ses parens à son égard ; mais il avait trop de raison pour se prévaloir de ces avantages. Jamais on n'eut besoin d'employer la moindre menace pour le ramener à ses devoirs. Si sa grande vivacité l'égarait et le jetait dans quelque faute, un seul mot, un coup-d'œil lui tenait lieu de correction, et il rentrait soudain en lui-même.

Tel était surtout son respect et son amour

pour la *Dauphine*, qu'un ton réservé, des paroles moins affectueuses que de coutume, touchaient ce fils sensible jusqu'aux larmes. « Chère maman, s'écriait-il, en joi- « gnant ses petites mains, de grace! ne vous « fâchez point; je ferai tout ce qui vous « plaira. »

ARTICLE IX.

Combien le petit duc de Bourgogne était sensible à l'estime des hommes, et déjà curieux d'une bonne réputation.

Quoique dans un âge encore bien tendre, le duc de *Bourgogne* était déjà sensible à l'estime publique. Un jour il trouva dans ses tablettes un billet contenant le juste éloge de ce qu'il avait fait de bien dans la semaine. Après avoir lu le papier, il le jeta à terre dans une galerie très-passante. Son gouverneur lui en demanda la raison: « C'est « que, dit-il, le public saura que je « suis sage, et les Français m'aimeront « bien. »

Il lui arriva, pendant une leçon, de mériter des réprimandes. « La renommée,

« lui représenta-t-on alors, va publier par-
« tout ce que vous venez de faire, et vous
« passerez pour un méchant. » — « Ah!
« répliqua-t-il tout ému et avec ingénuité :
« que ma gouvernante Nini et que Boibois
« n'en disent rien à personne, et la renom-
« mée n'en saura rien. »

ARTICLE X.

Acte de bienfaisance.

Ayant appris qu'un honnête fermier des environs de *Rambouillet* venait d'être ruiné par un incendie, et qu'il était chargé d'enfans en bas âge, il parut fort sensible à son désastre, mais il ne s'expliqua point à l'instant. Dès le lendemain matin, sans être conseillé ni guidé par personne, ce jeune prince fit une quête dans sa famille. Des courtisans et nombre d'officiers du château s'empressèrent de contribuer pareillement à cet acte de bienfaisance, et la collecte surpassa de beaucoup ce que le laboureur avait perdu.

Voulant mettre le comble à cette action vertueuse, et désirant jouir du plaisir si

naturel de son bienfait, ce généreux enfant pria qu'on lui permît de porter l'argent à ceux pour qui il venait de le recueillir. Il est aisé de penser que la permission lui fut accordée. Il partit donc tout joyeux pour *Rambouillet* : il se présenta à l'improviste chez les malheureux incendiés, et leur donna son offrande.

Les bonnes gens qui ne s'attendaient point à une visite si heureuse, se mirent à pleurer de joie. Le jeune bienfaiteur pleura de même avec eux ; et leur dit avec cordialité : « Ah ! que je suis content de pouvoir « vous secourir dans votre détresse ! Je sais « que vous êtes les hommes les plus utiles « et en même temps les plus malheureux de « l'État. »

ARTICLE XI.

Ses privations pour les pauvres.

Des sages instituteurs, de bons pères de famille engagent les enfans à donner aux pauvres, mais ces dons, dit le roi *Stanislas*, produisent rarement l'effet qu'on doit en attendre, parce qu'ils ne sont pas tou-

jours le fruit de quelque sacrifice ou d'une privation personnelle. Quant au fils du *Dauphin*, on l'avait sagement accoutumé à ne faire l'aumône ou des générosités qu'à ses propres dépens.

Depuis long-temps il désirait beaucoup une petite artillerie, on lui en avait trouvé une très-jolie, et du prix de cent louis. L'argent était tout prêt : l'enfant était sur le point de faire son emplette, quand on vint à parler d'un brave officier ruiné par une réforme imprévue. Ayant demandé quelques particularités à cet égard, et ayant su que ce militaire, plein de probité d'ailleurs, était réduit à coucher dans un grenier sur une paillasse, et qu'il n'avait d'autre vêtement que l'habit qu'il portait, il s'écria : *Allons, plus d'artillerie !* et il fit porter sur-le-champ les deux mille quatre cents livres, avec deux malles remplies de linge, au pauvre et vertueux capitaine.

ARTICLE XII.

Rare exemple de discrétion. — Maxime et anecdote à ce sujet.

Savoir se taire, dit *Willermet*, auteur de l'Oraison funèbre d'où nous tirons une partie de ces intéressantes anecdoctes, c'est un mérite dans un homme; dans un enfant, c'est un prodige. Cependant, le petit duc de *Bourgogne* savait déjà garder un secret, et il le gardait avec un air libre, avec cette facilité capable d'éloigner les moindres soupçons. En public, comme en particulier, il ne proférait pas un mot de ce qu'il devait taire : il n'affectait point cette taciturnité ni cet embarras qui décèlent les personnes faibles, et qui annoncent toujours du mystère.

Déjà il avait pour maxime qu'il est dangereux de se fier à quiconque porte un secret avec une attention timide et fatigante, et « qu'il n'y a d'hommes propres aux grandes « affaires que ceux qui parlent avec tant de « candeur, qu'on ne se doute pas même « qu'ils aient rien de caché.

Le *Dauphin*, son père, écrivait et parlait

très-bien l'anglais; il avait soin de mettre en cette langue différens mémoires concernant l'Etat et sa propre maison. Curieuse de connaître les papiers de son mari, la *Dauphine* fit venir à *Versailles* une maîtresse d'anglais sous le nom d'une femme-de-chambre. Durant près d'un an, cette princesse s'enferma avec son fils et l'anglaise, à une certaine heure du jour, et se livra fortement à l'étude de la langue en question.

Le petit duc de *Bourgogne* parvint même ainsi à parler la langue anglaise avec sa maman. Cependant il ne révéla rien au *Dauphin* du secret de la *Dauphine*; et lorsque son père s'entretenait en anglais avec différentes personnes, jamais le discret enfant ne fit aucun signe capable d'indiquer qu'il comprenait le sujet de la conversation.

ARTICLE XIII.

Empire de ce jeune prince sur ses passions.

On ne le dissimulera point : le duc de *Bourgogne* était d'une vivacité qui allait jusqu'à l'emportement ; et, plus d'une fois, cette extrême vivacité le jeta dans des écarts répréhensibles. Mais comme il était doué de beaucoup de raison, et plein d'ingénuité, il n'était pas nécessaire de lui faire de longues remontrances dans ces occasions. Il réparait de lui-même, et sans délai, le mal qu'il avait fait ; il savait même tourner à sa gloire jusqu'à ses fautes, par la manière noble et franche dont il en faisait l'aveu.

Un jour il s'oublia, et dit une parole piquante à sa gouvernante ; puis il manifesta de l'humeur par rapport à un reproche mérité qu'elle lui faisait. Un instant après il reprit sa gaîté accoutumée, et, baisant les mains de la princesse de *Marsan*, il lui dit d'un air aimable : « Non, ma bonne « amie ; je ne suis pas digne de vos soins, et « je mérite d'être puni. »

Souvent, en faisant sa partie chez sa maman, il perdait au jeu. Quoiqu'il fût très-désintéressé, son amour-propre souffrait de ces pertes, et il paraissait tout contrarié; alors la *Dauphine*, ou son gouverneur, le plaisantaient sur sa mauvaise chance. Il avait beaucoup de peine à dissimuler son dépit, et les larmes lui roulaient dans les yeux. Enfin, après avoir rougi et pâli tour-à-tour, il paraissait moins ému et plus maître de lui-même. Mais ce qui prouve le grand combat qu'il livrait à son orgueil, c'est qu'alors on voyait les gouttes de sueur découler de son front. Quelle force dans un enfant! Quelle triomphe dans un âge si tendre encore!

ARTICLE XIV.

Repartie du jeune prince sur sa généalogie.

Le petit duc de *Bourgogne* apprenait l'histoire de France, dans des entretiens familiers, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus. Il n'avait guère que cinq ans alors. Comme on lui disait qu'il y avait une longue suite de soixante-six rois depuis *Phara-*

mond jusqu'à *Louis XV*, son aïeul, il en parut tout glorieux. Il s'imaginait que toutes ces têtes couronnées n'étaient qu'une seule et même filiation. On le tira d'erreur. Le duc de la *Vauguyon*, son gouverneur, lui observa qu'il n'y avait aucune preuve que la troisième race descendît de la première, ni même de la seconde. Piqué de l'observation, l'élève répondit vivement : « Au moins, monsieur, je descends de « Saint-Louis et de Henri IV. »

ARTICLE XV.

Trait de sagacité.

Comme des ingénieurs expliquaient au jeune prince des opérations relatives à l'attaque et à la défense des places, il faisait presque toujours des remarques qui prouvaient sa pénétration et son jugement. Dans un plan d'un front de fortification en relief, il avait observé que le chemin sur le glacis, pour entrer dans le fort, était dirigé en ligne courbe et il en demanda la raison : Vous la trouverez vous-même, lui répon-

dit-on; pensez-y un peu : rien de si naturel. Il se mit donc à réfléchir un moment, et bientôt il résolut ainsi le problème : « Ne « serait-ce pas que, comme le canon va en « ligne droite, si le chemin était droit, on y « serait exposé partout, quand l'ennemi at- « taque la place. »

ARTICLE XVI.

Observation sur une statue du parc de Versailles.

Tel était le goût naturel et le tact de cet enfant pour les arts, qu'il saisissait les finesses et les beautés d'un ouvrage dès le premier coup-d'œil. Il en découvrait aussi les défauts les plus légers et les moins sensibles.

Un jour, dit M. de *Pompignan*, il s'arrêta dans le jardin de *Versailles*, devant cet affranchi de Sevinus, qui, aiguisant un glaive de sacrifice, écoute une troupe de conspirateurs, et révèle ensuite à *Néron* leur criminel complot.

Le jeune duc de *Bourgogne* parut frappé : il regarda le groupe avec une attention mêlée de surprise; puis se tournant vers des sei-

gneurs qui l'accompagnaient, il dit : « Voici « un morceau admirable ; je ne le crois pour-« tant pas sans défaut : cet affranchi a la « tête trop tournée vers les conjurés, et les « yeux trop fixés sur eux ; une telle atten-« tion doit être suspecte à des hommes que « leurs mauvais desseins rendent encore plus « défians. »

ARTICLE XVII.

Réponse sur Annibal.

On parlait un jour, devant ce prince, des stratagèmes et des victoires d'*Annibal*, général carthaginois. Une personne lui dit que ce grand capitaine joignait souvent la peau du renard à celle du lion.

Ne comprenant rien d'abord à ce langage figuré, l'enfant demanda ce que cette expression signifiait. Faites attention, lui répondit son précepteur, au caractère de ces animaux, et vous comprendrez la chose. « Ah ! c'est vrai, répliqua-t-il sur-le-champ, « j'entends : c'est qu'*Annibal* joignait la « ruse au courage et à la force. »

ARTICLE XVIII.

Remarque sur l'ombre du soleil.

Rien n'échappait à cet ingénieux enfant; il réfléchissait sur tout; et tout ce qui lui frappait les yeux, il le soumettait au raisonnement. Dans une de ses promenades de l'après-midi, il avait observé que son ombre était bien plus prolongée vers la fin qu'au commencement. Revenu le soir au château, il en demanda la raison; pour toute réponse, on alluma une bougie, et l'on posa verticalement une règle sur une table. On prit ensuite la lumière qui, étant alternativement haussée et baissée, accourcissait ou allongeait l'ombre de la règle. « Jugez à « présent, lui dit-on ; voilà la réponse à « votre question ; « Fort bien, répondit-il ; « c'est que, quand mon ombre est plus « courte, le soleil est plus élevé; et quand « elle est plus longue, c'est que le soleil est « plus bas. »

ARTICLE XIX.

Extrême vivacité du petit duc de Bourgogne. — Chûte qu'il fait sur le genou. — Il cache son mal. — Il dégénère en abcès. — Nécessité de l'opération. — On y prépare l'esprit de l'enfant. — Ce qu'il dit en cette occasion. — Il demande un quart-d'heure avant l'opération. — Il examine avec sang-froid les instrumens de chirurgie. — Son courage. — Inquiétude du duc de Bourgogne pendant sa maladie. — Le sujet. — Lettre qu'il écrit à son papa.

Le duc de *Bourgogne* était d'une vivacité et d'une promptitude extrêmes ; il courait et il jouait d'aussi bon cœur qu'il étudiait. En descendant un jour avec trop d'impétuosité le long d'un escalier, il fit une chute très-grave sur le genou droit, et il éprouva des douleurs aiguës ; mais, dans la crainte d'alarmer sa tendre mère, et d'attirer des reproches aux domestiques commis à la garde de sa personne, il dévora intérieurement ses souffrances et ne se plaignit point.

Il est de la plus haute importance que les

enfans ne tiennent point cachées les chutes ou les blessures qu'ils se font ainsi, parce qu'il arrive souvent que des remèdes appliqués trop tard, ne produisent aucun effet; après de grandes douleurs, la mort les enlève inopinément aux bons parens qui les chérissent.

En effet, le mal ignoré fit des progrès rapides et dégénéra en abcès. Les médecins furent mandés; après une longue consultation, ils déclarèrent qu'il n'y avait point d'autre remède que d'opérer, quand la tumeur serait à son point de maturité. Cette décision fut communiquée secrètement à la Dauphine, en arrière de son fils, qu'on avait fait retirer exprès dans une pièce voisine; mais s'étant approché de la porte entrebaillée, le petit prêta l'oreille, et entendit le résultat de la consultation.

Deux mois s'étant écoulés, les chirurgiens furent appelés. On voulut alors préparer l'esprit du prince pour l'opération prochaine. Le duc de la *Vauguyon* vint en conséquence le trouver au lit de bon matin; il lui fit part de la chose avec de grandes précautions, et finit par l'exhorter à montrer

du courage. « Mon bon ami, répondit le « sage élève, en souriant, je sais tout depuis « deux mois, j'ai écouté l'avis des méde- « cins; mais je n'ai point parlé de peur qu'on « ne crût que je serais inquiet. »

Le jour et l'heure ayant été fixés, le gouverneur revint auprès du jeune prince, afin de lui tenir compagnie pendant qu'on allait opérer. « Le moment fatal est donc « arrivé, dit l'enfant....... Mon bon ami, je « demande un quart-d'heure pour me dé- « cider. » Il le fut bientôt. Comme on procédait à l'appareil, il pria qu'on lui laissât voir auparavant les instrumens. On les lui mit entre les mains, et il les examina d'un œil curieux. « Allons, dit-il d'un ton ferme, « allons, il n'y a rien que je ne sois disposé « à souffrir, afin de guérir et de consoler « maman. »

L'opération fut cruelle et déchirante; il fallût ouvrir la cuisse de ce cher enfant à la profondeur de trois doigts, et elle eût fait pâlir un homme même: il ne jeta que deux cris. Quand tout fut achevé, le jeune héros se mit sur son séant, et demanda avec attendrissement sa maman et son papa. Ils

accoururent en fondant en larmes, et couvrirent de baisers ce cher fils, qui, les serrant de ses petits bras, et pleurant avec eux, dit au *Dauphin* : « C'est de joie au « moins que je pleure, cher papa! »

Moyennant les soins et les prompts secours de l'art, le jeune duc de *Bourgogne* recouvra quelque santé. On n'imaginerait point ce qui l'inquiétait le plus durant sa maladie ; c'étaient ses études. Il demandait sans cesse des livres ; il faisait mille et mille instances pour que son maître de géographie et d'histoire vînt lui donner leçon.

La plaie commençait à peine à se fermer, que ce studieux enfant pria en grace qu'on lui permît de reprendre ses occupations accoutumées. Comme on éloignait de lui l'encre et les plumes, il prit un crayon, et traça le billet suivant, pour qu'il fût remis au *Dauphin*.

CHER PAPA,

« Je commence à mieux me porter; je « vous demande une grace ; vous m'aimez « trop pour me la refuser. Permettez-moi

« de continuer mes études. J'ai grand'peur « d'oublier le peu que je sais, et il y a beaucoup « de choses que je désire d'apprendre. »

ARTICLE XX.

Ardeur du jeune duc de Bourgogne pour l'étude. — Il prie qu'on fasse venir ses maîtres. — Ce qu'il dit en cette occasion. — Convalescence momentanée. — La fièvre le reprend. — Ce qu'il dit alors. — Douleur qu'il ressent. — Sa patience et sa douceur pendant sa maladie. — Paroles pleines de cordialité à ses domestiques. — Ses précautions pour ne point les fatiguer. — Réflexions d'un historien. — Fin prochaine de cet illustre enfant. — On l'exhorte à la mort. — Il y est tout préparé. — Ses adieux à son gouverneur. — Son dernier mot.

Les enfans qui se portent de leur plein gré à l'étude sont en petit nombre; au contraire, il en est peu qui, même en parfaite santé, fassent leurs délices des livres, et cherchent à profiter des momens trop fugitifs de la jeunesse. Quant au petit duc de *Bourgogne*, il aimait toujours à lire;

l'instruction était un besoin pour lui; et au fort de sa maladie, il demandait encore à apprendre quelque chose.

Afin de le distraire de toute contention d'esprit, et de lui faciliter tous les moyens possibles de reprendre ses forces, les médecins avaient supprimé ses exercices classiques. Affligé de cette ordonnance, et désirant l'éluder, sans manquer néanmoins à l'obéissance qu'il devait, voici comment ce studieux enfant s'y prit : « Je demande dit-« il, qu'on fasse venir mes maîtres; ce n'est « point pour prendre leçon : c'est pour les « entendre parler des différentes choses « qu'ils m'ont enseignées, et pour causer « seulement avec eux. »

On tâcha de concilier ainsi ce qui flattait la noble inclination de ce rejeton précieux, et de la faire accorder avec le régime que demandait son pénible état. Mais quelque tempérament que l'on prît, quelque précaution qu'on employât, jamais il ne put se rétablir des suites de sa chute.

Après avoir végété plusieurs mois dans une triste langueur, la fièvre le reprit avec plus d'opiniâtreté qu'auparavant. Pour lors,

il fallut, à son grand regret, tenir la bibliothèque fermée, et renoncer à la moindre application. Cette privation absolue de travail fut une espèce de mort anticipée pour un esprit si actif. « Ce qui m'afflige « le plus, redisait-il, ce n'est pas encore ce « que je souffre; c'est de rester sans lire, « sans entendre aucune espèce de lecture, « et absolument à ne rien faire. »

Ce jeune prince éprouvait des douleurs déchirantes dans sa cuisse et dans son genou malades, mais il combattait constamment contre le mal dont il était obsédé. Proférait-il quelque plainte, ce n'était qu'après avoir lutté et résisté long-temps. Malgré une situation si accablante, sa raison était toujours la même; son caractère aimant et doux ne perdit rien de sa bonté naturelle. Loin de montrer de l'humeur durant les plus violentes crises, il disait aux domestiques qui le soignaient : « Je « souffre extrêmement; je sais bien que ce « n'est pas votre faute; il est impossible « de me servir avec plus de zèle et d'affec- « tion. »

Cependant cet enfant courageux était

en proie à une fièvre dévorante qui le consumait rapidement, et tout son petit corps était endolori. Durant les longues heures de la journée, durant les heures bien plus longues encore des sombres nuits, ce jeune martyr n'avait pas un instant de relâche. Tel était néanmoins son courage, qu'il étouffait ses cris, de peur d'interrompre le repos des personnes qui se relayaient pour le veiller.

Avait-il quelque besoin à satisfaire, il appelait à voix basse ceux de ses domestiques qui étaient de garde : « Mon pauvre « *Tourol*, redisait-il de temps en temps à « son premier valet-de-chambre, vous vous « tuez pour moi !... Allez prendre l'air ; je « tâcherai de me passer de vous deux ou « trois heures. »

Il est assez de vies illustres, dit un historien, mais il est peu de morts célèbres. Que de noms fameux avant nous, et de nos jours, dont la gloire s'est démentie au terme fatal ! Le plus beau moment de la vie, pour des ames fortes et courageuses, la fin même de leur course n'est souvent, dans les plus grands hommes, qu'un mo-

ment de faiblesse et de honte. Prodigue en éloges pour les temps où ils brillèrent parmi nous, l'histoire tire un voile sur leurs derniers instans : on leur pardonne leur mort en faveur de leur vie.

Il était réservé à notre siècle de voir un tendre enfant mourir en héros. Sa carrière eût-elle été plus longue et moins belle, eût-elle été même obscurcie par quelques taches, l'héroïsme qui l'a terminée les eût fait disparaître ; sa mort seule eût obtenu grace pour les faiblesses de sa vie.

Le coup funeste était porté ; il n'y avait plus d'espoir de sauver une tête si précieuse à la France. Selon l'usage ordinaire, un évêque fut chargé d'annoncer au duc de *Bourgogne* sa fin prochaine. Depuis longtemps il la sentait bien lui-même, il y était tout préparé ; mais il n'en parlait point, dans la crainte d'attrister davantage la Dauphine, qui était inconsolable.

Lorsque le prélat eut rempli sa mission, le sage élève appela son gouverneur à qui il serra affectueusement la main. Après lui avoir fait diverses questions, qu'il pensait devoir l'intéresser il lui dit d'un air calme

et résigné : « Adieu pour toujours ! Adieu, « mon bon ami !..... Embrassons-nous ! Je « vous remercie bien tendrement de vos « soins...... Pour grâce dernière, consolez « mon papa et ma chère maman..... »

Vers ses derniers instans, sa voix, qui auparavant était extrêmement affaiblie et presque éteinte, se ranima tout-à-coup. Il chercha des yeux la Dauphine, qu'on avait arrachée à un spectacle si douloureux pour une mère. Il répéta à diverses fois ce nom si doux pour un fils : *Maman ! ma chère maman !* et ce rejeton auguste, ce prince de si grande espérance, expira dans sa neuvième année.

les caresses et le sentiment ; et il s'en vit non moins respecté que chéri.

L'épouse du receveur était loin de montrer la raison et les tendres soins de son mari. Elle affectait un grand amour pour sa fille, mais cet amour était inégal et peu éclairé. Bizarre, capricieuse et d'une vivacité excessive, exigeante, susceptible, et grondeuse, elle reprenait *Mariette* pour des vétilles. Dans les momens où elle eût dû réprimander sa fille, elle lui montrait une tendresse dont la petite ne pouvait deviner le motif; quand il était question de l'encourager, elle l'accablait de menaces et de rudes traitemens qui révoltaient le bon père, et qui aigrissaient l'esprit de sa fille.

Ainsi contrarié dans ses affections les plus chères, mais trop faible, et désirant d'ailleurs conserver la paix dans sa maison, ce père de famille renferma en lui-même un chagrin secret. Il tomba malade, et mourut dans les bras de sa fille éplorée. Son épouse, bien que jeune encore, ne lui survécut pas beaucoup, et elle laissa un petit garçon de dix-huit mois avec *Françoise*, âgée de onze ans.

ARTICLE II.

Pauvreté et abandon de la jeune orpheline. — Elle se retire avec son petit frère dans une masure. — Comment elle pourvoit à ses besoins. — Son activité et son ardeur pour le travail. — Bonne réputation de Françoise. — Chacun s'empresse de lui apporter de l'ouvrage. — Ce que disent les mères à leurs filles. — Mariette prend avec elle une bonne vieille. — Ses regrets sur la perte de son père.

Le père de la jeune orpheline n'était riche qu'en vertus ; il ne laissa pour héritage à sa fille que de vieux meubles, et une petite chaumière située sur la lisière d'un bois. *Françoise* se retira dans cet asile sauvage avec son petit frère. Les malheureux n'ont, hélas ! ni parens, ni amis ; elle se vit absolument délaissée, et fut bientôt en proie à la plus affreuse indigence. Quelques laboureurs des environs la demandèrent cependant pour garder leurs oies et leurs moutons, mais son tendre attachement pour son petit frère l'empêcha d'accepter leurs offres, elle résolut de tout tenter, et de tout souffrir plutôt que de l'abandonner.

Dans cette urgente nécessité, *Mariette* vendit du linge et des effets; et de l'argent qu'elle en tira, elle acheta du lin et du coton. Dès l'âge de sept ans, elle faisait une paire de bas d'homme en deux ou trois jours. L'habitude du travail lui fut d'un grand secours dans sa misère; elle se mit à filer, à coudre et à tricoter tour-à-tour. Comme elle était aussi vigilante qu'habile, elle pourvut ainsi à sa subsistance et conserva sa liberté.

L'activité, l'industrie et la sagesse commandent naturellement l'estime des hommes; et quand nous pouvons nous passer d'eux, alors ils nous offrent leurs services. Une jeune fille de douze ans, vivant seule dans une pauvre cabane, se suffisant à elle-même, et soignant son frère en bas-âge, comme si elle eût été sa mère, était un spectacle attendrissant et rare; aussi sa réputation s'accrut-elle en peu de temps. Chacun accourait des cantons d'alentour pour la voir, et l'on s'empressait de lui apporter de l'ouvrage. Les mères surtout se faisaient également un devoir et un plaisir d'y conduire leurs enfans: « Tenez, leur

« disaient-elles, venez contempler une
« jeune fille de douze ans, qui se conduit
« comme une femme de trente, et qui
« passe les nuits pour nourrir son petit
« frère. »

L'aisance, fruit ordinaire de l'industrie et de l'activité, régna insensiblement dans la chaumière de *Mariette*; elle se vit même en état de prendre avec elle une bonne vieille qui veillait au ménage et à son frère, tandis qu'elle allait porter son ouvrage dans les hameaux voisins; coulant ses jours dans l'innocence et la paix, rien n'eût manqué au bonheur de cette sage enfant, si elle eût eu son père avec elle.

Sans cesse des souvenirs déchirans venaient s'offrir à son esprit, et attrister sa pensée. Surtout durant les heures de la nuit, elle sentait un vide affreux autour d'elle: « O doux ami de mon enfance,
« redisait-elle, que n'êtes-vous avec votre
« fille chérie? Avec quelle satisfaction je
« vous consacrerais le produit de mes
« veilles! Oh! comme je me plairais à vous
« rendre les soins que vous m'avez prodi-
« gués dans mon jeune âge!... Non, non,

« jamais je ne me consolerai d'une perte
« si cruelle ! rien ne saurait m'en dédom-
« mager ! »

ARTICLE III.

Force et beauté de la jeune Françoise.—De riches fermiers la demandent en mariage. — Elle les remercie. — Quel est l'homme qu'elle leur préfère.—Elle diffère son mariage.—Dégâts occasionnés par une louve dans son canton.—Irruption de cette bête féroce dans sa chaumière.—Mariette oublie son propre péril pour sauver son frère.— Elle est étranglée.— Éloge de cette jeune fille.

PARTAGÉE entre les soins de son jeune frère et les tendres souvenirs de son père chéri, la sage *Françoise* avait déjà passé trois années dans sa solitude. Non moins formée pour le corps que par rapport au jugement, elle était d'une force et d'une taille bien au-dessus de son âge, et sa beauté égalait les qualités de son cœur. De riches laboureurs la demandèrent instamment en mariage, et ils se seraient estimés trop heureux de l'obtenir sans dot ; mais ils étaient fort jeunes encore, et par une pru-

dence peu commune, *Mariette* les remercia, pour leur préférer un marchand d'un certain âge avec un bien modique, « précisé-« ment, disait-elle, parce qu'il pourra nous « servir de père à mon frère et à moi et « qu'il m'aidera à acquérir l'expérience qui « me manque. »

C'était au milieu d'un hiver long et rigoureux : la raisonnable *Mariette* attendait les beaux jours du printemps pour unir son sort à l'homme heureux à qui elle destinait le don de son cœur et de son aimable personne. Mais hélas ! cette vertueuse enfant fut trompée dans son attente par le plus funeste des accidens ! Depuis cinq semaines la terre était couverte de neiges glacées. Les loups erraient en troupeaux par les campagnes ; ils entraient hardiment dans les bourgs, et les hommes mêmes qui n'étaient point armés devenaient leurs victimes.

Un matin que la jeune *Françoise* tirait le pain du four, une louve, suivie de cinq louveteaux, fondit dans sa chambre. *Mariette* se saisit incontinent d'un bâton noueux, et se défendit avec autant de vail-

TABLE

Des matières contenues dans ce Volume.

Fin du premier Volume.

